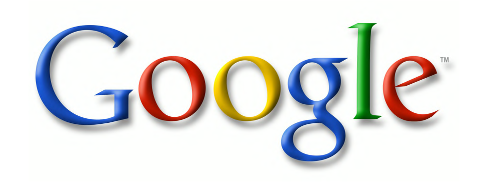






BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

BIBLIOTHÈQUE

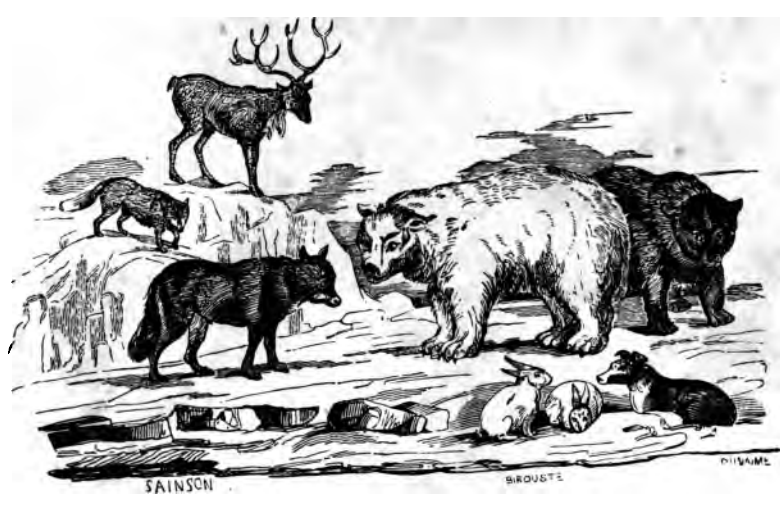
DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

ANIMAUX ARCTIQUES. — PL. I.



Ours. — Renne. — Loup. — Renard. — Chien. — Lièvre.

ABRÉGÉ

DE TOUS LES

VOYAGES AU POLE NORD

DEPUIS LES FRÈRES ZENI JUSQU'A TREHOUARD

(1380-1836)

PAR HENRI LEBRUN.

—

SIXIÈME ÉDITION.



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

—

1852

VOYAGES

AU POLE NORD

ET

AUX RÉGIONS ARCTIQUES

CHAPITRE I.

RÉGIONS POLAIRES.

Description géographique. — Climat. — Saisons. — Animaux. — Productions.

Avant de raconter les voyages aux terres arctiques, il nous a paru convenable de donner quelques détails sur la géographie et la nature de ces contrées si différentes de nos climats tempérés.

Les régions arctiques se composent de l'immense espace de terre et de mer compris entre le pôle boréal et les deux continents d'Asie et d'Amérique. Elles constituent par leur étendue et leur climat une des parties du globe les plus intéressantes à étudier.

A partir du détroit de Behring jusqu'à la Nouvelle-Zemble, l'Océan arctique n'offre qu'un archipel de quelque importance, celui de la *Nouvelle-Sibérie*, formé de quatre îles peu remarquables. La *Nouvelle-Zemble*, située vis-à-vis de la Laponie d'Europe, s'étend du S.-O. au N.-O. sur une longueur de six cents lieues; séparée du continent par le détroit de Waigatz, elle est partagée en deux portions inégales par celui de Matochkin. La plus méridionale est une terre basse et plate, tandis que l'autre présente des montagnes assez élevées dont les sommets sont couverts de neiges éternelles; l'une de ces montagnes est un volcan en activité, c'est le plus boréal de tout le globe.

Puis vient le groupe du *Spitzberg*, découvert par Barentz et composé de trois îles : le Spitzberg proprement dit, la *terre du nord-est* et l'*île Edges;* au sud de cette dernière est l'archipel des *Mille-Iles*. Le Spitzberg n'offre de loin à l'œil des navigateurs qu'une masse énorme de pics, de chaînes et de rochers qui s'élancent subitement du sein de la mer à des hauteurs immenses, et dont les glaciers jettent au loin le plus vif éclat. Au sud-ouest du Spitzberg, et à cinquante lieues du Groënland, se trouve la petite île de *Jean-Mayen*, remarquable par une montagne de plus de six mille pieds d'élévation et par un volcan vomissant quelquefois de la fumée.

A l'ouest, on rencontre le *Groënland*, terre immense et désolée, qui va du 6° lat. N. jusqu'à une distance inconnue dans le nord. Elle paraît néanmoins s'étendre d'un côté, à l'est, au delà du Spitzberg, et de l'autre, à l'ouest, dans les profondeurs encore inexplorées qui avoisinent le pôle. Le Groënland forme ans la partie occidentale l'une des côtes du détroit

de Davis et de la mer de Baffin, qui s'étend jusqu'aux environs du 78° parallèle N., ainsi qu'une partie du rivage opposé de la même mer jusqu'au détroit de Lancastre et Barrow qui le sépare des îles situées au sud, que les géographes s'accordent maintenant à désigner sous le nom d'*archipel Baffin-Parry*. Cette portion du Groënland a reçu le nom de *Devon septentrional*, et paraît formée d'un assemblage d'îles désertes encore très-imparfaitement connues. Il en est de même de la *Géorgie septentrionale*, autre groupe de l'archipel Parry, situé à l'ouest. Ses principales îles, *Cornwalis*, *Bathurst* et *Melville*, surtout la dernière, forment la limite la plus occidentale atteinte jusqu'à présent dans la mer polaire; au S. est la terre de *Banks*, dont la côte septentrionale a seule été reconnue sur une étendue très-limitée.

Au sud du détroit de Lancastre, on trouve le *Sommerset du nord*, qui forme un des côtés de la passe du Prince-Régent, puis la terre *Boothia Felix* de Ross, qui n'est peut-être qu'une île; enfin la terre du *Guillaume IV* de Back, partie du continent américain. Sur l'autre côté du détroit du Prince-Régent, est le *Nouveau-Galloway*, qui, tournant au sud, forme les rivages de la mer Baffin et du détroit de Davis, opposés au Groënland; le Sommerset du nord et le Nouveau-Galloway appartiennent à l'archipel Baffin-Parry. La partie méridionale de cet archipel, qui prend le nom de *Cumberland*, est séparée du continent américain par la mer d'Hudson. Les autres terres de cet archipel sont la grande île de Southampton, à l'entrée de la mer d'Hudson; celles de James, de Cockburn, séparée de la péninsule Melville par le détroit de la *Fury* et de l'*Hecla*. Cette péninsule Melville forme un des

côtés du golfe de Boothia, et fait partie du continent américain, dont on l'a crue longtemps disjointe par un passage situé vers la baie Repulse, extrémité de la mer d'Hudson; tandis que le côté opposé du golfe de Boothia est la terre que Back appelle de Guillaume IV.

Enfin, dans les régions arctiques doit être comprise cette immense étendue de côtes de l'Amérique, presque entièrement reconnues, du détroit de Behring au cap Turnagain, et de ce point au cap Victoria de Ross, espace qui reste encore à explorer.

Quelque imparfaites que soient ces notions géographiques, elles sont cependant nécessaires pour suivre les traces des différents navigateurs qui ont parcouru les régions polaires.

Les régions polaires peuvent seules donner une idée du chaos : on n'y compte que deux saisons, l'hiver et l'été; il n'y a pas de transition entre les rigueurs du froid et l'excessive chaleur de cet été sans nuit, qui dure un mois en Islande, trois mois en Groënland, cinq mois au Spitzberg, et qui est encore plus long à mesure qu'on approche du pôle. Dans ces intervalles qui constituent les climats de la zone glaciale, le soleil ne quitte pas l'horizon et produit des effets analogues à ceux de la zone équatoriale; mais aussi l'absence totale de cet astre est en raison inverse, et de là résultent des froids extrêmes. On est cependant dédommagé de son absence par la fréquente apparition de ces jets électriques de lumière désignés sous le nom d'*aurores boréales*. D'un autre côté, le système des courants maintenus dans l'atmosphère contribue, par la transmission ou la dispersion de la chaleur, à pré-

venir l'excessive inégalité des saisons dans les hautes latitudes. La surface de l'Océan, par ses alternatives de gelée et de dégel, présente en outre une vaste couche sur laquelle les excès de chaud et de froid s'atténuent tour à tour. Il paraît que, dans le voisinage du pôle, l'action calorique du soleil est, au moment de l'équinoxe, un quart plus puissante qu'à l'équateur, et suffisante, dans l'espace d'un jour, pour fondre une nappe de glace d'un pouce et demi d'épaisseur.

Dès que l'action continue du soleil est parvenue à fondre une grande masse de glace, il survient un court et douteux intervalle de chaud. Après quelques semaines, le sol, qui a été exposé seulement aux rayons obliques et affaiblis de cet astre, se gèle de nouveau, et le froid reprend tout son empire. Il commence à neiger au mois d'août, et la terre est couverte de deux ou trois pieds de neige avant le mois d'octobre. La mer qui baigne les rivages et les baies d'eau douce provenant des ruisseaux ou de la fonte d'une neige plus ancienne se changent promptement en une masse solide. A mesure que le froid augmente, l'air dépose son humidité en forme de brouillard, qui se convertit en givre transparent semé dans l'atmosphère, et dont les pointes aiguës semblent devoir percer ou écorcher la peau. Le givre se répand avec profusion en masses fantastiques, restant attaché sur chaque partie saillante. Toute la surface de la mer fume comme un four à chaux, parce que cette fumée est relativement moins froide que l'air. Enfin la dispersion du brouillard et la pureté de l'atmosphère annoncent que la couche supérieure elle-même éprouve un égal degré de froid : une nappe de glace se développe rapidement sur la mer,

et s'épaissit souvent d'un pouce en une seule nuit. Les ténèbres d'un hiver prolongé couvrent le continent glacé, et cette obscurité devient impénétrable, à moins que les rayons de la lune ne brillent de temps en temps pour éclairer l'horreur de cette scène de désolation. L'Esquimau, enveloppé d'une peau d'ours ou de veau marin, se renferme dans sa hutte de neige avec ses provisions, qui se gèlent souvent à tel point, qu'il ne peut y toucher qu'avec sa hachette. Dans la rigueur du froid, il entend craquer les rochers, et le voile de la mort semble couvrir ce spectacle de ruines.

Lorsqu'à la fin le soleil reparaît sur l'horizon, peu à peu le froid diminue. Au mois de mai, l'indigène quitte sa hutte pour aller à la pêche. La neige cesse par degrés ; la glace se dissout et se détache des rochers avec le bruit de la foudre. D'énormes champs de glace sont entraînés et dispersés par des courants. Quelquefois ils se choquent entre eux et se réduisent en atomes. Avant la fin de juin, tous les amas congelés ont presque disparu ; mais l'atmosphère est alors presque continuellement humide et chargée de vapeurs ; à cette époque, un brouillard épais couvre généralement la surface de la mer ; dans le courant de juillet, celle-ci reprend son équilibre, et le soleil brille d'un plus vif éclat. Cependant il est des années, et les exemples ne nous en manqueront pas, où les glaces, après avoir à peine commencé à se détacher, se reprennent de nouveau, et ne permettent pas au navigateur retenu par elles de quitter sa position, où il vient de passer un long et cruel hiver.

Quelle que soit la brièveté de la saison dans les hautes latitudes, l'air, sur la terre ferme, devient souvent d'une chaleur suffocante. Cette excessive

chaleur, se mêlant à l'humidité, engendre des nuées de moustiques dont la piqûre force les Esquimaux à chercher un refuge dans leurs huttes, où ils s'enveloppent de fumée. L'humidité marque le caractère général des régions arctiques, et est la cause que ces régions sont couvertes de froids brouillards durant la plus grande partie de l'année. Le ciel paraît rarement serein, si ce n'est durant quelques semaines d'hiver, lorsque le froid, à la surface, devient le plus intense.

Les glaces qui, à cette époque de l'année, flottent sur les mers sont de deux espèces : celles formées d'eau douce et celles dues à la congélation de l'eau salée. Les dernières sont les plus considérables, et couvrent des espaces de plusieurs lieues en tous sens. Leur hauteur est souvent de plus de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles se forment le long des rivages, où les courants et les tempêtes rassemblent et empilent les uns sur les autres les fragments de la couche de glace qui s'étaient formés un peu plus loin à la surface de la mer. Détachées ensuite des rivages par les chaleurs de l'été ou par toute autre cause, elles sont transportées de côté et d'autre au gré des vagues.

La ligne que la glace embrasse dans la mer du Groënland a une longueur d'environ quatorze cents milles, depuis le cap Farewell jusqu'à deux cents milles au delà de l'île Jean-Mayen, sur une largeur moyenne d'environ quatre-vingts milles. Telle est l'étendue de la glace qui se forme et se dissout chaque année dans cette seule portion des régions arctiques, étendue qui surpasse la surface entière de la Grande-Bretagne.

Les glaces d'eau douce prennent naissance à terre

par la fonte et la congélation des neiges et des ruisseaux : elles tombent à la mer pendant l'été, et flottent confondues avec les précédentes. Les marins habitués à ces parages, reconnaissent, à diverses distances, non-seulement chacune de ces deux espèces de glace, mais encore leur grandeur et celles de leurs fragments, à un éclat particulier dont brille le ciel vers l'horizon, dans les lieux où elles existent. Ces glaces offrent un spectacle presque magique à celui qui les voit pour la première fois (Pl. II—1). Nous empruntons à M. Marmier la description qu'il en donne. « Au lever du soleil, dit-il, je découvris du haut des mâts l'immense espace occupé par la banquise. Cette banquise n'est point, comme on se le figure généralement, une mer de glace unie, compacte; c'est un amas de blocs gigantesques chassés par la tempête, emportés par le courant, qui flottent comme les vagues, s'agglomèrent, s'attachent l'un à l'autre, et quelquefois se disjoignent à une certaine distance. On ne distingue pas, il est vrai, leurs aspérités, et toutes les lignes échancrées, tortueuses, irrégulières, apparaissent comme une surface plate et continue; mais à mesure qu'on en approche, ces masses se dessinent sous les formes les plus étranges, les plus variées. Les unes projettent dans les airs leurs pics aigus, comme des flèches de cathédrales; d'autres sont arrondies comme une tour, crénelées comme un rempart. Celle-ci ouvre ses flancs aux flots impétueux qui la fatiguent; elle se creuse, se mine, s'élargit comme une voûte, et ressemble à une arche de pont; celle-là se dresse fièrement au milieu des autres comme un palais de roi : elle a ses murailles de granit, sa colonnade, sa terrasse vénitienne, et le soleil qui la colore

chaleur, se mêlant à l'humidité, engendre des nuées de moustiques dont la piqûre force les Esquimaux à chercher un refuge dans leurs huttes, où ils s'enveloppent de fumée. L'humidité marque le caractère général des régions arctiques, et est la cause que ces régions sont couvertes de froids brouillards durant la plus grande partie de l'année. Le ciel paraît rarement serein, si ce n'est durant quelques semaines d'hiver, lorsque le froid, à la surface, devient le plus intense.

Les glaces qui, à cette époque de l'année, flottent sur les mers sont de deux espèces : celles formées d'eau douce et celles dues à la congélation de l'eau salée. Les dernières sont les plus considérables, et couvrent des espaces de plusieurs lieues en tous sens. Leur hauteur est souvent de plus de trois cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Elles se forment le long des rivages, où les courants et les tempêtes rassemblent et empilent les uns sur les autres les fragments de la couche de glace qui s'étaient formés un peu plus loin à la surface de la mer. Détachées ensuite des rivages par les chaleurs de l'été ou par toute autre cause, elles sont transportées de côté et d'autre au gré des vagues.

La ligne que la glace embrasse dans la mer du Groënland a une longueur d'environ quatorze cents milles, depuis le cap Farewell jusqu'à deux cents milles au delà de l'île Jean-Mayen, sur une largeur moyenne d'environ quatre-vingts milles. Telle est l'étendue de la glace qui se forme et se dissout chaque année dans cette seule portion des régions arctiques, étendue qui surpasse la surface entière de la Grande-Bretagne.

Les glaces d'eau douce prennent naissance à terre

au milieu de ce monde désolé, entretient-elle cette multitude d'êtres vivants? La structure et la condition du monde animal fournissent la réponse à cette question.

Ces êtres vivent les uns des autres sur une échelle graduée, le grand dévorant le petit. La base de la nourriture de ces nombreuses tribus du monde arctique se trouve dans le genre des méduses, connues vulgairement sous le nom d'*orties de mer*. La méduse est une substance douce, élastique et gélatineuse, dont nous trouvons l'analogue sur nos propres rivages, et qui ne donne de signe de vie que par une contraction lorsqu'on la touche. Au delà du cercle polaire arctique, elle prend un accroissement extraordinaire; elle y est dévorée avec avidité par les tribus à nageoires de toutes les formes et de toutes les grandeurs qui s'y trouvent. Ces méduses sont la cause d'une couleur particulière qui se montre dans une grande étendue de la mer du Groënland, sur une superficie d'environ vingt milles carrés. Pour donner une idée de la quantité prodigieuse de ces animalcules, trop petits pour être distingués sans le secours du microscope, Scoresby estime que deux milles carrés en contiennent vingt-trois quatrillions huit cent quatre-vingt-huit millions, et, comme ce nombre dépasse les conceptions humaines, il ajoute qu'il eût fallu quatre-vingt mille individus pour les compter depuis la création. On peut considérer cette mer verte comme le pâturage polaire, dans le sein duquel les baleines se trouvent toujours en plus grand nombre. Ces énormes cétacés ne tirent pas leur substance immédiate de ces animalcules invisibles; mais ceux-ci nourrissent d'autres petites créatures qui, à leur tour, en nourrissent d'autres moins

petites, jusqu'à ce qu'enfin se présentent des animaux assez grands pour offrir une proie suffisante à leurs puissants ennemis. Les terres sont aussi fréquentées par des animaux de différentes espèces, dont nous n'indiquerons que les plus remarquables, tels que les ours, les rennes, les loups, les renards et les chiens. La classe des mammifères nous fournira encore les phoques, les morses et les baleines, précieux animaux pour l'huile qu'ils fournissent. Enfin, dans la classe des poissons, nous ne parlerons que des harengs. Les oiseaux, qui sont très nombreux, et le règne végétal nous fourniront aussi quelques remarques intéressantes.

L'ours blanc (Pl. I), ce formidable animal, ce monstrueux quadrupède, est le roi des régions arctiques; il est puissant et courageux, sauvage et plein de sagacité; lourd en apparence, quoiqu'il ne manque pas de légèreté. Ses sens sont extrêmement fins, surtout l'ouïe et l'odorat. Quand il traverse les vastes champs de glace, il porte le nez au vent, et tourne ses regards autour de lui pour apercevoir sa proie; il distingue et sent les cadavres des baleines à une immense distance ; il sent également une pièce de viande que l'on fait griller à un mille de distance. Les veaux marins semblent être sa principale nourriture; cependant l'extrême vigilance de ces derniers fait croire que les ours restent à jeun des semaines entières. Ils habitent également la glace et la terre, et on en a trouvé sur des champs de glace, à deux cents milles des côtes. Ils nagent avec une vélocité de trois milles à l'heure, et ils font plusieurs lieues sans se fatiguer : ils plongent à de grandes distances, mais peu fréquemment.

L'ours, généralement haut de quatre à cinq pieds,

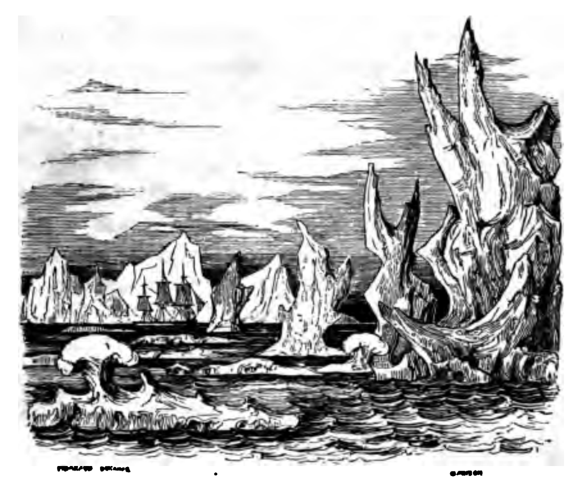
a autant de circonférence. Barentz en a même tué deux dont la peau étendue avait douze pieds de long. Il pèse de six cents à mille livres. Sa peau est couverte de longs poils d'un blanc jaunâtre ; les parties internes des jambes sont très-velues; ses pattes, larges de six à sept pouces, sont armées de griffes de deux pouces de long ; ses dents canines sortent de la mâchoire et ont environ un pouce et demi de long. La force de sa mâchoire est telle, qu'il briserait un fer de lance, quoiqu'il ait un demi pouce de diamètre.

Lorsqu'il nage, on le prend sans danger ; mais sur la glace il oppose une résistance qui peut devenir périlleuse. Poursuivi et attaqué, il se retourne sur son ennemi ; frappé d'une lance, il la saisit dans sa gueule, la brise ou l'arrache des mains qui la tiennent. Blessé d'une balle ailleurs qu'à la tête, au cœur ou à l'épaule, il devient furieux et se jette avec force sur ses ennemis. Atteint à distance et pouvant s'échapper, il se retire derrière un glaçon ; et, comme s'il connaissait la propriété styptique du froid, avec sa patte il applique de la neige sur sa blessure.

Les ours se nourrissent de carcasses de baleines, de veaux marins, d'oiseaux, de renards, de rennes, quand ils peuvent les surprendre, et enfin de toutes les substances animales qu'ils rencontrent.

Le renne, ce pacifique et utile animal, si précieux pour les habitants des régions polaires, se rencontre bien plus loin au nord que les autres animaux. Il parvient toujours à trouver sous la neige la mousse et le lichen dont il fait sa nourriture favorite jusqu'aux plus hautes latitudes; mais quand le froid devient trop intense, alors il se réunit en troupes nombreuses et émigre vers le midi. De la presqu'île Malvine, les

PL. II.



1. Montagnes de glaces.



2. Bœuf musqué.

rennes semblent traverser la surface glacée de la mer pour gagner de là le climat plus doux de la côte d'Amérique, où la nourriture est plus abondante. Les habitants de la zone arctique n'apprivoisent pas les rennes et ne les attellent pas à des traîneaux comme les Lapons, dont ils sont la principale richesse. La chasse même de ces animaux ne peut pas être comptée au nombre de leurs ressources; elle n'est pour eux qu'un amusement. La chair des rennes varie cependant leurs repas, et leurs peaux font d'excellents vêtements d'hiver, car la fourrure en est toujours plus riche et plus abondante en raison de l'intensité du froid. Quoique les instruments de chasse des Esquimaux soient bien simples, les rennes tombent facilement sous leurs coups, car ils sont si curieux et si peu farouches, que, dès qu'un homme marche devant eux, ils le suivent comme de petits chiens. Nous aurons occasion de raconter ailleurs les ruses qu'emploient les naturels pour s'assurer plus facilement de leur proie (Pl. I).

Le bœuf musqué est le seul des animaux de la race bovine qui se voie dans ces régions, où il erre, il est vrai, en très-grandes troupes. Ses formes sont grossières, sa figure et ses jambes sont enveloppées d'une grande quantité de poils; au-dessous on trouve une couche de laine fine et soyeuse qui, tissue, égale en beauté la soie la plus délicate; cette laine ne se rencontre pas toujours, il paraît qu'elle leur sert de préservatif contre le froid (Pl. II—2).

La race canine offre plusieurs espèces qui peuvent braver la sévérité du climat, et y demeurer quand les autres quadrupèdes de cette terre, excepté l'ours, la quittent et se retirent vers le midi, quoiqu'il soit dif-

ficile de dire ce qui peut servir à leur nourriture pendant l'hiver. Dans toutes les excursions aux mers polaires, on a vu des troupes considérables de loups accompagner les vaisseaux, quêtant continuellement les restes des repas, et faisant chaque soir entendre leurs terribles hurlements. Ils n'attaquent jamais les matelots, bien qu'ils s'avancent hardiment jusqu'aux flancs des vaisseaux. Souvent ils pénètrent le soir dans les habitations des Esquimaux et dévorent leurs chiens quand ils peuvent s'en emparer (Pl. 1).

Les naturels prennent les loups au moyen des trappes construites en glace ; à l'entrée de l'espèce d'appentis qui les forme, il y a une porte également en glace et disposée de manière que lorsque le loup vient saisir l'appât placé dans l'intérieur, cette porte s'abaisse et empêche l'animal de sortir. La vie de ces loups est si tenace, qu'étant presque morts, ils se relèvent et sont encore dangereux.

Le renard arctique est un joli petit animal blanc; sa fourrure laineuse ressemble à celle d'un bichon; on le trouve errant en grand nombre. Les capitaines Parry et Ross en ont souvent pris et sont parvenus facilement à en apprivoiser quelques-uns. La chair du renard, assez semblable à celle du chevreau, figurait très-bien sur les tables de l'équipage, et fournissait un mets assez agréable à ces navigateurs fatigués du constant usage des salaisons (Pl. I).

Le chien est le plus important quadrupède des régions arctiques, et c'est surtout le plus essentiel aux peuplades de ces pays, qui ont réussi à l'apprivoiser et à le rendre aussi utile pour le trait que pour la chasse. Les chiens du Groënland, du Kamtschatka et des Esquimaux, sont grands et ont un aspect sau-

vage. Le capitaine Lyon, qui les a décrits, dit que leur forme ressemble à celle des chiens de bergers, que leur hauteur est celle des chiens de Terre-Neuve, et que leur grosseur est celle des mâtins, auxquels ils ressemblent beaucoup; ils ont les oreilles courtes et pointues, le poil très-abondant et la queue touffue; en général, on s'accorde à leur trouver une si grande ressemblance avec les loups, que plusieurs savants les regardent comme étant d'une même espèce devenue différente par la domesticité.

La main du Créateur les a défendus contre le froid non-seulement par la profusion de poils dont ils sont couverts, mais encore en étendant, au-dessous de ces poils, comme une autre toison molle et cotonneuse qui se forme au commencement de l'hiver, et qui tombe aux approches de la saison tempérée.

On reproche aux Esquimaux leurs mauvais traitements envers ces précieux serviteurs. Cependant quand ils sont jeunes les femmes les prennent souvent dans leur lit, et mâchent dans leur propre bouche la pâtée qui leur est destinée. Dès qu'ils peuvent marcher, on les attelle à un petit traîneau, et les efforts qu'ils font pour se débarrasser de leur charge leur apprennent à tirer. On ne parvient néanmoins à les dresser qu'en leur administrant de sévères et fréquentes corrections. Mais leurs plus grandes souffrances viennent du défaut de vivres: durant la saison de disette, on leur donne à peine ce qui est nécessaire pour les empêcher de mourir de faim, et cette faible nourriture les conduit bientôt au plus haut degré de maigreur et de faiblesse. Quand ces animaux sont attelés, on les conduit au moyen d'un fouet de vingt pieds de long: et des cris particuliers leur indiquent s'ils doivent tourner à

droite ou à gauche, s'arrêter ou marcher. On estime que trois chiens traînent un poids de cent livres à une distance d'un mille en six minutes, quoiqu'on ait vu un seul chien transporter à la même distance un poids de cent quatre-vingt-seize livres en huit minutes. Un attelage complet se compose de huit ou dix chiens; cependant sept chiens bien dressés parcourent communément un mille en quatre minutes et demie, et neuf chiens employés à transporter les munitions de *l'Hecla* sur *la Fury* tiraient mille six cent onze livres en neuf minutes. Les services que ces animaux rendent à la chasse sont encore plus précieux; ils sentent un veau marin dans son trou et un renne dans les montagnes à des distances surprenantes. Réunis en meute, ils tiennent tête à l'ours polaire, et le forcent à s'arrêter par leurs aboiements jusqu'à ce que leur maître vienne attaquer avec ses pieux leur terrible ennemi et le tue.

Le phoque a la tête semblable à celle d'un chien avec les oreilles écourtées; cependant ils ne l'ont pas tous de la même forme: les uns l'ont plus ronde, les autres plus longue et plus décharnée. Au-dessous du museau ils ont une barbe; ils ont quelques poils aux naseaux, et quelques-uns au-dessus des yeux en forme de sourcils, mais rarement plus de quatre; ils ont l'œil grand, arqué et fort clair. Leur peau est couverte d'un poil court; ils sont de diverses couleurs et marquetés comme le tigre; les uns sont d'un noir tacheté de blanc; les autres jaunes, quelques-uns gris et d'autres roux. Leurs dents sont aussi tranchantes et plus fortes que celles d'un chien, et peuvent couper un bâton de la grosseur du bras; leurs griffes sont noires, longues et pointues; leur queue est courte;

ils aboient comme des chiens enroués, et leurs petits ont un cri semblable au miaulement des chats; quoiqu'ils marchent comme s'ils étaient estropiés des pieds de derrière, ils peuvent grimper sur de hauts glaçons, où ils vont dormir, surtout quand ils voient luire le soleil. C'est sur la glace près du rivage qu'on les trouve en plus grand nombre. L'huile qu'ils fournissent est excellente, mais on a beaucoup de peine à les écorcher, et dans le temps où les écorcheurs peuvent les prendre, ils ne sont pas tous également gras. Autant qu'on en peut juger, ils vivent de poissons. Lorsqu'on veut les tuer sur la glace, on commence par jeter de grands cris qui leur font lever le museau, allonger le cou et pousser leurs aboiements; alors on les attaque avec deux piques, c'est-à-dire que du bois de l'arme on leur donne sur le museau des coups qui les étourdissent; mais pour peu qu'on tarde à les achever, ils se relèvent, et quelques-uns se défendent et mordent en courant même sur leur ennemi. La plupart se jettent dans l'eau et laissent après eux une fiente jaune fort puante qu'ils paraissent lancer contre ceux qui les poursuivent; ils ont d'ailleurs une odeur fort infecte. Ceux qu'on prend quelquefois en vie ne veulent rien manger et se jettent sur l'homme qui veut les toucher. Les plus grands phoques ont huit pieds de long, mais la longueur ordinaire est entre cinq et six. La graisse a trois et quatre pouces d'épaisseur entre cuir et chair, et se sépare quand on enlève leur peau. Leur chair est tout à fait noire; ils ont une extrême quantité de sang; leur foie, leurs poumons et leur cœur sont très-gros, et l'on peut les manger, mais après les avoir lavés longtemps pour en ôter l'odeur forte et les avoir fait bouillir avec divers assaisonnements, ce qui ne les

empêche pas de conserver un goût d'huile très-désagréable. Ils ne meurent pas facilement, quoique mortellement blessés. Écorchés même, ils vivent encore, et les convulsions avec lesquelles ils se roulent dans leur sang forment un spectacle affreux.

Le morse ressemble au phoque par la forme du corps, mais il est beaucoup plus gros; sa grosseur commune est celle d'un bœuf; sa tête est aussi plus grosse, plus ronde et plus dure. Il a les pattes du phoque, c'est-à-dire cinq doigts et cinq griffes à chacune, mais les ongles en sont plus courts. Sa peau n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, surtout autour du cou; les uns l'ont couverte d'un poil couleur de souris; les autres, d'un poil rouge ou gris, et d'autres en ont fort peu; ils sont en général couverts de gale et d'écorchures qu'ils se font vraisemblablement à force de se gratter. Autour des articulations ils ont la peau fort ridée. Leur mâchoire supérieure offre deux grandes dents qui leur descendent au-dessous des babines inférieures, et qui ont chez quelques-uns plus de deux pieds de long; les jeunes n'ont pas cette espèce de défenses, qui viennent avec l'âge. Les morses ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf, et, sur les babines comme au-dessous, plusieurs soies creuses; il n'y a point de matelot qui ne fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe. Au-dessus de la barbe d'en haut, les morses ont deux ouvertures ou deux naseaux en demi-cercle par lesquels ils jettent l'eau comme les baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux sont assez élevés au-dessus du nez et bordés de sourcils; ils ont la rougeur du sang et se fixent d'un air affreux sur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles sont un peu plus éle-

vées que leurs yeux sans en être fort éloignées, et ressemblent à celles du phoque. Leur langue a la grosseur de celle du bœuf; elle ne fait pas un mauvais aliment dans sa fraîcheur, mais deux ou trois jours suffisent pour lui faire prendre un goût rance et huileux. Ces animaux ont le cou d'une épaisseur qui ne leur permet pas de tourner la tête, ce qui les oblige à tourner beaucoup les yeux et leur donne l'air encore plus farouche; ils ont la queue courte comme celle du phoque.

Il est très-difficile d'enlever leur graisse, parce qu'elle est entremêlée avec la chair, comme celle du pourceau. Le foie et le cœur se mangent. On croit que les morses vivent d'herbes et de poissons. Ils dorment et ronflent non-seulement sur la glace, mais dans l'eau même, où quelquefois on les croirait morts ; leur ardeur est égale à défendre leur propre vie et celle des animaux de leur espèce. S'ils en voient un de blessé, ils vont droit à la chaloupe sans s'effrayer des coups et du bruit; les uns plongent, et de leurs défenses ils y font quelquefois de grands trous; d'autres l'attaquent ouvertement, la moitié du corps hors de l'eau, et s'efforcent de la renverser. Dans ces occasions, les pêcheurs n'ont pas d'autre ressource que la fuite. L'unique méthode, lorsqu'on a lancé le harpon sur un morse, est de le laisser nager jusqu'à ce qu'il soit affaibli par la perte de son sang; on retire alors la corde qu'on a filée. L'animal, amené insensiblement près de la chaloupe, s'agite et fait plusieurs bonds; mais quelques coups de lance l'achèvent bientôt. On saisit pour le darder le temps où il se précipite d'un glaçon dans la mer, autant pour dérober la vue de sa blessure aux autres que pour lui percer plus facilement la peau, qui

est alors plus tendue et plus unie, au lieu que dans son sommeil et dans son repos elle est si lâche et si ridée, que le harpon ne fait ordinairement que l'effleurer. Cet instrument doit être du fer le meilleur et le mieux trempé. Le fer, comme celui des lances, est d'un pouce et demi de longueur et d'un pouce d'épaisseur.

Les naturalistes et les pêcheurs reconnaissent plusieurs espèces de baleines; mais la plus abondante dans les mers polaires, et par conséquent celle qui mérite spécialement de fixer l'attention dans ce livre, qui n'est pas un traité d'histoire naturelle, est la baleine commune, *balæna mysticetus* (PL. III).

La baleine est un cétacé de monstrueuse grandeur; elle n'a que deux nageoires placées derrière les yeux et d'une grandeur proportionnée à son corps, couvertes d'une peau épaisse, noire et marbrée de raies blanches. Après avoir coupé les nageoires, on trouve, au-dessus de la peau, des os qui ressemblent à une main d'homme ouverte, dont les doigts sont étendus; les intervalles de ces jointures offrent des tendons très-roides qui rebondissent lorsqu'on les jette par terre avec force; on en peut couper des morceaux de la grosseur d'une tête d'homme, et leur ressort se conserve longtemps si vif, qu'ils rejaillissent non-seulement fort haut comme un ballon, mais avec la vitesse d'une flèche. La baleine, n'ayant que deux nageoires, s'en sert comme d'avirons et nage à peu près comme une chaloupe à deux rames. Sa queue n'est pas verticale comme dans la plupart des autres poissons; elle est disposée horizontalement, et sa longueur est de neuf à douze pieds. La tête forme le tiers de toute la masse du corps; elle est plus grande

dans les unes que dans les autres; le devant est garni en dessus et en dessous des lèvres de poils assez courts; les lèvres sont unies; l'ouverture de la gueule est extrêmement vaste, un peu recourbée à peu près dans la forme d'un S; et se termine sous les yeux en avant des nageoires. Au-dessus de la lèvre supérieure il y a des raies noires et quelques-unes d'un brun obscur, qui sont recourbées de même. Les deux lèvres sont fort noires, lisses, rondes, et s'emboîtent l'une dans l'autre; c'est à la mâchoire supérieure que sont attachés ce qu'on nomme les *fanons de la baleine*, et les barbes qui lui tiennent lieu de dents, de couleur brune, noire et jaune, avec les raies de diverses couleurs; il se trouve des baleines qui ont les fanons d'un bleu clair, ce qui les fait croire jeunes. Au-devant de la lèvre inférieure, on remarque une cavité où la lèvre supérieure s'emboîte comme dans un étui: c'est par ce trou que la baleine prend l'eau qu'elle rejette.

Le fanon est garni partout de longs poils, assez semblables au crin de cheval, qui pendent de chaque côté et entourent la langue; on voit des baleines qui ont le fanon un peu courbé en forme de cimeterre, et d'autres qui l'ont en demi-croissant; les plus petits fanons sont sur le devant de la gueule; ceux du milieu sont les plus gros et les plus longs; ils ont quelquefois la longueur de trois hommes. La gueule est garnie de chaque côté d'une rangée de deux cent cinquante fanons, ce qui fait cinq cents, sans en compter de plus petits qu'on ne tire point, parce que la commissure des lèvres étant très-étroite, il serait trop difficile de les arracher; chaque rangée de fanons est un peu courbe en dedans et prend vers les lèvres la

figure d'une demi-lune; le fanon est large dans l'endroit où il tient à la mâchoire et garni de nerfs durs et blancs vers la mâchoire; on peut mettre la main entre deux fanons. Dans les parties les plus larges du fanon, qui sont vers la racine, il croît d'autres petits fanons, comme on voit de petits et de grands arbres entremêlés dans une forêt. Le fanon se rétréoit en pointe vers son extrémité inférieure; la cavité qui règne en dehors lui donne une ressemblance avec une gouttière, et sert à l'enchâssement des fanons, qui se joignent les uns aux autres, comme les écailles d'une écrevisse ou les tuiles d'un toit. On ne fait aucun usage des poils, mais les fanons sont très-employés et sont connus dans le commerce sous le nom de *baleines*.

La partie inférieure de la queue est ordinairement blanche; la langue est entre les fanons, attachée à la mâchoire d'en bas; elle est blanche comme tout ce qui la soutient, mais bordée de taches noires. C'est une masse de graisse molle et spongieuse qu'on a beaucoup de peine à découper, et qu'on jette ordinairement par cette raison.

Sur la tête de la baleine, devant les yeux et les nageoires, s'élève une bosse qui a deux trous, un de chaque côté, et l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en manière d'S. C'est par ces ouvertures, nommées *évents*, que l'animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ces mouvements, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent lorsqu'il souffle dans une caverne. La baleine ne jette jamais l'eau avec plus de force que lorsqu'elle est blessée, et le bruit qu'elle fait alors ressemble à celui d'une mer agitée ou du vent dans une tempête. Immédiate-

ment derrière la bosse, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut; elle est un peu plate, avec une pente sensible jusqu'à la lèvre inférieure, à peu près comme le toit d'une maison. Cette lèvre est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu. Les yeux sont entre la bosse et les nageoires, et ne sont pas plus gros que ceux d'un bœuf; ils sont bordés de poils qui forment une espèce de sourcil. La prunelle n'est pas plus grosse qu'un pois, et le cristallin a la blancheur, la transparence et l'éclat du cristal; les yeux sont placés fort bas, presqu'à l'extrémité de la lèvre inférieure.

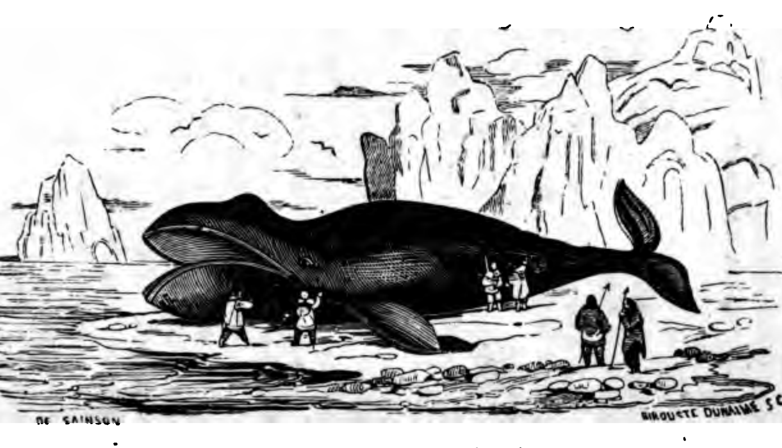
Les oreilles de la baleine sont fort avant dans la tête: aussi n'entend-elle point lorsqu'elle rejette son eau, et c'est le temps qu'on saisit pour la darder. La partie antérieure du ventre et le dos sont tout à fait rouges; mais le bas du ventre est ordinairement d'une grande blancheur, quoique dans quelques-unes il soit de la noirceur du charbon. Au soleil, la couleur de ces animaux est fort belle, et les petites ondes qu'ils ont sur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Quelques baleines sont marbrées sur tout le dos et sur la queue. Dans les endroits où elles ont été blessées, il reste toujours une cicatrice blanche; mais il y a peu d'uniformité dans leurs couleurs: on en voit de toutes blanches, de demi-blanches, de jaunes et de noires, c'est-à-dire marbrées de ces deux couleurs, et de toutes noires. Une baleine qui se porte bien n'a pas la peau moins glissante et moins unie qu'une anguille. Cependant on peut se tenir sur son corps, parce que sa chair est si molle, qu'elle s'enfonce sous le poids d'un homme. La peau de la superficie est aussi mince que du parchemin, et peut

être arrachée facilement, du moins lorsque la chair s'échauffe au moyen d'une chaleur intérieure. Les baleines harponnées qui se sont échauffées à force de nager exhalent une mauvaise odeur quand on les prend.

La chair des baleines est grossière et coriace : elle ressemblerait assez à celle du bœuf, si elle n'était entremêlée d'une quantité de tendons; bouillie, elle paraît sèche et maigre, parce que la graisse ne se trouve qu'entre la chair et la peau de l'animal. La chair de la queue est moins dure et moins sèche; c'est celle que les matelots mangent par gros morceaux, et qu'ils font cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

Le courage de cet immense animal ne répond ni à sa force ni à sa grosseur. Dès qu'il aperçoit un homme ou une chaloupe, il se cache sous l'eau pour prendre la fuite. On ne connaît même aucun exemple d'une baleine qui ait fait volontairement du mal aux hommes, c'est-à-dire sans y être comme forcée par son propre danger; mais alors les hommes et les chaloupes ne lui causent pas plus d'embarras qu'un grain de sable; elle les fait sauter en mille pièces. Toute la force d'une infinité de poissons pris ensemble, qui donnent tant de peine à les tirer au rivage, n'approche point de celle d'une baleine. Elle fait quelquefois filer des milliers de brasses de corde, et comme elle nage avec une prodigieuse vitesse, elle étourdit ceux qui la poursuivent. Cependant on a toujours observé qu'elle ne peut nuire aux grands vaisseaux; lorsqu'elle leur donne un coup de sa queue, elle se fait plus de mal à elle-même qu'elle ne cause de dommage au bâtiment.

Pl. III



Baleine commune (Balæna mysticetus).

L'ennemi le plus redoutable de la baleine est le *poisson à scie*, nommé vulgairement *espadon*, et par les naturalistes *dauphin gladiateur*. Cet animal est célèbre par son goût prononcé pour la langue de la baleine; c'est le seul poisson qui ose chercher à mordre la langue de ces cétacés vivants. Il s'y prend parfois avec une adresse qui fait échouer la force de son adversaire. Réunis par troupes, les dauphins gladiateurs se tiennent constamment près de la tête du cétacé, et attendent qu'il entr'ouvre sa gueule pour s'y précipiter et dévorer cette partie de l'animal, dont ils sont très-friands. Mais si la baleine, avertie par son instinct de la présence de ses ennemis, se tient en garde contre leurs tentatives, alors les dauphins font tous leurs efforts pour faire pénétrer leur museau, qui est long et pointu, entre la lèvre et la partie supérieure de la tête de la baleine. Le moindre écartement est aussitôt augmenté par le renfort des autres, et par cette manœuvre vraiment singulière, en peu de temps la langue du malheureux animal, dont la puissance et la force n'ont rien qui supporte la comparaison, est dévorée; il expire au milieu des convulsions les plus terribles.

Tout le monde connaît l'extrême exiguité du gosier de ce gigantesque animal. Sans être cependant aussi étroit qu'on l'a dit, en le désignant comme incapable de livrer passage à un poisson d'un volume plus considérable qu'une sardine, on n'a jamais remarqué, dans les bancs de méduses où nagent ces cétacés, de morceaux plus gros qu'un hareng.

Aussitôt qu'un bâtiment aperçoit une baleine, tous les pêcheurs se jettent dans leurs canots; chaque canot contient ordinairement six hommes. Ils s'ap-

prochent de la baleine à force de rames; le harponneur, qui est sur l'avant, se lève et lance le harpon qu'il tient à la main. Le monstre n'est pas plutôt frappé, qu'il plonge en tirant la corde, et il entraînerait infailliblement le canot avec lui. Chaque canot est pourvu d'un monceau de cordes divisé en quatre ou cinq rouleaux, dont chacun en contient depuis quatre-vingts jusqu'à cent brasses, et dont le premier tient à la corde du harpon. A mesure que la baleine s'enfonce, on lâche plus de corde; et si le canot n'en a pas assez, on a recours à celle des autres. On met un soin extrême à empêcher la corde de se mêler, car autrement, lorsque la baleine s'enfonce, elle ferait chavirer l'embarcation. La corde doit filer directement par le milieu du canot, et le harponneur mouille sans cesse avec une éponge le bord qu'elle touche en passant, dans la crainte qu'un mouvement si rapide n'y mette le feu.

Des baleines qui remontent en vie sur l'eau, les unes paraissent seulement étonnées, d'autres sont farouches et furieuses; on a besoin d'une extrême précaution pour s'en approcher, car, pour peu que le temps soit serein, une baleine entend les mouvements des rames. Dans cet état on lui lance un nouvel harpon, quelquefois deux; ordinairement elle replonge; cependant quelques-unes se mettent à nager au niveau de l'eau, en agitant la queue et les nageoires.

Les baleiniers sont souvent exposés à de grands dangers. Parmi les nombreux exemples qu'on en pourrait citer, nous choisirons le fait suivant, raconté par Sçoresby : « Pendant que le capitaine Lyons était, en 1802, occupé à la pêche de la baleine sur les côtes du Labrador, il aperçut à peu de

distance de son bâtiment une énorme baleine; quatre canots se mirent aussitôt à sa poursuite, et deux parvinrent à s'en approcher de si près, qu'elle fut frappée au même moment de deux harpons. La baleine coula à peu de distance dans la direction d'un troisième canot, et quand elle reparut pour respirer, elle souleva l'embarcation avec son énorme tête et la fit sauter à plus de quinze pieds en l'air avec les hommes qui la montaient. La barque retomba la quille en haut; les hommes, précipités dans la mer, regagnèrent à la nage les embarcations voisines, à l'exception d'un matelot qui, voulant y monter avec trop de précipitation, retomba et se fracassa la tête. La baleine fut ensuite promptement achevée (Pl. IV. — 1). »

Les baleines blessées rejettent l'eau de toutes leurs forces; on les entend d'aussi loin que la détonation d'un gros canon; mais lorsqu'elles ont perdu tout leur sang, ou que leurs forces sont épuisées, elles ne rejettent plus que faiblement : ce changement indique qu'elles vont mourir. Quelques-unes, après avoir été blessées, font rejaillir leur sang jusqu'à la mort, en couvrent les chaloupes et les pêcheurs, et rougissent la mer dans un grand espace.

Dès que la baleine est morte, on l'attache à l'arrière d'un canot, qui lui-même est amarré à l'arrière d'un autre, et successivement; puis on retourne au vaisseau. En y arrivant, la baleine est fixée avec des cordes, la tête vers la poupe et la queue vers la proue, et l'on procède au dépècement. Le harponneur monte sur le dos du cétacé, vêtu d'un habit de cuir et quelquefois en bottes; il fixe des crampons de fer dans le corps pour se tenir ferme sur la peau, parce qu'elle est très-glissante. La première pièce qu'il détache est

celle de derrière la tête près des yeux; toutes les autres se coupent en tranches le long du corps; c'est ce qu'on nomme les planches de lard; on les lève avec des poulies et on les place dans l'entre-pont. Après avoir dépouillé un côté, on ne retourne le monstre que lorsqu'on a coupé la tête, qui exige, pour être hissée à bord, un grand nombre de crocs et de poulies. L'opération entière du dépècement dure cinq heures.

Pendant qu'on dépèce une baleine, le navire est entouré d'une foule d'oiseaux de toute espèce; mais les plus communs sont les pétrels. Ils avalent avec la plus grande voracité tous les petits morceaux que détachent les instruments tranchants; on les voit quelquefois se précipiter avec tant d'acharnement sur cette proie et en absorber de si gros morceaux, qu'ils en restent étouffés. Les carcasses de baleine sont également couvertes d'oiseaux et entourées de requins qui se les disputent.

Dès que ce travail est terminé, on s'occupe de faire fondre le lard pour en obtenir l'huile. Un homme placé dans l'entre-pont coupe les planches de lard en morceaux de deux pieds de long sur cinq à six pouces de large, et du poids de vingt-cinq à trente livres. Ces morceaux sont successivement enlevés et mis à portée d'un autre homme, nommé l'*éminceur*. Celui-ci, qui se tient devant une table, fend le morceau de lard en petites lames aussi minces que possible, afin d'en extraire toute l'huile. Les hommes préposés aux fourneaux viennent prendre ces lames et les mettent dans la chaudière. A mesure que l'huile se fait, on la transvase dans un réservoir en cuivre; puis elle passe dans un autre où elle se refroidit, et de là dans des barriques.

Il n'est pas rare, pendant cette opération, de voir le feu se mettre à la chaudière. Pour l'éteindre, on la remplit de lard froid ; cependant on voit souvent le feu se communiquer au navire, et les exemples de ceux qui périssent ainsi sont assez fréquents.

Pendant longtemps la pêche de la baleine se fit dans la mer du Spitzberg ; mais la découverte de la mer d'Hudson et de celle de Baffin ayant constaté la grande quantité de baleines qui viennent dans ces parages, ce fut là que l'Angleterre dirigea tous ses armements, ainsi que nous le verrons. Plus tard, les Américains de la côte du nord-est se livrèrent à la pêche dans la mer du Sud ; les Anglais les y suivirent, puis les autres nations. Aujourd'hui les Français ne font plus cette pêche que dans la mer du Sud. Sur cent quarante-sept bâtiments armés de 1817 à 1831, dix-neuf seulement ont été envoyés dans les mers du Nord.

Nous ne quitterons pas l'Océan polaire sans parler du hareng, que son apparition périodique sur nos côtes nous a rendu si familier. Ces poissons se tiennent constamment dans les mers du Nord, depuis le 40° jusqu'au pôle ; au moment de frayer, ils quittent ces parages et recherchent les baies et les embouchures des fleuves. On n'est pas encore bien fixé sur les routes qu'ils parcourent dans leurs émigrations régulières.

La pêche des harengs, d'abord exploitée par les peuples du Nord, est devenue une branche de commerce très-lucrative pour les Français, depuis Dunkerque jusqu'à l'embouchure de la Seine ; car ces poissons ne remontent jamais au delà.

Les colonnes de harengs sont toujours guidées par

un de ces poissons beaucoup plus gros que les autres. Les pêcheurs hollandais le nomment *roi* et ont un respect particulier pour sa majesté; quand ils le prennent, ils le rejettent aussitôt à la mer, afin, disent-ils, qu'il puisse de nouveau conduire ses innombrables sujets dans les mers qu'il connaît mieux qu'eux tous.

Dans les régions arctiques, l'air nourrit, comme l'eau, des espèces particulières qui le remplissent de bruit et l'animent. Ces espèces sont aussi presque toutes différentes de celles qui habitent nos climats tempérés; elles ne revêtent point l'éclatante parure de l'oiseau-mouche et ne charment point l'oreille par des notes mélodieuses comme nos rossignols; mais les pétrels, les mouettes, rassemblés par myriades, font retentir de leurs cris sauvages les bords et les rochers septentrionaux. Ces oiseaux sont presque tous rapaces et carnivores; les amas immenses de coquillages et d'insectes marins dont ces mers abondent, et les carcasses des cétacés tués soit dans leurs conflits les uns contre les autres, soit de la main des baleiniers européens, leur procurent d'inépuisables provisions.

Le pétrel (*procellaria glacialis*) est le compagnon assidu des baleiniers dans toutes les stations de leurs voyages. On le nomme emphatiquement l'oiseau des tempêtes. En effet, il fait face à la tempête du nord lorsqu'elle rugit et se livre à toute sa furie; il se laisse porter alors sur la crête des vagues monstrueuses et s'y tient aussi calme que sur la surface du lac le plus tranquille. Il suit les vaisseaux dans l'unique but de se repaître de la graisse des baleines. Aussitôt que l'un de ces énormes cétacés est halé près du bord et que la dissection en est commencée, les pétrels s'assemblent par milliers et se tiennent tous sur l'ar-

rière, prêts à saisir les morceaux de chair abandonnés sous le vent. Le cri particulier et bizarre par lequel ils expriment leur impatience, la voracité avec laquelle ils s'élancent sur les morceaux de lard de baleine qu'on leur jette, et les énormes fragments qu'ils engloutissent sont un spectacle curieux et amusant pour les matelots. La surface de la mer en est quelquefois si complétement couverte, qu'on ne peut jeter un objet au hasard sans en frapper un. Au premier signal d'alarme, d'innombrables ailes sont déployées à la fois, et ces oiseaux, en frappant la plante de leurs pieds contre la surface de l'eau pour aider leur vol, produisent un fracas semblable aux éclats de la foudre.

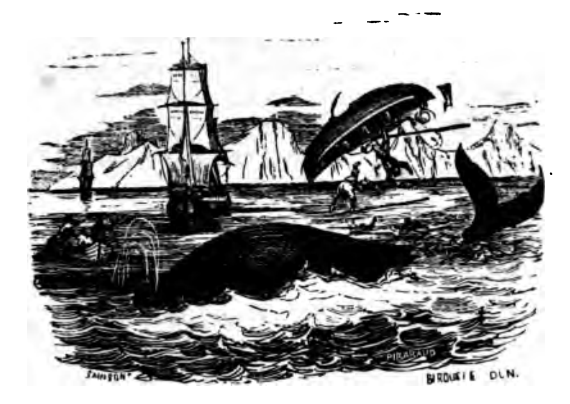
Le pétrel n'est pas seul à partager les délices de ces festins : les diverses sortes de mouettes cherchent à y prendre part avec une égale avidité ; la mouette blanche (*larus eburneus*) surtout, qui excite l'admiration par l'éclatante blancheur de son plumage, mais dont la délicatesse de goût, ainsi que le chant, ne répond point à l'élégance extérieure; car elle fait ses délices de la graisse de baleine, pendant qu'elle fait entendre un cri perçant et désagréable. Tous ces oiseaux ont un rival terrible dans la mouette bleue (*larus glaucus*), qui les égale en voracité et les surpasse tous en grandeur. C'est ce qui lui a fait donner le titre de *bourgmestre* par les Hollandais; titre peu mérité, car ce magistrat ailé abuse étrangement de son autorité et de sa force contre les espèces plus faibles, auxquelles il arrache impitoyablement les morceaux du bec. Il plane habituellement au haut de l'air ou se tient au sommet des pics de glace, d'où, après avoir fixé son œil sur sa proie, il fond comme l'éclair sur l'oiseau qui en est possesseur; et celui-ci se ré-

signe aussitôt à l'abandonner. Heureusement pour les autres espèces, le bourgmestre est assez rare comparativement à elles.

Le genre *anas* (canard), qui comprend le cygne, l'oie et le canard, traverse en troupes nombreuses les mers et les îles du Nord. Comme tous les oiseaux de la même famille, ils ont les pieds palmés, c'est-à-dire les doigts réunis par une membrane qui leur permet de se mouvoir avec une égale facilité dans l'eau et sur la terre. Le cygne, au magnifique plumage, fréquente principalement les mers intérieures et les lacs, dont il a été nommé le pacifique monarque. L'oie, moins élégante mais bien plus utile, émigre par troupes immenses vers les rivages arctiques, et vient aussi fournir de précieuses provisions à tous les établissements du Nord. La Compagnie de la baie d'Hudson en sale annuellement trois ou quatre mille pour l'hiver. Les Indiens célèbrent le mois de leur arrivée sous le titre de la *lune des oies*. La migration pratiquée durant la saison rigoureuse par les quadrupèdes mêmes devient une ressource encore plus naturelle pour la gent ailée. Les troupes d'oies, dirigeant leur vol vers le sud en septembre, avertirent le capitaine Franklin que l'hiver approchait avec ses rigueurs.

Le canard atteint des latitudes encore plus élevées que l'oie, et peut supporter un degré de froid plus rigoureux. De grandes troupes de l'espèce appelée *eider* arrivent au printemps sur les bords les plus septentrionaux du Groënland. Tous les oiseaux qui habitent les mers glacées ont été pourvus par la Providence d'un riche et ample plumage avec une couche de moelleux duvet par-dessous; et les sauvages habitants de ces contrées se font de leur peau retournée

PL. IV.



1. Canot jeté en l'air par une baleine.



2. Famille d'Esquimaux.



un de leurs vêtements les plus chauds. Mais le duvet de toutes les autres espèces est surpassé en beauté par celui de l'eider, dont la délicieuse mollesse est employée pour la couche des riches sous le nom d'*édredon* (eider down). Le meilleur édredon est celui que ces oiseaux arrachent de leur poitrine pour en garnir l'intérieur de leur nid. Le Groënlandais, qui guette ce moment, enlève le duvet dès que le nid est terminé, après quoi le pauvre animal se dépouille encore et forme une seconde couche destinée à subir le même sort.

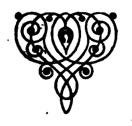
On compte encore, parmi les oiseaux arctiques, les sternes (*terns*), qui se trouvent en si grand nombre sur la côte d'Amérique, qu'une île voisine en a reçu le nom, et qui produisent les œufs les plus délicats qu'on puisse manger; le guillemot (*colymbus*) dont la peau fait un vêtement particulier et fort chaud; le combattant (*tringa*); le pluvier et le ptarmigan (*tetrao*), ou lagopède, dont une espèce, fort estimée pour la délicatesse de sa chair, occupe l'intérieur du Groënland. Tous les ptarmigans changent leur couleur grise ou brune en été en un blanc pur et éclatant durant les mois d'hiver. Cette mue s'opère avec tant de rapidité, que le capitaine Parry en voyait chaque jour distinctement les progrès parmi les ptarmigans de l'île Melville.

Le règne végétal est loin d'avoir la même importance que le précédent sur ces sombres et dernières limites du globe. La nature ne saurait, sans se départir de ses lois ordinaires, revêtir de verdure un sol qui, durant neuf mois de l'année, est aussi dur que le roc et couvert de neige à plusieurs pieds de hauteur. Les plantes d'un climat plus doux, lors-

qu'elles y sont semées au commencement de l'été court et brillant de ces climats, lèvent rapidement et ont durant quelque temps une apparence de vigueur; mais elles succombent bientôt aux premières atteintes du froid. Aussi, pour la conservation des arbres vers le pôle arctique, la nature emploie-t-elle des ressources analogues à celle par laquelle la vie humaine y est elle-même préservée. Les pins, les mélèzes, les sapins et les autres arbres particuliers au climat, lorsqu'ils sont entamés, distillent, non les baumes ou les gommes odorantes de l'Inde et de l'Arabie, mais une liqueur épaisse, consistante, presque solide, par laquelle leur chaleur interne est conservée, et qui, sous le nom de poix, goudron ou térébenthine, sert à une foule d'usages dans les arts. C'est grâce à l'influence de ces sucs que les lacs de l'Amérique du Nord sont bordés de grandes et sombres forêts qui fournissent pour les établissements agricoles de précieux bois de construction, et dont le sombre feuillage brave, durant l'hiver, les furieuses tempêtes qui viennent assaillir ces climats; tandis que nos forêts du sud voient, chaque automne, leurs feuilles joncher tristement le sol. Mais aux approches du cercle polaire cette puissante végétation décroît et se change bientôt en arbrisseaux maigres et rabougris, atteignant à peine quelques pieds de hauteur; on ne les rencontre même que dans les parties méridionales de l'archipel Baffin-Parry et du Groënland. A l'île Melville, un saule nain (*andromeda tetragona*) fournit seul aux Esquimaux le bois nécessaire pour la confection de leurs armes et des autres objets analogues. La mer les dédommage en jetant sur leurs grèves désertes d'immenses quantités de bois que les

courants ont enlevé aux continents voisins. Dès les premiers jours de l'été, un petit nombre de plantes phanérogames se développent avec une rapidité surprenante, et brillent au milieu des neiges et des glaces. Ce sont des renoncules, des anémones, plusieurs espèces de saxifrages, un beau pavot à corolle jaune; quelques baies sans saveur, surtout celles de l'*aronia ovalis*, fournissent aux habitants un aliment dont ils font usage avec délices. Mais les plantes les plus précieuses pour les Européens sont celles que Dieu a destinées à fournir un remède contre le scorbut, telles que le cochléaria et diverses espèces d'oseille qui végètent encore sous la neige, là où la végétation a atteint ses dernières limites, ainsi que Parry l'a vu dans l'île Melville. Les cryptogames seules abondent dans ces régions; des fucus gigantesques forment dans la mer d'immenses forêts qui servent de retraite aux cétacés et aux poissons. Les mousses et les lichens tapissent partout les rochers, et l'un d'eux, le *lichen rangiferus*, sert de nourriture aux rennes; les Esquimaux le mangent quelquefois après l'avoir fait bouillir. Les champignons et les fougères croissent également en abondance, et les eaux douces se remplissent de conferves aussitôt après le dégel. Mais le cryptogame le plus extraordinaire est le *protococcus nivalis;* ce cryptogame, d'un rouge éclatant, est microscopique; il croît au milieu des neiges et leur donne une couleur rouge de sang; nous aurons occasion d'en parler en racontant les voyages de Ross et de Parry, qui ont attiré les yeux des savants sur cette substance végétale, dont la singulière coloration qu'elle apporte à la neige a fait croire pendant quelque temps à l'existence de la *neige rouge*.

Après avoir donné ces aperçus généraux, qui recevront plus de développement lorsque nous retrouverons dans les récits des voyageurs les faits intéressants qui s'y rapportent, nous allons exposer dans un ordre chronologique les différentes tentatives faites pour explorer les régions arctiques, quels qu'aient été les points par lesquels les navigateurs aient commencé leurs recherches et le but qui les y conduisait.



CHAPITRE II.

DÉCOUVERTES FAITES DANS LA MER DU NORD JUSQU'A LA FIN DU XVe SIÈCLE.



Scandinaves. — Les frères Zeni. — Jean et Sébastien Cabot. — Les Cortereal. — Willoughby. — Chancelor. — Burough.



ANCIENS SCANDINAVES.

Avant l'invention de la boussole, quand les marins n'avaient pour guide que l'observation des astres et qu'ils ne pouvaient en quelque sorte perdre la terre de vue, il leur fut impossible de s'avancer au nord; le ciel, presque constamment obscurci par d'épais brouillards, ne guidait plus leur marche : ce fut vers le sud que les plus intrépides navigateurs, partis de la Norwége et du Danemark, portèrent leur marche dévastatrice. Ces hardis pirates, s'avançant de côte en côte, de rivage en rivage, ravagèrent successivement, pendant deux siècles, la France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande et toute l'Europe alors connue. Leurs fréquents voyages, leur habitude de la mer, les engagèrent quelquefois dans des expéditions périlleuses; plusieurs se rendirent jusqu'aux îles Feroë; enfin le hasard seul étendit leurs connaissances géographiques, et les poussa vers des terres inconnues.

En 861, un de ces pirates qui faisait voile vers les îles Feroë, ayant été jeté très-loin à l'occident par les vents d'est, découvrit une île entièrement nouvelle, à laquelle il donna le nom de *Snœ-Land* (pays de neige), à cause de la grande quantité de neige dont les montagnes étaient couvertes. Trois ans après son retour, Gasdar Suaffarson, Suédois, entreprit de retourner à cette île et fut assez heureux pour y réussir. Après y avoir passé l'hiver, il revint dans sa patrie, et ses descriptions attrayantes engagèrent un nommé Flokko à aller chercher fortune à Snœ-Land, malgré les brumes épaisses qui, dans les contrées du Nord, cachent plusieurs jours de suite le soleil, et surtout quoiqu'il n'eût pas moyen de guider sa marche, puisque la boussole était encore inconnue. Flokko trouva la terre qu'il cherchait; mais il fut trompé dans son attente; elle n'était ni agréable ni fertile. La rigueur de l'hiver avait rempli de glaces toutes les baies du nord de l'île: il changea son nom en celui d'*Islande* (terre de glace), qu'elle a conservé depuis ce temps.

Ses récits, peu favorables à ce pays, empêchèrent qu'on ne fît des tentatives pour y former un établissement régulier; mais, en 874, le Norwégien Ingolf, ne pouvant supporter la tyrannie de son souverain, voulut s'y soustraire en cherchant un asile en Islande. En approchant de cette île, Ingolf, se conformant à une antique superstition de son pays, jeta à la mer une porte de bois, afin de faire son débarquement sur la partie de la côte vers laquelle la volonté des dieux la ferait aborder; mais le courant l'ayant entraînée hors de vue, il prit terre dans un golfe qui porte encore son nom.

Lorsque la nouvelle de son arrivée fut parvenue en

Norwége, un grand nombre de familles, emportant leur mobilier, leurs instruments aratoires, conduisant avec eux leurs bestiaux, s'embarquèrent aussitôt pour se fixer dans cette nouvelle colonie. Les annales d'Islande rapportent, et l'authenticité de ce fait a été rarement révoquée en doute, que les premiers colons jugèrent que cette île avait déjà été habitée; car ils trouvèrent près du rivage des croix de bois, des sonnettes et même des livres, comme il y en avait alors en Irlande et dans la Grande-Bretagne. Il est probable, ainsi que Forster le suppose, que des pirates normands chargés de butin, après avoir pillé l'Irlande, contrée peu éloignée, avaient dirigé leur course vers l'occident, et y avaient laissé ces différents objets.

En 982, un nommé Thorwald et son fils, forcés de s'exiler en Islande, firent une expédition vers l'ouest et découvrirent la côte orientale du Groënland, nommée *Heriolfs-Nes;* puis ils entrèrent dans une baie où ils passèrent l'hiver. L'année suivante, Thorvald reconnut la côte et retourna en Islande, laissant à cette terre le nom de *Groënland* (terre verte) que sa belle verdure lui avait mérité. Il détermina plusieurs aventuriers à le suivre pour former une nouvelle colonie.

Vers 1001, Biœrn, un de ces colons, voulant aller rejoindre son père Heriolf, qu'il savait être au Groënland, fut poussé par une tempête au sud-ouest et découvrit un superbe pays couvert de bois. Les détails qu'il donna de sa découverte enflammèrent l'ambition de Leif, petit-fils du fondateur de la colonie sur la côte du Groënland; il équipa sur-le-champ un bâtiment, et prenant avec lui Biœrn, ils partirent ensemble pour chercher la terre nouvelle; en approchant de la côte, ils aperçurent une île stérile et couverte de

rochers ; ils la nommèrent *Hell-Land* (pays d'enfer), et ils donnèrent le nom de *Mark-Land* (pays de plaine) à une terre basse et sablonneuse qu'on voyait au delà.

Ils rencontrèrent ensuite une rivière dont les bords étaient couverts d'arbustes portant des fruits du goût le plus agréable et le plus exquis. La température leur parut douce en comparaison de celle du Groënland ; le sol semblait fertile ; la rivière abondait en poissons, surtout en beaux saumons ; mais ce qui les frappa le plus, ce fut cette observation, que dans le jour le plus court le soleil était visible pendant huit heures. Un Allemand, qui était de ce voyage, ayant trouvé dans les bois une espèce de raisins sauvages dont il apprit qu'on faisait du vin dans ce pays, on appela cette terre *Vin-Land* (pays de vin). Cette terre était ou l'île de Terre-Neuve ou le Labrador ; il importe peu de savoir si c'est l'une ou l'autre, puisque les Scandinaves ne formèrent point d'établissements dans aucun de ces deux pays, et que près de cinq cents ans s'écoulèrent sans qu'on les ait retrouvés.

Les hordes du Nord, sorties comme des abeilles d'une ruche trop pleine, prospérèrent rapidement en Islande, en dépit d'un sol stérile et d'un climat rigoureux. La religion et la littérature fleurirent même dans ce pays, où l'on manquait souvent des choses nécessaires aux premiers besoins de la vie. Le génie de la poésie s'anima au milieu des glaces et des neiges éternelles ; elle ne pouvait chanter ni des bosquets ombragés, ni des prairies verdoyantes ; mais elle s'en dédommageait amplement par la peinture des objets les plus sublimes et les plus imposants de la nature. Les tempêtes et les ouragans, les tremblements de

terre et les volcans, des montagnes vomissant des jets de flamme et d'eau bouillante, des masses énormes de fumée, de vapeurs et de cendres, obscurcissant l'air et enveloppant toute l'île : tel était le spectacle terrible qu'offrait cette terre située à l'extrémité du monde habitable. Les Scaldes conservèrent, sous ce climat inhospitalier, le même feu, la même énergie que lorsqu'ils suivaient leurs chefs sous la douce température de l'Espagne et de la Sicile.

Les colonies du Groënland n'eurent pas le même sort : la grande île est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui s'étendent du N. au S., et qui sont couvertes de neiges et de glaces éternelles. D'après d'anciennes traditions, les Scandinaves avaient établi des colonies à l'E. et à l'O. de cette chaîne. Celles de l'O. s'étaient accrues progressivement, jusqu'à former quatre paroisses contenant cent villages ; mais il paraît que des guerres continuelles avec les indigènes les détruisirent. Ces habitants, nommés par les colons *Skrælings*, sont connus aujourd'hui sous le nom d'Esquimaux.

Le destin de la colonie orientale fut tout aussi déplorable : elle prospéra jusqu'au commencement du XVe siècle ; la population y avait successivement augmenté ; on y comptait, si on en croit la tradition, cent quatre-vingt-dix villages, douze paroisses, deux couvents et un évêché. Les annales d'Islande font mention de seize évêques de cette colonie ; le dix-septième, parti de Norwége en 1406, pour aller prendre possession de son siége, ne put approcher de la côte, à cause des glaces énormes qui la rendaient inaccessible. Depuis cette époque, on n'eut plus aucune communication avec les malheureux colons.

On racontera à leur date les diverses tentatives qui ont été inutilement faites pour approcher de cette côte défendue par une barrière de glaces impénétrables, et pour s'assurer du sort de ces infortunés habitants; mais le voyage du capitaine Graah (1828) démontrera que jamais ces colonies n'ont pu jouir de la prospérité fabuleuse dont on a si longtemps parlé.

LES FRÈRES ZENI (1380).

Pendant près de cinq siècles, on ne compta qu'un seul voyage au Nord, celui des frères Zeni (1380). Leur narration a été et est encore le texte de longues discussions entre les géographes spéculatifs pour savoir quelles terres ils visitèrent. Comme ils sont loin d'être d'accord, nous ne parlerons pas de ces voyageurs. Nous ne ferons non plus que mentionner l'immortel Colomb, dont les magnifiques découvertes furent inspirées par une grande erreur en géographie. L'unique pensée de sa vie fut, non l'espoir de trouver un nouveau monde, mais celui de parvenir au Cathay (1) par un passage direct.

JEAN ET SÉBASTIEN CABOT (1495).

En 1495, Jean Cabot et son fils Sébastien, enflammés par la nouvelle de la découverte de Colomb et encouragés par Henri VII, pensèrent qu'en gouvernant au N.-O. ils arriveraient dans l'Inde. Ils furent arrêtés dans leur marche par une grande terre à laquelle ils donnèrent le nom de *Prima-Vista* (première vue),

(1) C'est le nom qu'on donnait à la Chine.

et qui n'est autre que la grande île de Terre-Neuve, dont ils furent réellement les découvreurs. Ils représentent les naturels du pays comme couverts de peaux d'animaux, et ayant pour armes des arcs, des flèches, des massues et des piques. Ils virent des ours et des daims d'une grande espèce ; ils prirent quantité de phoques, de beaux saumons et des soles de plus de trois pieds de longueur ; mais le poisson le plus abondant est une espèce nommée par les naturels *baccalaos*, qu'on connaît en France sous le nom de *morue*.

LES CORTEREAL (1500).

Pour terminer les tentatives faites avant le XVI[e] siècle, il faut mentionner celles des frères Cortereal, Portugais, qui voulurent aussi aller dans l'Inde par le N.-O. Ils touchèrent au Groënland, à la terre des *Baccalaos*, suivirent la côte du Labrador pendant l'espace de plus de mille milles, découvrirent le fleuve Saint-Laurent, qu'ils remontèrent, et revinrent persuadés que le passage n'existait pas. Gaspard, l'un d'eux, tenta un second voyage, mais il ne reparut plus ; et son frère Michel, ayant voulu aller à sa recherche, éprouva le même sort.

SIR HUGH WILLOUGHBY (1553).

Le zèle de Cabot pour la nation qui l'avait adopté ne se ralentissait pas ; jusqu'à lui, les plus longs voyages au nord avaient été les expéditions au banc de Terre-Neuve ; mais ses pressantes sollicitations firent décider, en 1553, une expédition dont le but était de découvrir un passage au N.-E. pour aller au Cathay. L'es-

cadre était composée de trois vaisseaux, ayant chacun à sa suite une pinasse et un cutter, ce qui faisait neuf bâtiments. Sir Hugh Willoughby, homme distingué par sa naissance et son courage, eut le commandement de cette escadre.

Le résultat de ce voyage, qui donnait de si belles espérances, fut singulièrement désastreux; Willoughby et ses braves compagnons composant les équipages de deux vaisseaux, au nombre de soixante-dix personnes, périrent de froid et de faim dans une partie stérile et inhabitée de la Laponie orientale.

Richard Chancelor, qui montait le troisième vaisseau, eut un destin plus heureux; il réussit à gagner Wardoehuus en Norwége, rendez-vous de l'escadre. Il y attendit ses compagnons pendant sept jours, et, ne les voyant pas arriver, il résolut courageusement d'accomplir seul l'objet de l'expédition. Il mit donc à la voile, et se dirigeant vers cette partie inconnue du monde, il avança si loin, qu'il arriva dans un pays où il n'y avait pas de nuit, le soleil dardant continuellement ses rayons sur la mer.

Enfin, il entra dans une vaste baie, et, voyant une barque montée par des pêcheurs, il leur fit quelques questions; mais ces hommes prirent la fuite. On les poursuivit et on s'en empara. Tombant alors aux genoux de Chancelor, ils voulurent lui baiser les pieds. Ils répandirent ensuite dans leur pays la nouvelle de l'arrivée d'un peuple étranger singulièrement poli. Les habitants apportèrent des vivres en présents, et un commerce fut établi sur-le-champ avec eux, sans qu'ils montrassent aucune crainte.

Les Anglais apprirent alors que le pays se nommait la Russie, et son souverain Jean Vasilovich, qui ré-

gnait sur une étendue de terre fort considérable. On commença une négociation dont le résultat fut que Chancelor entreprit et exécuta un voyage par terre de près de quinze cents milles, jusqu'à une ville nommée *Moscou*. Il y fut bien reçu, et c'est à la sagesse de sa conduite que l'Angleterre doit la fondation de son commerce avec la Russie.

RICHARD CHANCELOR ET ÉTIENNE BUROUGH
(1555 — 1556).

La reine Marie et son époux Philippe accordèrent à une société de commerçants le privilége de commercer avec la Russie; ils nommèrent Sébastien Cabot gouverneur à vie de cette compagnie, et chargèrent une ambassade, dont le chef était Richard Chancelor, de porter une lettre de leur part au czar, et de faire avec lui un traité de commerce.

Les ambassadeurs arrivèrent à Arkhangel, et de là se rendirent à Moscou, où ils furent très-bien reçus: ils réussirent complétement; mais, quoique le commerce fût le motif immédiat du voyage, ce n'en était pas l'unique objet, car ils avaient pour mission d'employer tous les moyens possibles pour savoir comment on pouvait passer de Russie dans le Cathay, soit par terre, soit par mer. La compagnie était même si pressée de continuer ses efforts pour découvrir un passage de la mer du Nord dans celle des Indes, que, sans attendre le résultat du second voyage de Chancelor, elle résolut l'année suivante de fréter un petit navire pour faire des découvertes par mer, à l'E. Étienne Burough en eut le commandement. Burough, parti le 29 avril, arriva le 2 juillet sous le 70° 15' de lat. N., où il ren-

contra une immense quantité de glace; mais le 25 il vit un objet qui paraît lui avoir inspiré plus de terreur que la glace: c'était une baleine, la première que les navigateurs anglais eussent reconnue.

Quelques jours après, Burough vit la Nouvelle-Zemble; le 31, il arriva à l'île de Waïgatz, où il communiqua avec plusieurs bâtiments russes: il apprit d'eux que les peuples qui habitaient ces îles se nommaient *Samoïèdes*, qu'ils n'avaient pas de maisons, et qu'ils demeuraient sous des tentes faites de peaux de rennes. En allant à terre, il vit un grand amas d'idoles, au nombre d'environ trois cents, qui représentaient des hommes, des femmes et des enfants; la bouche et les yeux de plusieurs de ces idoles, qui étaient grossièrement travaillées, étaient teints de sang; quelques-unes ne consistaient qu'en un vieux bâton qui avait deux ou trois entailles.

Burough resta dans ces parages jusqu'au 25 août, sans pouvoir aller plus loin. Le 18 septembre, il aborda à Colmogro, où il passa l'hiver, et en 1557 il retourna en Angleterre.

Cependant le czar envoya à son tour un ambassadeur près la cour de Londres; il devait accompagner les envoyés anglais, mais les trois vaisseaux périrent successivement, le dernier fit naufrage sur les côtes d'Écosse: on ne put sauver que l'ambassadeur russe, et Chancelor fut noyé. L'envoyé russe fut conduit à Londres avec une grande pompe, et les liaisons entre les deux puissances se resserrèrent chaque année davantage.

CHAPITRE III.

DÉCOUVERTES FAITES DANS LE NORD PENDANT LE XVIe SIÈCLE.

Martin Frobisher. — Humphrey Gilbert. — John Davis. — Guillaume Barentz.

MARTIN FROBISHER. — PREMIER VOYAGE (1576).

La compagnie anglaise de Russie continuait ses relations commerciales avec les pays dont l'exploitation lui avait été concédée ; le hasard, les vents, les tempêtes poussèrent quelquefois ses vaisseaux au nord-est ; elle agrandit peu à peu le cercle des connaissances géographiques ; et les progrès rapides qu'on faisait de ce côté renouvelèrent avec plus d'ardeur que jamais les discussions géographiques relatives à la question du passage. L'ambition d'attacher son nom à cette découverte aiguillonna l'esprit de plusieurs navigateurs et surtout de Martin Frobisher, qui, pendant quinze ans, médita et traça le plan des voyages que sa mauvaise fortune ne lui permit pas de mettre à exécution durant ce laps de temps. En vain ses amis cherchèrent-ils par tous les moyens possibles à lui faire abandonner son idée : « Non, disait-il, c'est la seule chose qui reste à faire sur la terre, le seul projet digne d'un homme de talent, et qui puisse lui procurer l'occasion

d'obtenir de nouveaux succès, ainsi qu'une juste et grande renommée. »

Enfin, en 1576, grâce au secours et à la protection de Dudley, comte de Warwick, et de quelques amis, il se trouva en état d'équiper deux petits bâtiments, avec lesquels il partit le 8 juin. Au mois de juillet, il vit la partie méridionale du Groënland, et suivit la côte du Labrador en allant à l'ouest; il remonta ensuite au nord, et entra dans un détroit auquel il donna son nom, et que depuis on a nommé *Entrée de Lumley*, au-dessus du détroit d'Hudson.

Dans les canaux qui séparaient les îles nombreuses dont le détroit est rempli, Frobisher aperçut un grand nombre de petits objets qui flottaient au loin sur la mer, et qu'il prit pour des marsouins, des phoques ou quelques poissons inconnus; mais, quand il en approcha, il reconnut que c'étaient des hommes dans de petits canots couverts de peau. Les naturels approchèrent du vaisseau avec quelque hésitation; enfin l'un d'eux monta à bord. Frobisher, après lui avoir fait présent d'une sonnette et d'un couteau, le renvoya dans la chaloupe avec cinq hommes d'équipage; mais les sauvages s'emparèrent des Anglais et de la chaloupe, et l'on n'en eut plus aucune nouvelle.

Quelques jours après, on remarqua, en revenant au même endroit, que les naturels se tenaient à l'écart. Frobisher réussit pourtant à en attirer un sur le bâtiment, en sonnant une clochette et en la lui montrant; puis, quand le sauvage tendit la main pour la recevoir, il le saisit par le poignet et l'enleva avec son canot sur le navire. Le sauvage se coupa de rage la langue avec les dents; il n'en mourut cependant pas, mais il fut enlevé plus tard par une fluxion

de poitrine. Frobisher revint en Angleterre le 2 octobre, comblé d'éloges pour sa grande et notable entreprise, et célèbre surtout par l'espérance qu'il rapportait de la découverte d'un passage pour se rendre au Cathay.

Cette assurance se serait pourtant probablement refroidie, sans une circonstance accidentelle à laquelle on n'avait pas fait attention pendant le voyage. Parmi les objets que les hommes de l'équipage avaient rapportés, l'un d'eux avait une grosse pierre ressemblant beaucoup au charbon de terre. Par hasard, un morceau de cette pierre noire fut jeté au feu par la femme d'un de ces aventuriers, qui, ayant versé dessus du vinaigre pendant qu'il était rouge, y vit paraître des marques brillantes comme de l'or. Le bruit s'en répandit bientôt, et la pierre fut essayée par les plus habiles affineurs de Londres; suivant leur rapport, elle contenait une grande quantité d'or. Un second voyage fut aussitôt décidé pour l'année suivante, et dans les instructions que l'on donna à Frobisher, on lui recommanda de s'occuper plutôt de trouver cette mine d'or que de faire d'autres découvertes.

SECOND VOYAGE (1577).

Frobisher, ouvertement protégé par la reine Élisabeth, partit pour sa seconde expédition le 27 mai, faisant voile pour le détroit découvert l'année précédente. Arrivé à la hauteur de l'*île de Hall*, ainsi appelée du nom de l'homme qui avait ramassé la fameuse pierre contenant de l'or, il remonta le détroit, et descendit avec les affineurs sur l'île, où ils trouvèrent une grande quantité de ces pierres. Le capitaine s'occupa du chargement des navires, et en

3

vingt jours il embarqua plus de deux cents tonneaux de pierres de mine d'or, qu'il rapporta heureusement en Angleterre. La reine apprit avec la plus grande satisfaction les résultats de ce voyage, qui lui faisait espérer des richesses considérables; elle donna le nom de *Meta incognita* au pays nouvellement découvert, et résolut d'y fonder une colonie.

TROISIÈME VOYAGE (1578).

Une flotte de quatre bâtiments fut employée à l'accomplissement de ce grand dessein. Cent hommes et trois vaisseaux devaient rester dans le pays, pendant que les autres retourneraient en Angleterre, chargés de minerais d'or. La flotte partit le 31 mai 1578. A l'arrivée dans le détroit de Frobisher, on le trouva rempli de glaces. Un bâtiment heurta ces glaces avec tant de force, qu'il coula à fond à l'instant même; l'équipage seul fut sauvé. Cette perte fut d'autant plus sensible, que le navire portait les matériaux nécessaires à la construction d'une maison pour les colons qui devaient passer l'hiver dans le pays. Dès lors on fut convaincu qu'il y avait impossibilité d'établir la colonie. Ce premier but manqué, on songea au second. Chaque bâtiment fut chargé de minerais d'or, et tous ensemble partirent le 31 août.

Frobisher croyait revenir chargé de richesses; mais pendant son voyage les savants avaient examiné les minerais précieux, et, loin de les trouver riches en or, ils n'y avaient pas reconnu la plus mince paillette de ce métal. Cette expédition ne produisit donc qu'un amas de pierres sans nulle valeur, et la cour ne se flatta plus de l'espoir de trouver des trésors ni de découvrir un passage.

ADRIEN GILBERT (1583).

En 1583, Adrien Gilbert obtint, au nom d'une compagnie, des lettres patentes qui lui accordaient le privilége de faire la découverte d'un passage en Chine et aux Moluques, par le nord, le nord-ouest ou le nord-est. L'unique résultat de son voyage fut qu'il prit possession de l'île de Terre-Neuve. Au retour, Gilbert fit naufrage et ne put se sauver.

JOHN DAVIS (1585—1587).

Les négociants anglais, possesseurs du privilége d'Adrien Gilbert, firent les frais d'une expédition dont ils confièrent le commandement à John Davis, en mettant sous ses ordres deux petits bâtiments. Il partit de Darmouth le 7 juin 1585; le 19 juillet il était au milieu des glaces, sur la côte occidentale du Groënland, où il entendit de grands mugissements de la mer, bruit qu'il reconnut être produit par le choc d'îles de glaces monstrueuses qui se heurtaient les unes contre les autres. Le lendemain le brouillard se dissipa, et il aperçut une terre couverte de montagnes en forme de pains de sucre, qui semblaient s'élever au-dessus des nuages. Leur sommet était couvert de neige; des glaces bordaient les côtes à plus d'une lieue en mer; tout présentait alentour un véritable aspect de désolation; aussi la nomma-t-il *la Terre de Désolation*. Trouvant impossible d'aborder sur le rivage à cause des glaces, Davis tourna vers le S., en côtoyant la terre pendant quelques jours. De là, il fit voile vers le N.-O., et quatre jours après il vit la terre sous le 64° 15' de latitude. L'air était tempéré, et la mer dégagée de glaces. C'était un archipel d'îles où il y avait de belles baies. Davis donna

le nom de *baie Gilbert* à celle dans laquelle il jeta l'ancre.

Les naturels s'approchèrent en foule dans leurs canots, et se lièrent avec les Anglais, auxquels ils abandonnèrent tout ce qui leur fut demandé. Les bâtiments s'avancèrent dans la même direction et découvrirent la terre; puis ils revinrent au S.; et étant retournés à l'O., ils entrèrent dans un beau passage ouvert, large de trente lieues, sans aucune glace. Son eau était entièrement semblable à celle de l'Océan, ce qui fit espérer de trouver là une communication facile avec le Grand-Océan. Après avoir parcouru soixante lieues, on vit un groupe d'îles au milieu du passage; mais le temps devint excessivement brumeux; le vent soufflait constamment du N.-E., sans donner espoir de changement. En conséquence, on prit le parti de retourner en Angleterre, où on arriva le 30 septembre.

Davis, ayant rendu compte de son voyage à la compagnie par l'ordre de laquelle il avait été entrepris, fut chargé l'année suivante de pénétrer jusqu'à l'extrémité du détroit. Il partit le 7 mai, avec les deux bâtiments de la première expédition; le 15 juin, il était sur les côtes occidentales du Groënland, qu'il suivit, communiquant fréquemment avec les naturels, qui venaient autour des bâtiments, dans leurs canots, apportant des peaux de phoque et de daim, des lièvres blancs, des saumons et autres poissons. Ces naturels étaient de belle taille, bien faits, ayant les mains et les pieds petits, le visage large, la bouche grande, les dents serrées, les yeux petits, et la plupart sans barbe. Ils étaient vigoureux et agiles. Leur principale nourriture était le poisson, qu'ils mangeaient cru, et leur sson, l'eau de mer.

Les glaces ayant contraint Davis à revenir sur ses pas, il entra dans un détroit où il navigua pendant soixante lieues; il perdit, après toutes ces recherches, l'espoir d'aller plus loin, et côtoya le rivage en descendant vers le S. Il trouva alors une grande baie d'environ quarante lieues de largeur, dans laquelle la mer pénétrait avec impétuosité. Il n'y entra cependant pas, la saison lui sembla trop avancée; d'ailleurs il s'élevait des tempêtes : il fit voile pour l'Angleterre.

L'année suivante, Davis repartit pour son troisième voyage : il atteignit bientôt le détroit vu dans le premier voyage, et qu'on nomme aujourd'hui *détroit de Cumberland*; le remonta pendant soixante lieues, gouverna au S., où il reconnut le détroit de Frobisher. Enfin, le nom de ce hardi navigateur fut donné au détroit dans lequel il pénétra jusqu'au 73°. Comme la mer était couverte et que le détroit présentait une largeur de quarante lieues, il revint en Angleterre avec l'idée que là se trouvait le passage si ardemment désiré, idée qu'il conserva toute sa vie.

GUILLAUME BARENTZ (1594—1597).

Lorsque les Provinces-Unies des Pays-Bas eurent secoué le joug de l'Espagne, elles voulurent participer, comme toutes les puissances maritimes de l'Europe, au commerce de l'Orient; il était évident qu'un passage qui aurait conduit leurs vaisseaux aux Indes et en Chine par le Nord leur aurait été plus avantageux qu'à aucun autre peuple. Les Hollandais pensèrent qu'ils parviendraient tout aussi bien par le N.-E. En conséquence on équipa trois vaisseaux pour suivre cette direction. Le commandement de l'un fut donné à Barentz; c'est le seul dont nous nous occuperons,

les deux autres ne s'étant pas avancés à quarante lieues au delà du détroit de Waïgatz, qui sépare l'île du même nom de la côte E. de la Nouvelle-Zemble.

Barentz traversa la mer Blanche, reconnut la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble et remonta la côte au nord, découvrant et dénommant successivement plusieurs îles.

Le 9 juillet, il mouilla dans un havre de l'*île Guillaume*, où l'on ne put se défendre de quelque frayeur en apercevant un ours blanc. Quelques matelots se jetèrent dans la chaloupe et le percèrent de plusieurs balles; l'animal furieux, se sentant blessé, plongea et revint plusieurs fois sur l'eau; puis il voulut se mettre à la nage, mais les matelots firent avancer vers lui la chaloupe et lui passèrent au cou une corde à nœud coulant, dans l'espérance de le prendre en vie; le monstre se débattit alors avec des efforts et des mouvements terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche en serrant moins le lacet, pour l'entraîner doucement après la chaloupe et le fatiguer par degrés; mais, lorsqu'il fut près de l'embarcation, il s'y élança, mit les deux pattes sur l'arrière, et, d'un second effort, il entra jusqu'à la moitié du corps. Les matelots, épouvantés, s'enfuirent tous à l'avant, et chacun se crut en danger de perdre la vie. Heureusement, lorsque l'ours sembla près de se jeter sur eux, il se trouva arrêté par la corde, qui s'était accrochée au gouvernail. Un matelot saisit cet instant pour s'avancer vers lui avec une pique, et lui en porta un si rude coup, que l'animal retomba dans l'eau. La chaloupe, qui se remit aussitôt à nager vers le vaisseau, l'entraîna facilement, et épuisa ses forces au point qu'on put s'en rendre maître sans danger.

Naviguant ensuite au nord, Barentz doubla *l'île des Croix*, puis la *pointe Nassau*, et rencontra des glaces si étendues, que du haut du grand mât on n'en pouvait voir la fin. Revenant au sud, il nomma la pointe de la Nouvelle-Zemble, sous le 70°, *pointe des Glaces*. Plus loin, il donna le nom d'*Orange* à des îles, sur l'une desquelles on vit plus de deux cents morses qui se chauffaient au soleil. Les matelots, persuadés que ces animaux ne pouvaient se défendre à terre, voulurent en tuer quelques-uns, pour rapporter leurs dents; mais ils brisèrent leurs haches, leurs sabres, leurs piques, sans en pouvoir arrêter un seul, ni remporter d'autre avantage que de se saisir d'une de ces dents, qui fut cassée. Ils étaient résolus de retourner à cette espèce de combat avec des pièces de canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en gros glaçons, sur l'un desquels on fut surpris d'apercevoir un grand ours blanc qui dormait. Plusieurs coups de fusil le blessèrent, mais ne l'empêchèrent pas de fuir et de se jeter à l'eau, où la chaloupe le suivit. Il fut tué; les glaçons, qui continuaient de se rompre, ne permirent point de s'en saisir.

Barentz jugea qu'il était impossible de forcer un obstacle de cette nature et de pénétrer plus loin, surtout avec un équipage fatigué. Il résolut de reprendre la route par laquelle il était venu. Il partit le 1er août. Le 8, il aborda sur une île où les matelots trouvèrent une croix entourée d'un monceau de pierres sur une roche noire et six sacs de farine de seigle nouvellement enterrés. La curiosité les ayant poussés plus loin, ils trouvèrent à deux cents pas une autre croix et trois maisons construites en bois, où quelques douves abandonnées leur firent connaître qu'il y avait

sur cette côte une pêcherie de saumon; ils virent aussi cinq ou six cercueils près d'autant de fossés nouvellement remplies. Cette anse fut nommée *port Farine*. Barentz découvrit encore plusieurs petites îles, et arriva à Amsterdam le 16 septembre.

Le prince Maurice de Nassau conçut de ce voyage les plus vives espérances de parvenir au but désiré, et les états généraux, s'associant à ses efforts, firent les fonds d'une grande expédition composée de sept vaisseaux. Barentz remplissait les fonctions de pilote-major et commandait le plus grand bâtiment; Jacques de Heemskerke était le chef de l'entreprise. Ces immenses préparatifs demandèrent beaucoup de temps, et la flotte ne put arriver devant la Nouvelle-Zemble que le 17 août 1595, époque où les glaces rendaient la côte inabordable. Tournant au sud, les Hollandais passèrent le détroit de Waïgatz. Le 23, ils rencontrèrent une barque russe, construite d'écorces d'arbre cousues ensemble, qui revenait de la mer du Nord. Ceux qui la montaient dirent que la sortie du détroit ne serait tout à fait fermée par les glaces que dans l'espace de deux mois, et qu'alors on pourrait aller en Tartarie sur les glaces.

Le 31, on prit la route de la côte septentrionale de Waïgatz, où l'on trouva plusieurs de ces hommes à demi sauvages, qui sont connus sous le nom de *Samoïèdes*. Quelques Hollandais, ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout à coup vingt, dont le brouillard leur avait caché la vue, et qui semblaient se disposer à les percer de leurs flèches; mais l'interprète s'avança sans armes et leur dit en langue russe : « Ne tirez pas, nous sommes amis de votre nation. » Alors un des Samoïèdes mit à terre son

arc et ses flèches, et salua par une profonde inclination de tête.

Ces hommes ne paraissent avoir de barbare que leur habillement : ce sont des peaux de renne qui les couvrent de la tête aux pieds. A l'exception des chefs, qui ont la tête couverte d'une sorte de bonnet de drap, doublé avec des fourrures, tous les autres ont des bonnets de peaux de renne, dont le poil est en dehors, et qui prennent juste autour de la tête. Ils portent les cheveux longs, réunis en une seule tresse, qui leur pend sur le dos. Ils sont de petite taille; ils ont le visage large et plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en dehors; ils sont légers à la course, rusés et défiants envers les étrangers. Quoique dans cette première entrevue les Hollandais leur eussent marqué beaucoup de confiance et d'amitié, ces sauvages prirent tant de précaution lorsqu'ils les revirent descendre du rivage, qu'ils ne permirent même pas aux étrangers d'observer leurs arcs de près; ils avaient avec eux quelques traîneaux attelés d'un ou de deux rennes qui semblaient toujours prêts à partir. Il se fit divers échanges de marchandises qu'on avait à bord pour de l'huile de baleine et des peaux. Enfin, lorsqu'on se fut séparé avec une satisfaction mutuelle, un Samoïède courut au rivage pour demander une statue fort grossière qu'un Hollandais avait emportée, et, ne la retrouvant pas, il sauta légèrement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avait prise s'était rendu fort coupable : on la lui rendit. Il la déposa d'abord sur une petite éminence du rivage, et bientôt il la vint enlever dans un traîneau. On jugea que cette statue devait être une de leurs idoles.

Le 9 septembre on reprit la mer; mais l'immense

quantité de glaces qui venaient frapper les vaisseaux empêcha d'avancer. Enfin le temps devint si mauvais, si nébuleux, et les orages de neige étaient si fréquents, que l'on reconnut l'impossibilité d'aller plus loin, ce qui força la flotte à rentrer dans la Meuse, après quatre mois et seize jours de navigation.

Les états généraux, peu satisfaits de ce voyage, dont les résultats avaient été loin de répondre aux dépenses et à la grandeur des préparatifs, ne voulurent pas faire les frais d'une nouvelle expédition; mais ils promirent une récompense à ceux qui arriveraient en Chine par la route du N.-E. Les négociants d'Amsterdam se réunirent pour équiper deux vaisseaux. L'un d'eux était encore commandé par Heemskerke, avec Barentz pour pilote. Ils partirent le 5 mai 1596; le 1er juin on n'eut pas de nuit, et le 4, sous le 71°, un étrange phénomène parut dans le ciel : c'étaient deux parhélies ou faux soleils. De chaque côté du soleil on voyait un autre soleil et deux arcs-en-ciel qui passaient justement au milieu des trois soleils, et ensuite deux autres arcs-en-ciel, l'un entourant le soleil, et l'autre le coupant par le milieu.

Le 5, on aperçut les premières glaces. Comme elles flottaient en morceaux détachés, on les prit de loin pour des cygnes. A mesure qu'on avançait, la glace devenait plus épaisse. Le 9, on découvrit la terre, et des matelots montèrent au sommet d'une montagne fort escarpée pour chercher des œufs de mouette. Ils n'en descendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qui se dressaient au-dessous d'eux, et sur lesquelles ils n'auraient pu tomber sans se briser mille fois. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre pour se laisser couler dans

cette posture. Barentz, qui les voyait du rivage, douta longtemps de leur vie.

Les jours suivants, on continua de trouver beaucoup de glaces, et le 21 on jeta l'ancre dans une rade d'une nouvelle terre qui semblait fort vaste. Pendant que l'équipage était allé prendre du lest, un ours blanc entra dans l'eau et nagea vers le bâtiment. Aussitôt les matelots, abandonnant leur travail, se jetèrent dans la chaloupe et dans deux canots pour aller droit à l'ours; il prit alors le large et fut poursuivi près d'une lieue. La plupart des armes dont on le frappa se rompirent sur son corps; enfin on réussit à le tuer et à l'amener à bord. Sa peau avait treize pieds de long. Plus loin, on découvrit un grand golfe qui avait au centre une île remplie d'oies sauvages couvant leurs œufs. Barentz se crut sur la côte du Groënland; mais il est certain maintenant que cette terre est le Spitzberg, situé entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble. La neige, qu'on y voit constamment en certains endroits, était si peu fondue sur les autres points, que les rennes, ne pouvant trouver à paître, y étaient tous maigres et décharnés. Cette contrée paraît hérissée de hautes montagnes toujours couvertes de neige, et, dans les plaines qui les entrecoupent, on ne voit point d'arbres ni de buissons. La seule production qu'on y trouve est une mousse courte, moins verte que jaunâtre, au travers de laquelle percent de petites fleurs bleues; les seuls animaux qu'on y voie sont des ours blancs monstrueux, des rennes et des renards blancs ou gris.

On se dirigea au sud pour éviter les glaces. Les commandants des deux vaisseaux, n'ayant pu s'entendre sur la route à suivre, se séparèrent. Barentz vogua vers la Nouvelle-Zemble, longtemps contrarié par les

glaces flottantes, le mauvais temps et les vents contraires. Il ne doubla le cap Nassau que le 6 août; et comme le vent soufflait de l'E., il s'estima heureux de pouvoir amarrer son bâtiment à une masse de glaces qui avait soixante-douze pieds sous l'eau et seize au-dessus. Cependant les glaces s'étant séparées le jour suivant, et les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand banc, que les autres heurtaient sans pouvoir l'ébranler. Barentz, craignant de demeurer pris au milieu de tant de masses, se hâta de quitter ces parages. Le péril était déjà pressant, puisqu'en marchant le vaisseau faisait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin, l'on approcha d'un autre banc, où l'on jeta une ancre pour s'y amarrer. Après midi, les glaces recommencèrent à se rompre avec un bruit terrible: on compta plus de quatre cents gros glaçons qui étaient enfoncés de trente pieds sous l'eau, et qui n'avaient que six pieds au-dessus. On avança ainsi péniblement de glaçons en glaçons. Le 19, il fallut virer de bord; le bâtiment se trouva pris au milieu des glaçons dans le port des Glaces, que Barentz avait ainsi nommé lors de son premier voyage. Dès lors on comprit que le sort le plus favorable serait d'être obligé de passer l'hiver dans cette région d'horreur. Le 27, les glaçons recommencèrent à flotter; le vent les poussait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, que le péril augmentait de minute en minute. On mit alors la chaloupe à la mer, comme dernière ressource; le 29, les glaçons accumulés les uns sur les autres ne cédèrent à aucun des instruments qu'on employa pour les rompre; le 30, ces amoncellements redoublèrent, et la neige qui tombait en abondance exhaussait encore ces terribles remparts. Tout

craquait horriblement à bord du vaisseau ; on s'attendait à le voir crever bientôt et se séparer en pièces. Comme les glaçons s'étaient beaucoup plus entassés sous le vaisseau du côté du courant que de l'autre, il était demeuré penché ; mais ensuite ils s'amoncelèrent aussi de l'autre côté, de sorte que le bâtiment se trouva droit et monté sur des bancs de glace, comme si l'on eût pris plaisir de l'élever avec des machines. Le 31, le gouvernail fut emporté, et le vaisseau ne dut sa conservation qu'à la protection évidente de Dieu. On commença alors les préparatifs pour hiverner; on porta à terre le canot, la chaloupe, des armes, des munitions et des vivres. Le trajet était pénible, et on employa un temps considérable à ces différents transports. Déjà on parlait de démolir le vaisseau pour construire une hutte et servir de combustible, quand des matelots qui avaient pénétré dans le pays trouvèrent une grande quantité de bois sur les bords d'une petite rivière. Cette nouvelle était des plus agréables, car on commençait aussi à manquer d'eau : on était donc certain de se procurer de l'eau et du bois, ces deux objets de première nécessité. Les Hollandais se mirent alors à transporter le bois dans le lieu choisi comme étant le moins exposé au vent, et le charpentier commença à construire la hutte; mais le 21 on eut le malheur de perdre cet homme si utile. Il fut impossible de lui creuser une fosse dans la terre. La nécessité enseigna à ceux qui survivaient les moyens de continuer la construction de la cabane, et peu à peu celle-ci devint suffisante pour les abriter tous. Elle ne fut terminée que le 5 du mois suivant. L'équipage ne consistait plus qu'en seize hommes, dont plusieurs étaient malades; et il gelait si fort, que lorsqu'on se mettait

un clou dans la bouche, il restait attaché aux lèvres, et on ne pouvait l'en retirer sans emporter la peau.

Le 5 octobre, on fut étonné de voir la mer ouverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans que les glaces où le vaisseau était pris eussent commencé à se fondre. « Il semblait, dit de Veer, qu'on eût bâti exprès un mur de glace d'environ trois pieds de haut pour l'entourer, et l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occupait était gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire de dix pieds. On dépeça le gaillard d'avant et la chambre de poupe, afin de se procurer des planches pour couvrir la hutte. »

Le temps s'étant un peu radouci, on travailla activement jusqu'au 25 avec des efforts extraordinaires : il s'agissait de transporter à la hutte tous les vivres et les agrès.

Les jours suivants, on s'occupa des travaux intérieurs pour remédier à l'obscurité qui allait envelopper la contrée. En effet, le 4 novembre, le soleil disparut complétement, et fut en quelque sorte remplacé par la lune, qui brillait jour et nuit. Le 6, le jour fut si sombre, qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge était gelée. Comme on ignorait combien de temps cette situation pouvait durer, on fit un état des vivres, et les rations furent réglées à quatre livres cinq onces de biscuit pour huit jours. Le vin manquant presque tout à fait, la distribution fut bornée à deux petits verres par jour. L'unique boisson était l'eau de neige fondue, la bière n'étant plus potable. La provision de poissons secs et de viande était encore assez abondante, et cette dernière était augmentée par les renards qu'on prenait en grande quantité avec des piéges, et dont la fourrure fournissait les bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1er décembre, la hutte se trouvant ensevelie sous les neiges, on eut cruellement à souffrir de la fumée, et l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, sans aucun autre soulagement contre le froid, que des pierres qu'on faisait chauffer et qu'on se passait tour à tour dans les lits. Il gela si fort au dedans, que les planchers et les murs étaient revêtus de plusieurs doigts de glace, et qu'il s'en trouva jusque dans les lits. Les montres étant hors de service, Barentz fit une horloge de sable que chacun fut chargé de surveiller à son tour.

Le 7, un accident horrible faillit emporter tous ces malheureux à la fois. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, qui devenait de plus en plus intense, on résolut d'aller prendre sur le vaisseau le charbon de terre qu'on y avait laissé. On fit, vers le soir, un grand feu de ce combustible, qui produisit effectivement beaucoup de chaleur; mais personne ne songeait aux suites. On avait pris soin de boucher soigneusement les fenêtres pour s'assurer une nuit chaude et tranquille. Bientôt les Hollandais se trouvèrent tous attaqués d'étourdissements et de vertiges qui leur ôtaient non-seulement le pouvoir de se remuer, mais encore la force de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînèrent jusqu'à la porte et l'ouvrirent; mais le premier qui voulut sortir tomba sans connaissance. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid même, qu'ils avaient regardé comme leur plus grande souffrance, servit à les rétablir; et ils demeurèrent persuadés qu'un quart d'heure plus tard ils auraient péri tous, sans pouvoir se donner mutuellement le moindre secours.

« Pendant tout le mois de décembre, le froid fut excessif, et dans la hutte même, dit la relation, le cuir des souliers gela aux pieds et se durcit de manière à ne pouvoir plus servir; nous nous fîmes des chaussures du dessous des peaux de mouton que nous avions, avec trois ou quatre paires de chaussons l'une sur l'autre; nos habits étaient tout blancs de verglas, et si l'un de nous demeurait quelque temps dehors, il s'élevait sur ses lèvres, au visage et aux mains, des pustules qui gelaient aussi. Le feu semblait manquer de chaleur; il fallait brûler ses bas pour en ressentir un peu aux jambes et aux pieds, et l'on n'aurait pas même senti la brûlure des bas, si l'odorat n'en eût été frappé. Ce fut au milieu de ces terribles souffrances que les malheureux restes de notre équipage entrèrent dans l'année 1597. »

Le commencement de cette année fut tout aussi rude, ce qui n'empêcha pas les Hollandais de célébrer la fête des Rois : le sort favorisa un matelot qui se trouva seul roi de la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire d'un pays qui a plus de deux cents lieues de long entre deux mers.

On peut aisément se figurer l'excès de la joie de ces infortunés quand, le 16 janvier après midi, ils remarquèrent dans le ciel une certaine rougeur : c'était comme le messager du soleil qui revenait, quoique Barentz leur assurât que cet astre ne paraîtrait pas sur l'horizon avant deux semaines. « Cependant, dit de Veer, le 24 janvier, le temps étant beau et le vent à l'ouest, j'allai sur le bord de la mer avec Heemskerke, du côté du sud, et, contre notre attente, je vis le premier une partie du disque du soleil; nous courûmes aussitôt à la maison annoncer cette bonne nouvelle à Barentz et à nos autres compagnons, qui n'en

voulurent rien croire. Les deux jours suivants, le ciel fut chargé de nuages, et nous eûmes un brouillard épais. Enfin, le 27, le temps fut serein, et nous vîmes le disque du soleil paraître tout entier au-dessus de l'horizon, ce qui nous réjouit tous et nous fit rendre de ferventes actions de grâces à Dieu, dont la bonté permettait que nous vissions encore cette éclatante lumière. »

Les ours, disparus avec le soleil, revinrent avec lui; chaque jour ils causaient des alarmes nouvelles, suivies de cris de joie quand on parvenait à abattre un de ces terribles ennemis. Les mois de février, de mars et une partie de celui d'avril, eurent des alternatives continuelles de beau et de mauvais temps, de brouillards et de gelée. A la fin d'avril, les Hollandais se rendirent au rivage et considérèrent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer, et qui semblaient offrir la perspective d'une grande ville, avec ses maisons entremêlées de tours, de clochers, de bastions et de remparts. Quelques jours plus tard, il ne restait de glaces que celles qui entouraient le vaisseau. On parla alors de quitter ce funeste lieu, les meilleurs vivres commençant déjà à manquer. Cependant le capitaine Heemskerke avait déclaré qu'on ne se remettrait en mer qu'à la fin de juin; mais dès le 21 mai, voyant les glaces ramenées par un vent de nord-est, et jugeant l'impossibilité de dégager le vaisseau, il donna l'ordre de travailler à l'équipement de la chaloupe et du canot : il ne restait plus que ces deux frêles embarcations.

Lorsque les deux embarcations furent radoubées, après des efforts inouïs, il fallut les traîner au rivage avec les agrès et les provisions qui restaient encore.

Pour cela, on entreprit d'ouvrir une route, ce qui fut très-pénible; il fallait non-seulement écarter des neiges à demi fondues, mais déranger, creuser ou aplanir les glaces, et encore était-on souvent interrompu dans ces fatigues par de grands ours maigres et décharnés, qui venaient de la haute mer sur des glaçons, et qui obligeaient de se partager entre le combat et le travail; cependant ces obstacles furent à la fin surmontés, et le 13 les bâtiments furent mis à l'eau.

Barentz, dont la santé s'était affaiblie depuis longtemps, rappela toutes ses forces pour écrire le récit de l'expédition. Il mit le papier dans un étui de fusil qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, et une copie de cet écrit, signée de tous les Hollandais, fut déposée dans chacun des canots.

L'embarquement de toutes les choses nécessaires étant terminé, on mit à la voile, le 14 juin 1597, à six heures du matin. S'abandonnant alors à la volonté et à la bonté de Dieu, les Hollandais partirent dans leurs embarcations découvertes, en suivant la route par laquelle ils étaient venus. Le long de la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, il leur arriva bientôt un nouveau malheur qui les plongea tous dans la consternation et le désespoir. Le 19, ils étaient étroitement pris dans les glaces. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la chaloupe dans le canot pour apprendre à Barentz que Nicolas Andrisz, un des meilleurs matelots, approchait de sa fin. « La mienne, répondit Barentz, n'est pas éloignée non plus. » Ses gens, qui le voyaient examiner attentivement une carte marine, ne pouvaient s'imaginer qu'il fût si mal; mais bientôt, quittant la carte, il dit à de Veer que les forces lui manquaient; après quoi, sans ajouter un mot, il

expira subitement. Cette mort jeta une profonde terreur sur les deux embarcations. Barentz avait été comme l'âme du voyage, et tout le monde avait la plus grande confiance dans ses lumières.

On connaît bien des exemples de voyages effectués sur une mer orageuse dans des barques découvertes, mal fournies d'eau et de provisions; mais il n'en existe peut-être pas un qu'on puisse comparer à celui-ci, où quinze hommes dans de frêles bateaux parvinrent à traverser onze cents milles sur un Océan embarrassé de glaçons, exposés au danger, tantôt d'être submergés par les vagues, tantôt d'être écrasés par le choc d'énormes masses de glace, attaqués sans cesse par des ours féroces, après avoir enduré pendant plus de quarante jours toutes les extrémités du froid, de la fatigue et de la faim; et cependant, excepté les deux qui moururent, et qui étaient déjà très-malades quand ils s'embarquèrent, tous arrivèrent en bonne santé au port russe de Kola, où ils eurent la satisfaction de retrouver le vaisseau qui s'était séparé d'eux l'année précédente.

Heemskerke obtint du gouverneur russe de faire transporter dans les magasins de la marine les deux bateaux qui les avaient apportés, et de les consacrer à la postérité, comme les monuments de la plus étrange navigation dont la mémoire des hommes ait conservé le souvenir.

Les restes de ce malheureux équipage s'embarquèrent sur le vaisseau hollandais, et le 1er novembre ils furent reçus à Amsterdam avec autant d'admiration pour leur courage que d'intérêt et de curiosité pour la singularité de leurs aventures.

CHAPITRE IV.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES PENDANT LE XVII[e] SIÈCLE.

Weymouth. — Hall. — Hudson. — Button. — Gibbons. — Baffin. — Bennet. — Poole. — Munk. — Fox. — James. — Gillam. — Wood.

GEORGE WEYMOUTH (1602).

Les négociants des compagnies anglaises de Turquie et de Moscovie préparèrent en 1602 une expédition à frais communs, dans le but de se rendre en Chine par le nord-ouest; elle consistait en deux petits bâtiments, et avait pour chef le capitaine Georges Weymouth.

Ce navigateur, entravé par l'indocilité de son équipage, ne fit aucune découverte que Davis n'eût faite avant lui; il ne vit pas même le Groënland, et n'avança pas aussi loin au nord que quelques-uns de ses devanciers. Il ne donna aucune lumière importante pour l'exécution de l'entreprise; cependant Davis et lui ont guidé Hudson dans la découverte du détroit et de la mer qui portent son nom.

JAMES HALL (1605—1607).

Jusque alors la nation danoise, qu'on pouvait regarder comme la plus directement intéressée à tenter de nouvelles découvertes dans les mers arctiques, avait vu avec une indifférence apparente les expéditions réi-

térées des Anglais. Cependant elle sortit enfin de sa léthargie. Christian IV fit équiper deux vaisseaux et une pinasse, destinés à aller reconnaître le Groënland. A l'exception de l'amiral, les commandants étaient tous Anglais, et le premier pilote, James Hall, appartenait aussi à l'Angleterre. Comme Hall était le personnage le plus important, quoique dans un poste inférieur, cette expédition est connue dans l'histoire des voyages sous son nom.

La navigation dans la mer du Nord fut, ainsi qu'elle l'est ordinairement, entravée par les glaces, les neiges et les brouillards. Cependant, le 12 juin, on arriva dans le golfe Christian (Groënland), où plusieurs hommes de l'équipage descendirent et visitèrent des tentes de naturels; elles étaient couvertes de peaux de phoque; on trouva dedans, entre autres ustensiles, plusieurs marmites suspendues sur une petite lampe; dans l'une il y avait une tête de chien qui cuisait.

Les Danois côtoyèrent ensuite le rivage jusqu'au 69° de latitude; puis, virant de bord, ils descendirent le détroit de Davis, et le 10 août ils mouillèrent devant Elseneur.

L'année suivante, le roi de Danemarck, décidé à continuer les découvertes au Groënland, ou poussé plutôt par le désir de se procurer de l'argent dont on prétendait avoir trouvé une mine très-riche, fit équiper quatre vaisseaux et une pinasse. Hall en était le pilote-major. Ce voyage n'offre de curieux que la découverte d'une rivière (le *Fos*), dans le Groënland. On vit sur le bord le village d'hiver des indigènes : il consistait en quarante cabanes environ, dont les murs, les poutres et les solives étaient en côtes de baleine. Elles étaient couvertes de terre, et avaient sous terre

des espèces de caveaux de douze pieds carrés et d'environ six pieds de profondeur. Les Danois remarquèrent, dans le lieu où les naturels enterraient leurs morts, que les cadavres étaient enveloppés dans des peaux de phoque et ensuite couverts de pierre. Cette expédition malheureuse fut suivie d'une seconde qui n'eut pas plus de succès.

HENRI HUDSON (1607—1610).

Les compagnies anglaises, n'ayant pas réussi dans leurs tentatives au N.-E. et au N.-O., résolurent d'essayer une nouvelle route et de diriger une expédition droit au pôle arctique. On choisit pour la commander Henri Hudson, marin intrépide et expérimenté, qui joignait la pratique à une connaissance profonde de la théorie de la navigation; jamais personne ne connut mieux le métier de la mer; son courage était à l'épreuve de tous les événements, sa constance infatigable. Ce hardi navigateur partit le 4 mai 1607, avec dix matelots et un mousse sur un petit bâtiment. Le 13 juin, il vit la côte orientale du Groënland : il approcha rarement de la terre et continua sa route au N.-E., dans l'espoir de trouver le Spitzberg. Le 27 il était à la hauteur de ce pays, qu'il trouva couvert de brumes; la glace formait un rempart large et épais le long du rivage, pendant quinze à seize lieues. Cette reconnaissance se prolongea sans résultats jusqu'au 15 juillet. Les provisions étant épuisées et la saison avancée, Hudson se hâta de regagner l'Angleterre, où il aborda heureusement.

On lui laissa peu de repos. Dès le 22 avril 1608, il repartit pour le N.-E., avec quatorze hommes d'équipage. Dans le commencement de juin, il se trouva ar-

rêté par les glaces. Il essaya de passer au travers; mais elles étaient si épaisses et si serrées, qu'après avoir fait quatre ou cinq lieues il crut prudent de virer de bord; ce qu'il effectua sans que son bâtiment en souffrît. Du 9 au 15 juin, il avança fort peu, à cause des glaces et du brouillard.

Le 25 juin, Hudson perdit l'espoir de trouver un passage de ce côté, à cause de la proximité de la Nouvelle-Zemble et de la grande quantité de glaces. Son projet fut alors de passer par le détroit de Waïgatz, de doubler le cap Nord de Tartarie, ou de découvrir la raison qui empêchait de le faire. Les glaces mirent encore obstacle à ses desseins: il fut obligé de revenir à l'ouest et de là en Angleterre.

Les négociants anglais, découragés, cessèrent d'employer Hudson, qui alla offrir ses services en Hollande; ils furent acceptés. On le chargea d'un voyage dont rien n'a pu, jusqu'à présent, faire connaître le véritable but, et qui amena la découverte du grand fleuve des États-Unis, qui a conservé le nom du navigateur anglais.

De riches particuliers anglais, animés de l'amour des sciences et convaincus de l'existence du passage, équipèrent un vaisseau à leurs frais et le confièrent encore à Hudson, dont les travaux avaient fait connaître l'intrépidité. La relation de cette expédition, tout imparfaite qu'elle est, prouve évidemment que ce hardi marin passa par le détroit qui porte son nom, et qu'il entra dans la vaste mer méditerranée qu'on a justement nommée d'après lui. Laissant de côté les détails du voyage, nous arriverons tout de suite à la catastrophe qui priva l'Angleterre de cet homme à jamais célèbre.

Hudson, voyant son vaisseau entouré de glaçons et désespérant de pouvoir jamais l'en tirer, déploya sa carte et fit voir à l'équipage qu'il avait pénétré dans le détroit plus de cent lieues plus avant qu'aucun Anglais, leur laissant le choix d'aller plus loin ou de retourner. Les avis étant partagés, il navigua au sud et entra dans la baie de Saint-Michel, d'où il partit aussitôt; les matelots, qui espéraient rester dans cette baie, firent entendre des murmures de mécontentement excités par la sévérité du capitaine, qui avait cassé le lieutenant et le contre-maître pour cause d'insubordination. Après avoir vécu trois mois dans un labyrinthe d'îles sans fin, Hudson trouva, le 1er novembre 1610, un endroit où il fit mouiller le vaisseau, qui dès le 10 fut entouré de glaces. Pendant ce temps, on tramait un complot dont il devait être la victime; les principaux chefs étaient le contre-maître et un jeune homme nommé Green, qu'Hudson avait pris avec lui pour le sauver de la misère. Le motif apparent fut la diminution des vivres; les rebelles se servirent de ce prétexte pour exciter le mécontentement de l'équipage. Pendant les trois premiers mois, on avait pu tuer dans le pays beaucoup de coqs de bruyères et d'autres oiseaux; mais à leur départ on avait été réduit à manger de la mousse et des grenouilles. Les glaces s'étant rompues, sept hommes étaient partis dans la chaloupe et étaient revenus le premier jour avec cinq cents poissons gros comme des harengs; mais cette ressource n'avait pas tardé à s'épuiser.

Hudson avait commencé alors ses préparatifs de départ; il avait distribué le reste des vivres et fait route au nord-ouest. Le 18 juin 1611, on fut arrêté par les

glaces; le 21, les conspirateurs, Green à leur tête, se saisirent d'Hudson, lui lièrent les mains derrière le dos et le jetèrent dans la chaloupe avec son fils et sept autres personnes qui étaient malades; on leur donna un fusil de chasse, de la poudre, des balles, des piques, un pot de fer, un peu de viande; puis coupant l'amarre qui retenait la chaloupe, les séditieux abandonnèrent ces infortunés au milieu des glaces; jamais depuis on n'entendit parler d'eux.

Le vaisseau, commandé alors par Green, resta longtemps dans les glaces; quand il fut délivré, on aborda dans une île à l'extrémité du détroit. Une querelle s'étant engagée avec les naturels, Green et huit de ses compagnons furent tués. Ceux qui survécurent se trouvèrent dans la plus horrible détresse, sans provisions, si ce n'est trois cents oiseaux qu'ils étaient parvenus à tuer, et quelque peu de viande; on faisait cuire un petit morceau de cette viande avec la moitié d'un oiseau pour chaque homme. Bientôt il ne resta plus que les oiseaux; à la fin, les Anglais furent obligés de manger les chandelles et de faire frire la peau et les os des oiseaux qu'on avait réduits en poudre. Au moment où le dernier oiseau était dans la marmite, le contre-maître, devenu chef des révoltés, mourut d'inanition; les autres se décidèrent à rentrer à Plymouth.

Pricket, écrivain du vaisseau, qui a donné ces détails, sut si bien rejeter le blâme de cette horrible conduite sur ceux qui étaient morts, qu'on le laissa tranquille avec le petit nombre de survivants, qui avaient d'ailleurs été suffisamment punis par les maux qu'ils avaient soufferts.

SIR THOMAS BUTTON (1612).

A la nouvelle de cette catastrophe, les Compagnies anglaises se hâtèrent d'armer une autre expédition dont le motif fut la recherche d'Hudson et de ses compagnons. On choisit pour cette noble entreprise Thomas Button, officier de haute naissance et d'une habileté reconnue. On lui donna deux vaisseaux chargés de vivres pour dix-huit mois. Il quitta l'Angleterre en 1612, et entra bientôt dans le détroit d'Hudson; une furieuse tempête qu'il essuya dans ce dangereux passage et qui le jeta au sud l'obligea de chercher un port. Il mouilla le 15 août dans une anse au nord d'une rivière qu'il nomma *rivière Nelson;* ainsi, il aborda le premier sur la côte orientale de l'Amérique, dans l'ouest de la baie d'Hudson. Dans la résolution de passer l'hiver sur cette côte, il plaça le plus petit de ses vaisseaux devant le sien et les fortifia tous deux d'un pilotis de sapins renforcé de terre pour se garantir de la neige, des glaces, des pluies et des flots; il se tint enfermé à bord avec l'intention d'y entretenir continuellement trois grands feux; ses soins ne furent pas moins constants pour la sûreté de ses équipages: cependant il perdit plusieurs matelots, et lui-même eut beaucoup à souffrir des rigueurs du froid.

Quoique la rivière eût commencé à s'ouvrir, Button ne remit en mer que plus de deux mois après. Il visita la côte occidentale de la baie qui prit son nom, et le pays voisin fut nommé *Nouvelle-Galles;* il s'avança jusqu'au 65°, et revint en Angleterre, fort satisfait de ses observations, et persuadé de l'existence d'un passage au N.-O.

GIBBONS (1614).

Gibbons, qui avait accompagné Button l'année précédente, fut employé, en 1614, à la recherche du passage, et ne réussit pas mieux dans son voyage. Il manqua l'entrée du détroit d'Hudson, et fut entraîné dans une baie que les matelots appelèrent, par dérision, *Trou de Gibbons*, sur la côte du Labrador; il y fut retenu vingt semaines entières dans un continuel danger, et son vaisseau fut si maltraité, qu'il se vit forcé de renoncer à son entreprise.

ROBERT BYLOT ET WILLIAM BAFFIN (1615—1616).

La compagnie ne se laissa point rebuter par l'inutilité des dépenses énormes de tant d'expéditions infructueuses; elle ôta à Gibbons le commandement de son vaisseau et le donna à Robert Bylot; celui-ci était accompagné du célèbre William Baffin, dont la réputation a éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 16 avril 1615; et à peine furent-ils près du Groënland, qu'ils virent d'énormes blocs de glace, dont quelques-uns avaient plus de deux cents pieds de hauteur. Ils continuèrent leur route au nord, et découvrirent dans la baie de Lumley un groupe d'îles que l'on nomma *Sauvages;* on y rencontra des huttes, des canots et des chiens, mais on n'y vit pas d'hommes; cependant, en gravissant un rocher, on aperçut en mer un grand canot, dans lequel il y avait quatorze naturels. Les chiens, au nombre de quarante, étaient tous muselés, de couleur noire mêlée, et ressemblaient à des loups. Ils servaient à tirer sur la glace des traîneaux auxquels on les attelait avec des colliers.

Après avoir doublé le cap *Comfort* (Groënland),

Bylot remarqua que la terre se prolongeait au N.-E. Plus on avançait vers le nord, plus l'eau était basse; il en conclut qu'il était dans une grande baie (c'était le détroit de Davis), et il vira de bord sans pousser plus loin ses recherches. En côtoyant la terre au sud, on rencontra une immense quantité de morses et beaucoup d'oiseaux de mer. La position et la direction des terres ne donnant aucun espoir de trouver un passage de ce côté, Bylot prit le parti de rentrer dans sa patrie.

Il en repartit le 19 avril 1616, toujours accompagné de Baffin, et six semaines après ils étaient arrivés au point le plus septentrional où Davis fût parvenu. Ils mouillèrent auprès d'un groupe d'îles; mais à la vue du vaisseau les naturels s'enfuirent en abandonnant leurs tentes. Ils trouvèrent cependant plusieurs femmes qui s'étaient cachées parmi les rochers; il y en avait de jeunes et de vieilles; l'une de ces dernières ne paraissait pas avoir moins de quatre-vingts ans. Ils appelèrent ce groupe *Iles des Femmes* (Women's islands). Peu à peu les hommes revinrent; ils paraissaient très-pauvres; ils se nourrissent de la chair du phoque, qu'ils mangent crue, et se vêtissent de sa peau. Les femmes ont la figure marquée de raies noires. Ils semblent adorer le soleil, qu'ils montrent constamment de la main, en s'écriant en même temps: *Yliaout!* Les hommes et les chiens sont enterrés de la même manière: on les couvre indistinctement d'un monceau de pierres.

De là les Anglais se dirigèrent au N. en suivant un canal large de sept à huit lieues; au 73° 45' de latitude, les glaces les forcèrent à s'arrêter près de plusieurs petites îles. Une quarantaine de sauvages vinrent dans

leurs canots échanger des peaux de phoque, des dents de morse et des cornes de licorne contre de petits morceaux de fer, des grains de verre. Cet endroit reçut le nom de *Horn Sound* (baie des Cornes). Le 18, ils purent continuer leur route, mais le temps était extrêmement froid ; il gelait si fort, que le jour de la Saint-Jean les haubans, les voiles et les manœuvres ne pouvaient être maniés. Le 1er juillet, ils entrèrent dans une mer ouverte, qui longtemps fut connue sous le nom de *Baie de Baffin*, et que les géographes modernes nomment avec raison *Mer de Baffin*. Dans l'exploration des différentes anses et baies de cette mer, le vaisseau fut presque toujours environné d'une grande quantité de baleines ; les morses étaient aussi très-abondants. Les résultats de cette découverte ont été immenses pour le commerce de l'Angleterre, et la Compagnie a depuis été largement indemnisée des frais considérables qu'elle avait avancés. Bylot remonta jusqu'au 77° 50' de latitude ; puis, descendant à l'ouest, il découvrit la baie de *Lancastre*, qu'on a démontré depuis être un détroit, et qu'on a nommée *Détroit de Barow*.

Les Anglais, désespérant de trouver un passage et ayant beaucoup de malades à bord, partirent le 6 août, et entrèrent le 30 dans le port de Douvres. « Pour ce bienfait, ainsi que pour toutes ses autres bontés, le Seigneur a toute notre reconnaissance. » C'est par cette action de grâces que Baffin termine sa narration.

ÉTIENNE BENNET (1603—1608).

Les voyages dont nous venons de parler, exécutés dans des vues purement scientifiques, servirent à jeter les fondements d'un commerce régulier avec la Russie,

et furent l'origine de l'établissement des pêcheries de Terre-Neuve, du détroit de Davis et du Spitzberg. Nous allons mentionner les plus importantes de ces expéditions commerciales, quoiqu'elles aient eu lieu avant l'époque où nous sommes arrivé. Dès 1603, François Cherie équipa un vaisseau qu'il mit sous les ordres de Bennet, avec mission d'aller d'abord en Laponie vendre sa cargaison, et de chercher ensuite à faire des découvertes. Celui-ci ne put retrouver que l'île de l'Ours, vue par Barentz, et changer sa dénomination en celle de *Cherie,* qu'elle a conservée depuis.

L'année suivante, Bennet, envoyé par un autre armateur, se rendit sur cette île; en y débarquant, il trouva tant d'oiseaux, que les rochers en étaient littéralement couverts, et que, lorsqu'ils s'envolaient, l'air en était obscurci comme par un nuage. Dans une autre partie de l'île, ils virent une multitude de morses énormes; ils tirèrent sur eux, mais inutilement; alors ils prirent le parti de crever un des yeux de ces animaux, en tirant avec du petit plomb, et, s'approchant du côté où ils les avaient éborgnés, ils leur coupaient la tête avec la hache du charpentier: ils ne purent néanmoins en tuer plus de quinze. Ils remplirent un muid des dents qu'ils trouvèrent éparses dans l'île, et qui provenaient sans doute de ceux qui étaient morts de vieillesse ou avaient été dévorés par des ours. Ils trouvèrent là plus de mille morses. Dans l'intérieur de cette île, le rivage était couvert de sapins qui y avaient été déposés par les vagues.

Bennet fit en 1605 un autre voyage à l'île Cherie; son équipage, devenu plus adroit, tua un grand nombre de morses, prit leurs dents et fit de l'huile avec leur graisse. Encouragé par le profit, Wilden,

l'armateur, accompagna Bennet en 1608; les matelots avaient acquis une telle habileté, qu'en moins de six heures ils tuèrent huit cents morses, et qu'en quinze jours le bâtiment fut complétement chargé. Wilden prit vivants deux morses, dont un seulement arriva sain et sauf, et fut porté à la cour. Le roi et beaucoup de personnes de distinction le contemplèrent avec admiration : c'était le premier qui eût été apporté vivant en Angleterre. Peu de temps après il mourut. La docilité de cet animal était extraordinaire; il s'était apprivoisé très-facilement.

JONAS POOLE (1610).

La Compagnie moscovite avait, en 1609, pris possession de l'île Cherie; elle envoya, en 1610, Jonas Poole, qui avait fait tous les voyages précédents, afin d'y établir un commerce régulier : les glaces s'opposèrent à ce qu'il abordât sur cette île; il vogua au N. et eut une connaissance d'une partie du Spitzberg. Il tua sur une petite île au 78° 37' plusieurs ours, une grande quantité de morses et cinq rennes.

La même Compagnie arma, l'année suivante, un navire destiné uniquement à la pêche de la baleine : ce voyage paraît être le premier entrepris pour cet objet par les Anglais; c'est seulement en cela qu'il est important. Grâce aux Biscayens embarqués avec eux, ils firent des progrès rapides dans l'art de la pêche, et bientôt toutes les nations de l'Europe voulurent participer aux bénéfices que les baleines procuraient. Lorsque la Compagnie équipa sept bâtiments pour aller au Spitzberg, il y avait déjà sur la côte huit navires espagnols, deux hollandais et quatre de Dunkerque, indépendamment de plusieurs biscayens.

« Nous nous attendions, dit Baffin, qui faisait partie de cette expédition, à être obligés d'en venir aux mains; mais ils se soumirent en général : nous prîmes possession de tout le pays au nom du roi, empêchant tous les autres bâtiments de faire la pêche, à l'exception de ceux à qui nous voulûmes accorder la permission de rester. » La pêche de la baleine fut très-avantageuse aux Anglais pendant plusieurs années; mais enfin les Hollandais leur enlevèrent entièrement cette branche lucrative de commerce.

JOHN MUNK (1619).

Les découvertes d'Hudson et de Baffin tirèrent les Danois de leur assoupissement, et appelèrent de nouveau leur attention sur les colonies du Groënland. John Munk, habile marin, eut le commandement du vaisseau qu'on expédia : il était monté par des matelots, la plupart anglais, déjà accoutumés à ces mers. Les instructions de Munk lui enjoignaient de chercher un passage par le détroit d'Hudson, après qu'il aurait essayé d'aborder au Groënland. Cependant il essaya d'abord de pénétrer dans le détroit de Davis; mais n'ayant pu y parvenir, il entra dans celui d'Hudson, dont il changea le nom et qu'il appela *Fretum Christiani.* Cet amour-propre puéril est plus excusable encore que les erreurs nombreuses que sa carte offrit aux savants : toute la géographie de la baie d'Hudson et des îles voisines y est tellement bouleversée, qu'on ne peut s'y reconnaître. Quoi qu'il en soit, il se vit forcé d'hiverner sur un endroit de la côte d'Amérique, dont le nom actuel est *Chesterfield.* Il prit d'abord la précaution de construire des cabanes pour son équipage, et parcourut la terre, qui heureusement lui

fournit une grande quantité de gibier. L'hiver avait commencé avec une telle rigueur, que le vin, l'eau-de-vie et la bière étaient entièrement gelés; le scorbut se manifesta avec violence. Le printemps n'apporta aucun soulagement au sort de ces malheureux; les provisions étaient épuisées, et aucun d'eux n'avait assez de force pour prendre les canards, les oies et les perdrix qui venaient autour d'eux en troupes innombrables; ils furent réduits à l'état le plus déplorable et le plus désespéré; enfin, la mortalité devint presque générale. Vers la fin de mai 1620, ceux qui avaient survécu eurent le désespoir d'apprendre qu'il ne leur restait plus aucune espèce de provisions : la famine joignit alors ses ravages à ceux de la maladie. Munk lui-même resta seul dans une petite cabane, livré à un si profond désespoir, qu'il n'attendait plus que la mort. Cependant, pressé par la faim, il eut le courage de se traîner hors de sa hutte, pour voir ce qu'étaient devenus ses compagnons; il n'en trouva que deux ayant encore un souffle de vie; cinquante-sept avaient péri. Ces trois hommes arrachèrent avec leurs ongles la neige endurcie, et trouvèrent des racines qu'ils dévorèrent avidement; ils devinrent peu à peu en état de prendre des oiseaux et des poissons, à mesure que la glace se détachait du rivage. Ils pensèrent alors au retour; et, à cet effet, ils équipèrent le petit navire avec les agrès, repassèrent le détroit d'Hudson, et, après une traversée difficile, ils arrivèrent en Danemark, où ils furent reçus comme des hommes sortis du tombeau.

LUX FOX (1631).

Le capitaine Lux Fox s'était livré dès sa jeunesse à

l'étude approfondie de tous les documents concernant le passage du N.-O., et ses constantes méditations l'avaient conduit à croire à son existence. Pendant plus de vingt ans il sollicita vainement un commandement. Enfin, parvenu, par le moyen de ses amis, à entretenir Charles Ier de son projet, le roi lui permit de choisir un bâtiment, et donna ordre de l'équiper aux frais de l'État.

Fox ne fit, comme il le dit lui-même, qu'un *pauvre voyage*. Il explora seulement le fond de la baie d'Hudson, et découvrit quelques petites îles. Quoique le résultat ne répondît pas à l'espoir qu'il avait conçu, Fox n'en persista pas moins dans ses idées sur l'existence d'un passage.

THOMAS JAMES (1631).

A la même époque, le capitaine Thomas James reçut de Charles Ier les mêmes avantages que Fox. Autant ce dernier avait de connaissances, autant James était ignorant. Lorsque son vaisseau se trouva entouré de glaces, il ne sut comment le gouverner. Après avoir échoué deux fois sur des rochers, et après être sorti comme par miracle de ces situations critiques, il atteignit l'île *Charton*, dans le fond de la baie d'Hudson, et y dressa une tente pour les malades. Bientôt tout l'équipage se fixa à terre, où il eut à souffrir toutes les rigueurs du froid le plus intense. L'année suivante, il termina sans autre accident ce voyage infructueux et accompagné de tant de dangers.

ZACHARIE GILLAM (1668).

Il s'écoula quarante années avant qu'un nouveau voyage fût tenté dans les mers du Nord, tant les rela-

tions de Fox et de James avaient laissé peu d'espoir. Le premier qu'on entreprit était conçu dans un but commercial ; un Français, nommé Desgroseillers, parti de Quebec pour examiner les côtes du détroit d'Hudson, fut frappé de l'importance qu'un établissement y procurerait aux colonies françaises; il se hâta de partir pour Paris, où il communiqua son projet au gouvernement, qui le rejeta. L'ambassadeur anglais lui ayant demandé communication de son plan, Desgroseillers le lui expliqua si nettement, qu'il se hâta d'engager cet homme entreprenant à entrer au service du roi d'Angleterre, et le fit partir pour Londres.

Desgroseillers fut reçu bien autrement qu'il ne l'avait été par ses compatriotes. On lui accorda sur-le-champ un vaisseau du roi, tant pour former un établissement que pour continuer les recherches commencées. Le capitaine Zacharie Gillam fut désigné pour remplir le poste de commandant; s'il ne fit aucune découverte, il jeta du moins sur l'île *Charton* les fondements des premiers établissements anglais. C'était, sans contredit, la partie essentielle de l'expédition; elle réussit au gré du prince Rupert et des autres personnes qui avaient contribué aux frais du voyage. Cette Société fut complétement dédommagée de ses dépenses : elle obtint, en 1669, une charte qui lui accordait toutes les terres et domaines de la baie d'Hudson, ainsi que tout le commerce qui s'y faisait ou pourrait s'y faire par la suite, et toutes les possessions qu'elle pourrait acquérir. La Compagnie d'Hudson jouit encore aujourd'hui des immenses priviléges accordés par cette charte.

JOHN WOOD (1676).

C'est par John Wood que se termine la liste des navigateurs de ce siècle; il fit revivre l'opinion de la possibilité du passage par le N.-E., opinion oubliée depuis près de cent ans. Mais à peine le vaisseau qu'il montait fut-il arrivé sur les côtes de la Nouvelle-Zemble, qu'il fit naufrage sans s'être avancé même aussi loin que quelques-uns de ses prédécesseurs.

« Ce fut le dernier des voyages infructueux entrepris au Nord pendant ce siècle, dit le savant docteur Douglas, dans son introduction au troisième voyage de Cook; et si tant d'efforts inutilement réitérés ne firent pas désespérer entièrement du succès, ils refroidirent du moins considérablement l'ardeur pour cette grande découverte, qui, pendant de longues années, cessa entièrement de fixer l'attention. »



CHAPITRE V.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES PAR MER DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES PENDANT LE XVIII[e] SIÈCLE.

Voyageurs russes. — Middleton. — Ellis. — Phipps. — Cook.

VOYAGEURS RUSSES.

Les Russes, par leur situation au nord de l'Europe et leur habitude à supporter le froid, avaient pour ces voyages des avantages naturels qui manquaient aux autres nations; mais la barbarie dans laquelle ils étaient plongés les avait empêchés jusque-là de profiter de ces avantages; peut-être même ne connaissaient-ils pas les tentatives faites par les autres peuples. Lorsque Pierre le Grand eut commencé à porter la civilisation dans son empire, lorsqu'il eut joint à ses immenses possessions celle du Kamtchatka, il forma un plan de découvertes dont le principal objet était de déterminer si l'Asie et l'Amérique étaient séparées ou contiguës. Ce fut à la fin de janvier 1725 que Behring, Danois d'origine et fort habile marin, reçut de Pierre le Grand les instructions qui lui furent confirmées en plein sénat le 5 février, huit jours après la mort de ce prince, par l'impératrice Catherine. Behring employa cinq ans à son expédition, parce qu'il fut obligé de se rendre par terre, avec tout son monde, à l'extrémité orientale de l'Asie, et de faire transporter les matériaux nécessaires pour y construire deux bâtiments. Il crut le but de son voyage atteint, lorsque après avoir suivi la côte orientale de l'Asie,

depuis le Kamtchatka jusqu'au 67° de lat. N., au milieu du détroit qui a reçu son nom, il vit que la mer était libre au N. et à l'E., et que la côte tournait au N.-O.

De retour à Saint-Pétersbourg, il y rencontra le géographe français Delisle; il lui fit part de ses conjectures sur l'existence de terres à l'E., et lui fournit les matériaux nécessaires pour dresser une carte représentant l'extrémité orientale de l'Asie avec la côte opposée de l'Amérique septentrionale, afin qu'on pût voir d'un coup d'œil ce qui restait encore à découvrir entre ces deux grandes parties du monde. Cette carte fut présentée en 1731 à l'impératrice Anne, qui ordonna un voyage pour aller à la recherche des terres que Behring croyait exister, tandis qu'une seconde expédition devait partir à l'E. du Kamtchatka, et suivre cette direction jusqu'à ce qu'on rencontrât les côtes d'Amérique. Behring eut en partage la première partie de cette mission. Il partit en 1741; une furieuse tempête le fit échouer sur une île déserte, à peu de distance du port qu'il venait de quitter; il y périt de misère et de chagrin avec la plus grande partie de son monde. Cette île fut nommée *île Behring*.

Alexis Tchirikoff eut le commandement du vaisseau qui devait suivre la deuxième route. Le frère de Delisle s'embarqua avec lui.

Le 26 juillet 1741, après quarante-un jours de navigation, ils arrivèrent en vue de la côte d'Amérique. Tchirikoff, ayant louvoyé pour s'approcher de la terre, se détermina à détacher dans une chaloupe dix hommes armés avec un bon pilote; mais ils furent perdus de vue en arrivant à terre, et ils ne reparurent plus, quoiqu'on tînt la mer pendant tout le mois d'août. Enfin, le capitaine, désespérant de les retrouver et jugeant

la saison mauvaise, prit le parti de s'en retourner.

Quelques autres voyages firent successivement mieux connaître les côtes du continent asiatique; mais ce ne fut plus qu'en 1815 qu'un navigateur russe essaya de pénétrer dans la mer Atlantique par le détroit de Behring.

CHRISTOPHE MIDDLETON (1741).

Loin d'éclaircir la question sans cesse renouvelée du passage, Christophe Middleton l'embrouilla davantage, tant il laissa de vague dans la narration de son voyage. Il fut accusé d'avoir à dessein dénaturé les faits et falsifié les positions de latitude et de longitude, pour favoriser la Compagnie de la baie d'Hudson, au service de laquelle il était. Il paraît qu'il ne se lava pas entièrement de cette grave inculpation, qui fut portée devant les lords de l'Amirauté par Dobbs, promoteur de ce voyage. On doit, au contraire, supposer que ce tribunal le jugea coupable et demeura persuadé de la probabilité d'un passage, puisqu'en 1745, sur sa demande, le parlement vota un bill par lequel une récompense de vingt livres sterling (500,000 fr.) était promise à celui ou à ceux des sujets de la Grande-Bretagne qui découvriraient un passage au N.-O. par le détroit d'Hudson.

Nous ne dirons rien du voyage de Middleton, nous réservant de mentionner en leur lieu les découvertes qu'il a faites, et qui ont été postérieurement constatées et trouvées exactes.

La magnifique récompense offerte par le parlement stimula les Anglais; ils ouvrirent une souscription de 10,000 livres sterling, divisée en cent actions, pour essayer de réussir où Middleton et tant d'autres avaient

échoué. Cette expédition, dans laquelle les plus courageux efforts furent déployés, présente à elle seule le résultat des connaissances rassemblées depuis deux siècles, et tout ce qu'on a lu jusqu'ici n'est, à proprement parler, qu'une introduction.

WILLIAM MOOR, FRANCIS SMITH ET HENRI ELLIS (1746).

La souscription ouverte aussitôt la promulgation du bill du parlement fut incontinent remplie; on nomma un comité qui acheta deux bâtiments, *le Dobbs* et *la Californie*. Les capitaines étaient William Moor et Francis Smitz. Henri Ellis les accompagnait comme agent du comité; c'est à lui qu'on doit la curieuse relation de cet intéressant voyage.

Trois mois après leur départ d'Angleterre, les vaisseaux étaient dans la baie d'Hudson. Les glaces s'opposant à la navigation, les commandants se décidèrent à passer l'hiver dans cette baie : ils trouvèrent un endroit convenable, cinq lieues au-dessus du fort York, appartenant à la compagnie. Aussitôt on s'occupa à décharger les vaisseaux; on commença par creuser un grand trou en terre pour mettre à couvert de la gelée la bière et les autres liquides, puis on construisit des cabanes. Ces cabanes étaient formées d'arbres équarris, inclinés les uns contre les autres; les interstices étaient remplis avec de la mousse. On en construisit une grande à deux étages pour les officiers, et on l'échauffa au moyen d'un grand poële qui se trouvait au milieu. L'équipage prit ses habillements d'hiver qui consistaient en vêtements garnis de fourrure. Les produits de la chasse suffirent pendant deux mois à la nourriture des équipages; mais à la fin de décembre on commença à tirer des provisions du vais-

seau. Pour cela on se servait de traîneaux auxquels on attelait des chiens du pays assez semblables à nos mâtins; ces chiens n'aboient jamais et ne font que gronder lorsqu'on les irrite.

A la fin de mars, la neige fondit partout où portaient les rayons du soleil; l'herbe commença même à pousser dans les lieux exposés au S. Insensiblement les rivières et les plaines se couvrirent d'eau, et l'on craignit que les glaces, se rompant tout à coup, n'entraînassent les vaisseaux.

Le 16 juin, les vaisseaux commencèrent à être dégagés et à faire voile au N.; on mit alors à exécution un projet auquel on travaillait depuis plus de six mois: il s'agissait d'envoyer la chaloupe reconnaître toutes les ouvertures des côtes pendant que les vaisseaux continueraient leur voyage. On fixa un rendez-vous, et la chaloupe pontée, suffisamment gréée et chargée de provisions pour dix hommes, partit le 1er juillet sous la conduite de Moor et d'Ellis; on la nomma *la Résolution*.

Tout en côtoyant le rivage, la chaloupe trouva plusieurs îles désertes et sauvages déjà connues. Le 8, en voulant passer sur la côte du nord, elle fut jetée par la marée sur une chaîne de rochers. Les Anglais ne durent leur salut qu'aux Esquimaux, qui s'avancèrent, avec des côtes de baleine, dans cinq ou six canots; ils parurent fort touchés du malheur des Anglais, et, loin d'en tirer parti, ils leur rendirent d'importants services. Lorsque la marée eut mis la chaloupe à flot, un vieillard, qui paraissait connaître les écueils, prit les devants avec son canot, et servit de guide sur tous les bas-fonds.

« Leur industrie, dit Ellis, fut pour nous un sujet

d'admiration. A défaut de fer, leurs arcs, leurs flèches et leurs harpons sont garnis de dents, d'os ou de cornes d'animaux marins, dont ils se font même des haches, des couteaux et d'autres ustensiles, tels que des aiguilles, dont ils se servent pour coudre fort proprement leurs habits. Lorsqu'ils se mettent en mer pour la pêche, ils emportent avec eux une vessie pleine d'huile dont ils boivent par intervalle. L'expérience leur a fait connaître les effets salutaires de cette huile contre la rigueur du climat. »

Sauvés ainsi par les Esquimaux, les Anglais mouillèrent devant l'île des Morses, ainsi nommée de la multitude de ces animaux qu'on y rencontre toujours; en effet, le nombre de ceux qu'on y trouva était réellement prodigieux. Le 11 et le 12, l'exploration continua; elle ne produisit d'autres résultats que la découverte de la baie Corbet, et le 13 on regagna les vaisseaux à l'endroit indiqué.

L'ancre fut levée le lendemain, et il fallut traverser d'épais glaçons. Ellis s'approcha de la terre, dans la pinasse, vers un cap qu'il appela *Cap Try*. Dans son passage, il rencontra un grand nombre de baleines qui prenaient leurs ébats. La côte s'élève en pente douce à une grande hauteur. A quelque distance, les collines paraissaient rougeâtres et fort unies, mais absolument stériles. Dans les vallées, le terrain est noirâtre, et produit une herbe assez longue, mêlée de quelques plantes, surtout de cochléaria : l'algue marine y est d'une prodigieuse longueur.

Plusieurs jours se passèrent en différentes reconnaissances. Enfin les vaisseaux se trouvèrent près du *détroit de Wager*, que les capitaines résolurent d'examiner avec soin. « Quand nous fûmes arrivés,

dit Ellis, à ce dangereux endroit, nous ne fûmes plus maîtres de nos vaisseaux, et le courant fit faire quatre ou cinq tours à *la Californie*, malgré les efforts de l'équipage. On fut étonné de l'agitation de la mer, qui bouillonnait et formait des tourbillons avec autant d'écume qu'un amas de torrents brisés par une barrière de rochers. Une multitude de glaçons, venant du *Welcome*, y entrèrent avec nous, et quoique nous fussions déjà fort avancés, ils furent tantôt poussés très-loin devant nous, tantôt rejetés en arrière par l'action irrégulière des courants. Nous passâmes environ trois heures dans cette situation critique; mais après avoir passé l'anse Savage, où le canal devient plus large et la marée plus rapide, nous nous y trouvâmes plus à l'aise. »

Le 30 juillet, on passa le Deer-Sound, et les vaisseaux étant abrités dans un lieu sûr, appelé port Douglas, il fut résolu d'envoyer les chaloupes pour reconnaître si ce canal était une rivière, un détroit ou une baie. A cent cinquante milles de l'entrée, la couleur de l'eau était très-brillante, et le goût en était très-salé. Dans cet endroit, un courant rapide traversait le détroit; les chaloupes passèrent cependant sans difficulté; et plus loin la profondeur augmentait à un tel point, qu'on ne trouva pas de fond à cent quarante brasses. L'eau sur la surface était douce; mais en enfonçant une bouteille vide à la profondeur de trente brasses, on la retirait remplie d'eau aussi salée que celle de l'Atlantique. La lueur d'espoir que cette expérience fit naître s'évanouit bientôt: l'eau diminua tout à coup, et l'on découvrit que le détroit se séparait en deux branches et formait deux rivières qui n'étaient pas navigables.

Trompés dans leur espérance, quelques officiers proposèrent d'examiner une autre ouverture au nord, qui paraissait être le *Détroit glacé* de Middleton, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de *baie Repulse*. Leur opinion s'appuyait sur certaines probabilités qu'il serait inutile d'exposer, puisque leur avis fut rejeté, et que le conseil résolut de retourner en Angleterre, ce qui fut aussitôt mis à exécution.

CONSTANTINE-JOHN PHIPPS (1773).

Daines Barrington ayant présenté à la Société royale une série de mémoires sur la possibilité d'approcher du pôle arctique, le président de cette Société s'adressa à lord Sandwich, premier lord de l'Amirauté, afin d'obtenir l'autorisation du roi pour envoyer une expédition chargée de reconnaître jusqu'où la mer était navigable vers le pôle boréal. Le roi ordonna d'entreprendre sur-le-champ cette expédition et d'accorder tous les encouragements nécessaires et tous les secours qui pourraient en assurer le succès.

Les deux bombardes choisies, *le Race-Horse* et *la Carcass*, furent armées et équipées avec les mêmes soins, avec les mêmes précautions minutieuses que l'avaient été les vaisseaux de Cook, lors de son second voyage. On ne négligea rien pour que les équipages fussent à l'abri du froid et du besoin. Un astronome distingué fut joint à l'expédition, commandée par le capitaine Phipps.

Un mois après le départ d'Angleterre, on était sur la côte méridionale du Spitzberg, qu'on longeait de près.

Le 5 juillet, les Anglais rencontrèrent les glaces qui formaient une masse continue; ils les côtoyèrent pour s'assurer si elles touchaient au Spitzberg, ou si elles en étaient détachées de manière à laisser un passage

vers l'E. Après bien des difficultés, on parvint à se frayer une route au N.-O., et le 9 Phipps fut convaincu que la glace ne formait qu'une masse solide et impénétrable. Quatre fois le hardi marin chercha à s'avancer à l'E.; mais le soir les glaces rendirent toujours ses tentatives infructueuses. Quelques officiers abordèrent en canot dans une petite île, à l'embouchure du détroit de Waïgatz, qui sépare les deux parties du Spitzberg. Ils virent de gros sapins couchés sur la côte; quelques-uns avaient été déracinés, et d'autres coupés à la hache: il y avait des douves de tonneaux et des poutres équarries. La grève était couverte de vieux merrains et d'os de baleine.

Les bâtiments se trouvaient alors entièrement pris. Les pilotes, qui, dans leurs précédents voyages, n'étaient jamais allés si loin au Nord, voyant la saison s'avancer, commencèrent à concevoir de vives alarmes. Le 1er août, la glace, qui, la veille, était unie partout et presque au niveau de la surface de la mer, formait, par l'accumulation des morceaux empilés les uns sur les autres, une espèce de montagne. Tous les matelots se mirent à l'ouvrage pour couper un passage à travers la glace, en la sciant; elle avait douze pieds d'épaisseur. Ce travail n'ayant rien produit, Phipps proposa alors de quitter les bâtiments et de s'embarquer sur les chaloupes. On les mit dehors tout de suite, ainsi que les canots, et on traîna les embarcations sur la glace. En même temps, à bord des vaisseaux, on était disposé à profiter du moindre avantage qui se présenterait. En effet, le vent ayant soufflé faiblement, on mit dehors toutes les voiles; les bâtiments firent d'abord peu de chemin; mais le vent s'étant élevé, ils traversèrent d'énormes glaçons, tout en essuyant des

chocs violents; enfin, ils mouillèrent dans la baie de *Fair-Haven*.

Phipps, voyant que la saison était trop avancée et que les brouillards allaient être continuels, appareilla pour l'Angleterre : il s'était avancé jusqu'au 80° 37' de latitude.

JAMES COOK (1776—1779).

Cook venait à peine de terminer son second voyage autour du monde, quand lord Sandwich le consulta sur une expédition projetée. Il s'agissait de pénétrer de l'océan Pacifique dans l'océan Atlantique, plan tout différent de ceux suivis jusque alors.

Le résultat de cette conférence fut que l'illustre navigateur se chargea de cette périlleuse mission. L'acte du parlement, du règne de Georges II, qui accordait une récompense à tout vaisseau qui effectuerait ce passage, reçut alors d'importantes modifications. Il fallait, originairement, que le vaisseau n'appartînt pas à la marine royale et que le passage fût trouvé dans la baie d'Hudson. La récompense fut promise, d'après le nouveau bill, à tout vaisseau qui parviendrait, n'importe par quel endroit, de l'un à l'autre Océan. Le même acte accordait également une somme de 5,000 liv. sterling (125,000 fr.) à tout vaisseau qui approcherait du pôle arctique jusqu'à la distance d'un degré.

Ne pouvant nous occuper ici de tous les voyages du capitaine Cook, nous ne parlerons que de ses travaux dans le détroit de Behring.

Après avoir reconnu l'extrémité occidentale du continent de l'Amérique, qu'il nomma *cap du Prince-de-Galles*, et visité la côte orientale de l'Asie, Cook passa le détroit dans sa partie la plus étroite, large de quatorze lieues, par 70° 41' de latitude. Il fut arrêté par

les glaces ; cependant il put apercevoir la pointe E. de l'Amérique, à laquelle il donna le nom de *cap Glacé* (Icy-Cape). Il employa quinze jours à chercher une route ouverte ; et voyant l'impossibilité d'y parvenir, il résolut d'aller passer l'hiver aux îles Sandwich, pour revenir au printemps. Les vaisseaux revinrent en effet, mais ils n'étaient plus conduits par leur glorieux commandant. Le capitaine Clerke, qui lui avait succédé, continua dignement les travaux de son prédécesseur dans le détroit de Behring. Mais les vaisseaux furent arrêtés par les glaces presqu'au même point où ils l'avaient été l'année précédente. Alors tout espoir s'évanouit ; et sans perdre un temps précieux dans des travaux aussi pénibles qu'infructueux, on reprit la route de l'Angleterre.

Pendant que Cook explorait le détroit de Behring, le navire *le Lion* était expédié dans la baie de Baffin, d'abord sous le commandement de Richar Pickersgill, puis sous celui de Walter Young. Malheureusement l'exécution de ce voyage ne répondit pas à l'attente qu'on en avait conçue : ces deux voyageurs ne firent pas la plus petite découverte.

Enfin, l'expédition de Duncan, en 1791, fut la plus insignifiante de toutes ; et à la fin du XVIIIe siècle, la question du passage en était encore au même point d'obscurité. Cependant la Compagnie d'Hudson avait pris une extension immense ; la géographie avait fait des progrès ; et des tentatives hardies qu'effectuèrent par terre Hearne d'abord, Mackenzie ensuite, signalèrent glorieusement la fin de ce siècle. C'est ici que commence la partie la plus intéressante de notre récit, qui jusqu'ici a été d'une sécheresse et d'une monotonie difficiles à éviter dans un sujet de ce genre.

CHAPITRE VI.

VOYAGES DE DÉCOUVERTES PAR TERRE DANS LE NORD DE L'AMÉRIQUE

Hearne. — Mackenzie.

SAMUEL HEARNE (1769—1772).

La compagnie privilégiée de la baie d'Hudson avait considérablement agrandi ses relations commerciales avec les peuplades errantes du continent américain; cependant les connaissances géographiques avaient fait peu de progrès, et les agents les plus instruits de la compagnie ne connaissaient rien de cet immense territoire, hors des limites des forts successivement élevés pour faciliter le commerce avec les indigènes. Déjà, à plusieurs reprises, les Indiens avaient montré des échantillons de cuivre provenant, suivant eux, d'une mine fort abondante, située près de l'embouchure d'un grand fleuve coulant vers le nord. En 1768, ces échantillons furent trouvés si beaux, que la Compagnie résolut de faire exécuter un voyage par terre, dans le but principal de trouver cette fameuse mine. Ce voyage devait nécessairement conduire à la connaissance de cette partie du continent, et il était possible que celui qui devait l'exécuter découvrît le passage si longtemps cherché. Samuel Hearne, employé de la compagnie, qui s'était déjà fait remarquer par son zèle et son activité, fut chargé de cette longue et périlleuse mission.

Au mois de novembre 1769, les préparatifs de Hearne furent terminés : il prit pour deux années de munitions et d'effets ; il emmena avec lui deux domestiques anglais et deux chasseurs indiens ; il avait aussi pour porter son bagage un nombre suffisant d'Indiens du Nord ; mais il manquait de guides. Les Indiens qui étaient venus au fort ne connaissaient pas le grand fleuve vers lequel on se dirigeait ; cependant, comme ils montraient de la bonne volonté, Hearne se confia à eux, espérant qu'avec leur secours il pourrait rencontrer une peuplade et trouver des guides ; en conséquence il partit, le 6 novembre 1769, du fort du Prince-de-Galles, dernier poste de la compagnie, et se dirigea vers l'O.-N.-O.

A deux cents milles du fort, les Indiens, qui manquaient de vivres, abandonnèrent l'intrépide voyageur, qui dut revenir sur ses pas avec ses deux compagnons européens et ses deux fidèles chasseurs indiens. S'ils eurent à souffrir de la fatigue, la faim ne leur fit pas subir ses cruelles atteintes ; l'adresse des chasseurs procura à ces cinq hommes autant de gibier qu'il leur en fallait ; et le 11 décembre ils avaient regagné leur fort.

Nullement rebuté par ce contre-temps, Hearne, à peine reposé de ses fatigues, se remit en route le 23 février 1770 ; plus heureux que la première fois, il avait pour guides Konné-è-Kesc, Indien qui avait été près du grand fleuve, et deux de ses compagnons ; les chasseurs du sud l'accompagnèrent encore ; il ne voulut ni les domestiques anglais ni les femmes des Indiens, craignant l'embarras de trop de bouches à nourrir.

La petite caravane marcha sans peine jusqu'au 11

mars. Le guide proposa alors de s'arrêter jusqu'au mois de mai et d'attendre que la saison permît de marcher directement. Hearne fut convaincu de la justesse de ces raisons, et l'on fit les préparatifs de campement sur le bord d'un lac qui devait fournir du poisson en abondance et du bois pour le chauffage, tandis que les bois environnants donneraient du gibier. La situation eût été tolérable sans l'imprévoyance des Indiens, qui consommaient en un jour une quantité considérable de provisions, sans s'occuper du soin de les renouveler : aussi eurent-ils plus d'une fois à souffrir de la faim. La disette se fit sentir bien davantage lorsqu'on eut abandonné le campement, ce qui s'effectua dès le 27 avril : cette déplorable situation cessa dans le mois de juillet ; le gibier était devenu très-commun, et permit aux voyageurs de poursuivre leur route.

Vers la fin du mois, le guide fit entendre que la saison était trop avancée pour qu'ils pussent songer à aller jusqu'à la rivière de la Mine de Cuivre ; il proposa de passer l'hiver chez une tribu d'Indiens au milieu de laquelle ils étaient alors, entre 63 et 64° de lat. Cette tribu se composait de plus de six cents personnes ; mais le 12 août, ayant fait une observation, il laissa son quart de cercle en place afin de la renouveler ; pendant qu'il dînait, un coup de vent renversa l'instrument sur un terrain rocailleux ; il fut totalement brisé. Cet accident irréparable détermina Hearne à retourner au fort, quoiqu'il se fût avancé de près de cent vingt lieues dans le N.-O. A ce malheur il vint s'en joindre un autre : le lendemain, des Indiens du N.-O. enlevèrent à Hearne et à ses compagnons leurs effets les plus utiles, entre autres son fusil, qui lui fut

rendu quelques jours après, parce qu'on ne pouvait s'en servir, faute de munitions.

Hearne, trouvant alors une troupe d'Indiens qui se rendaient au fort, se décida à les suivre; mais ils le laissèrent en arrière le 17 septembre, parce que sa petite troupe ne marchait pas assez vite. Le 20, il fut joint par un fameux chef nommé Matonabbi, qui le combla d'attentions; et avec son secours il arriva au fort le 25 novembre, après une absence de huit mois et vingt-deux jours, temps qui fut absolument perdu.

Loin d'être découragé par ces tentatives inutiles, Hearne demanda au gouverneur de partir une troisième fois. Les chances de succès devenaient plus favorables: Matonabbi consentit à lui servir de guide. Outre que ce chef parlait anglais, il avait donné une bonne opinion de sa conduite pendant le retour. «C'était, dit Hearne, le plus doux, le plus humain et le plus sociable de tous les Indiens que j'avais vus. Ses qualités lui avaient acquis, avec une grande célébrité, l'attachement et le respect de tous ses compatriotes.»

Le 7 décembre Hearne se mit en route avec ce chef et d'autres Indiens; on marcha plus directement à l'ouest que les deux premières fois. Le 1er janvier on traversa sur la glace le lac des Iles, qui tire son nom de la quantité d'îles qu'il renferme. On y pêcha une quantité d'excellent poisson. Ses bords sont habités par les familles des Indiens qui vont trafiquer au fort. Ces familles attendent le retour des hommes, sans s'inquiéter pour leur nourriture, que le lac fournit en abondance.

Après des fatigues sans cesse renouvelées, et que la rigueur de l'hiver rendait de plus en plus pénibles, on arriva le 3 mai sur le lac Clovey, à l'extrémité du

pays stérile. On s'occupa de construire des canots, que l'approche de l'été rendait indispensables. Ces canots ressemblent à la navette d'un tisserand, ayant le fond plat, les côtés droits, et les extrémités pointues; ils ont rarement plus de douze pieds de long et plus de vingt pouces de large. L'ouvrage étant achevé le 20 mai, on continua le voyage. A la fin de mai, on atteignit l'extrémité septentrionale du lac Pechou.

On arriva le 22 juillet sur les bords du Congé-Cahabechaga. Sur la rive opposée étaient campés les Indiens des Mines de Cuivre, pour faire la chasse aux daims; leurs canots furent d'un grand secours pour traverser la rivière, car la troupe de Hearne, composée de cent cinquante hommes, n'avait à sa disposition que trois canots. Matonabbi était personnellement connu de la plupart de ces Indiens; aussi cette rencontre fut-elle signalée par une grande fête, et Hearne fuma le calumet de paix avec les chefs : l'accueil qu'il en reçut fut plein de bienveillance.

Le lendemain du passage de la rivière, Matonabbi envoya son frère et plusieurs autres de ses compagnons au fleuve de la Mine de Cuivre pour instruire les Indiens du motif de son voyage et de l'époque de son arrivée chez eux; puis, comme on jugea convenable de laisser les femmes au lieu où l'on était, on s'occupa de tuer des daims pour leur provision. Afin d'empêcher la viande de se gâter, on la coupa en filets minces que l'on fit sécher au soleil. La viande ainsi préparée est d'un transport facile et conserve longtemps toutes ses qualités.

La réception tout amicale qui avait été faite à la troupe de Hearne n'empêcha pas ceux qui la composaient de piller leurs hôtes; ils s'emparèrent de leurs

instruments de pêche, de leurs arcs, de leurs flèches, seules armes dont ce peuple se sert. Matonabbi fit ce qu'il put pour s'opposer au pillage des effets, mais il n'y put réussir.

Les provisions étant faites, on quitta ce lieu le 2 juillet; le 3 on traversa une partie des Monts-Pierreux, rochers qui semblent inaccessibles à l'homme, et qu'on franchit en quatre jours, grâce aux sentiers que connaissaient les Indiens. On rencontrait par intervalles de grandes dalles couvertes d'une multitude de petits cailloux; les Indiens dirent à Hearne que cette accumulation de cailloux provenait de l'usage adopté par les voyageurs, qui, en traversant les montagnes, ne manquaient pas de déposer une pierre, dans l'idée que cela portait bonheur; en conséquence, chacun des compagnons de Hearne déposa l'offrande de sa pierre. Le froid, la pluie et la neige rendirent ce trajet fort pénible. Le 10, on traversa le lac des Bœufs-Musqués, qu'on appela ainsi à cause de la quantité de ces animaux qui paissaient sur ses bords. C'était la première fois qu'on en voyait. Ceux qu'on tua étant trop maigres, on se contenta d'en prendre les peaux pour faire des souliers. Le 13, on atteignit enfin le fleuve de la Mine de Cuivre (*Cooper Mine river*). Les Indiens avaient prétendu que ce cours d'eau était navigable pour un navire européen; Hearne trouva qu'en cet endroit il l'était à peine pour un canot indien, car il n'avait pas plus de cinquante pieds de large, et il était obstrué de bancs de sable et d'écueils. Avant de conduire Hearne à l'embouchure du fleuve, les Indiens voulurent mettre à exécution un projet depuis longtemps conçu, et pour l'accomplissement duquel ils avaient consenti à accompagner Matonabbi : c'était de détruire la tribu

des Esquimaux, avec laquelle ils étaient en guerre. Quand leurs éclaireurs eurent appris que ces ennemis se trouvaient à douze milles sur la rive opposée à celle qu'ils suivaient, ils ne furent plus occupés que de la manière de surprendre les pauvres Esquimaux.

La rivière fut traversée sans obstacle. Arrivés sur l'autre rive, les Indiens se mirent à peindre le devant de leurs boucliers. Les uns y figurèrent le soleil, d'autres la lune, ceux-ci des oiseaux de proie, ceux-là des animaux carnassiers ou des êtres fantastiques dont ils supposent que la terre, la mer et l'air sont peuplés ; chacun prend ainsi l'image de l'être supérieur dont il espère la protection au moment du danger. La troupe se mit en marche, en évitant de passer par les lieux élevés et de parler haut, dans la crainte que l'ennemi ne découvrît ou n'entendît son approche. Les Indiens étaient plus nombreux que les Esquimaux, à en juger par le nombre de tentes de ces derniers ; et comme leur appareil guerrier était aussi plus formidable, le massacre général des Esquimaux était inévitable.

Fatigués de carnage et de destruction, les Indiens se reposèrent, et tous firent un excellent repas de saumon frais ; ensuite ils dirent à Hearne qu'ils étaient à sa disposition. « Il était alors cinq heures du matin, et je voyais la mer qui s'étendait du N.-O. quart O. au N.-E., à environ huit milles de distance. Je commençai aussitôt l'examen de la rivière, et je la descendis jusqu'à son embouchure. Je la trouvai si remplie de bancs de sable et de cataractes, qu'elle n'était pas navigable, même pour une chaloupe ; ensuite elle passait sur une barre pour se jeter dans la mer. La marée avait baissé ; mais, aux marques qu'elle avait laissées sur le bord

de glace, je jugeai qu'elle s'élevait à douze ou quatorze pieds. L'eau de la rivière était parfaitement douce ; cependant l'étendue d'eau que je découvrais devant moi était certainement la mer, car je vis un grand nombre de phoques couchés sur la glace ; d'ailleurs nous avons trouvé dans les tentes des Esquimaux une quantité d'ossements de baleines et de peaux de phoque. La mer, aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était couverte d'îles et de bancs. La glace n'était pas encore rompue ; elle ne commençait à fondre qu'à trois quarts de mille au large, et à peu de distance des îles et des bancs. »

En approchant de la mer, Hearne remarqua que les arbres étaient plus rares et plus petits ; à trente milles de la côte, le pays n'offrait que des hauteurs stériles et des marais où croissaient quelques saules nains ; mais le gibier y était en abondance, et de nombreuses traces annonçaient que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les écureuils étaient communs dans ces régions. Un oiseau du genre des chouettes a mérité des Indiens le nom de sentinelle, parce que, suivant eux, dès qu'il aperçoit un homme ou un animal, il vole vers lui, et après avoir tourné quelque temps tout autour, il s'en éloigne en le précédant et sans jamais le perdre de vue. S'il découvre ensuite un objet nouveau, il va le reconnaître, et se transporte ainsi alternativement de l'un à l'autre, en poussant des cris qui ressemblent à ceux d'un enfant. Les Indiens de la Mine de Cuivre ont la plus grande confiance dans ces oiseaux, et prétendent qu'ils les instruisent de la présence des étrangers, ainsi que de celle des daims et des bœufs musqués.

A une heure du matin, le soleil étant encore sur

l'horizon, Hearne eut terminé son exploration. Il érigea un signe de reconnaissance et prit possession de la baie au nom de la compagnie de la mer d'Hudson. D'après ses calculs, l'embouchure du fleuve est par 71° 54' de latitude N.

Hearne, ayant ainsi rempli le principal but de son voyage, voulut le compléter en allant visiter les mines de cuivre. Il fit en conséquence route au S., et le 19, après une marche de trente milles, il atteignit l'une d'elles, qui n'était qu'un amas de rochers bouleversés. Quoique les Indiens prétendissent que cette mine était fort riche, et que les hauteurs étaient formées uniquement des morceaux de ce métal, après quatre heures de recherches assidues, on ne put se procurer qu'un seul morceau de cuivre du poids de quatre livres. Cependant Hearne supposa que la mine avait été abondante autrefois par les pierres teintes en vert-de-gris qui se trouvaient en grande quantité, soit à la surface, soit dans les fentes des rochers.

Dès lors on ne songea plus qu'à rétrograder. Le 31 juillet on était de retour au lieu où les femmes étaient restées; celles de Matonabbi avaient quitté cette position; on ne les rejoignit que le 5 août, au milieu d'une troupe d'Indiens formant plus de quarante tentes. Après quelques jours de repos, les Indiens se dispersèrent; il ne resta avec Hearne qu'un petit nombre d'entre eux. Le voyage se continua, en marchant au S.-O., pendant les mois de septembre et d'octobre sans aucun accident remarquable. Quelques discussions s'étant élevées entre Matonabbi et ses compagnons, celui-ci résolut de quitter son pays et d'aller demeurer chez les Indiens d'Athapesko. La troupe se dirigea vers le lac de ce nom, car, Matonabbi ayant

fait part à ses Indiens du véritable motif de son changement, qui était de tuer des élans et des castors, les Indiens se décidèrent à l'accompagner. Le 24 décembre, on arriva sur la rive septentrionale du grand lac Athapesko. Les jours étaient si courts, que le soleil, à la plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres; mais l'aurore boréale et les étoiles jetaient un éclat assez vif pour que les Indiens pussent continuer la chasse des castors.

On longea les bords du lac jusqu'à son extrémité méridionale; ce lac, d'une longueur de cent vingt lieues, a vingt lieues de large du N. au S. On le traversa dans sa partie la plus étroite : il est rempli d'îles couvertes de beaux arbres, dans lesquelles le gibier abonde; la plaine qui s'étend de l'autre côté offre un spectacle d'autant plus ravissant, que jusque-là le terrain est stérile et rocailleux. Cette plaine ne présente pas une seule pierre, et les bisons, les élans et les castors y sont très-communs.

Le voyage dura encore six mois, pendant lesquels le froid et la faim firent souffrir Hearne et ses compagnons, au point que plusieurs Indiens succombèrent; mais le courageux voyageur supporta ces nouvelles fatigues, et arriva au fort le 30 juin, après une absence de dix-huit mois et vingt-trois jours.

Pendant un aussi long séjour au milieu des Indiens du Nord, Hearne a été à même de bien observer cette peuplade. Nous allons extraire de son récit les traits les plus saillants sur cet article. « Les Indiens du Nord sont, en général, d'une taille moyenne, bien faits et robustes, mais un peu maigres; ils n'ont pas autant d'activité et de souplesse que ceux qui habitent la côte occidentale de la baie d'Hudson; leurs traits diffèrent

essentiellement de ceux des tribus voisines ; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage assez plein, le menton grand ; leur peau est douce et unie. Quand ils tiennent leurs habits propres, ils ne répandent pas une odeur désagréable. Tous, de même que ceux du Cuivre et de la Côte de Chien, portent sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles, qu'ils se font avec une aiguille et qu'ils frottent de charbon pilé. »

Ils sont excessivement intéressés et mettent tout en œuvre pour tromper les Européens ; souvent ils se déguisent et changent de nom pour tâcher de se soustraire au paiement des dettes qu'ils ont contractées aux forts anglais.

Ces Indiens sont les plus traitables de ceux qui fréquentent les comptoirs de la Compagnie ; buvant peu d'eau-de-vie, ils conservent leur raison et ne sont violents que dans leurs discours.

Le pays habité par ces sauvages est si misérable, que, faute de bois, ils sont souvent obligés de manger leurs aliments crus ; l'habitude et la nécessité leur rendent ce régime tellement familier, qu'ils l'adoptent par choix, principalement pour le poisson. Lorsqu'ils font cuire ces aliments, comme leur pauvreté les empêche d'acheter des chaudières de métal, ils se servent de vases d'écorce de bouleau ; ils font rougir des pierres au feu, et les jettent dans l'eau, qui, par ce moyen, ne tarde pas à bouillir ; en renouvelant les pierres, ils entretiennent le degré de chaleur convenable pour cuire leurs aliments.

Depuis l'introduction des armes à feu, ils se servent peu de flèches ou de javelots, si ce n'est contre le daim, lorsqu'il traverse les défilés étroits qu'ils ont

formés avec des pieux et où ils se tiennent en embuscade; encore ce moyen est-il très-chanceux.

Les tentes sont faites avec quatre ou cinq peaux de daim, qui sont séparées pour en faciliter le transport lors des changements de résidence; ce sont des chiens qui les portent sur leur dos, ainsi que les marmites, richesses de la tribu.

La contrée habitée par les Indiens est très-vaste; elle s'étend du 59e au 68e de lat. N., et comprend plus de cinq cents milles de l'E. à l'O., à partir des bords de la mer d'Hudson; elle n'offre, pour ainsi dire, qu'une masse solide de rochers et de pierres; elle est très-élevée, surtout à l'ouest dans la partie boisée. Sa surface est généralement couverte d'une mousse épaisse entremêlée de quelques herbes; sous cette espèce d'enveloppe, on ne rencontre pas assez de terre végétale pour la cultiver.

Quand le gibier manque et que les Indiens ne sont pas près d'un lac ou d'une rivière, ils raclent à la surface des rochers une espèce de lichen qui prend dans l'eau bouillante une consistance gélatineuse. Cette substance est agréable, et on l'aime dès qu'on en a goûté. Les lacs et les rivières donnent une grande quantité de poissons, qu'ils pêchent à la ligne ou avec des filets faits avec des lanières de peau. Les daims abondent dans beaucoup de parties de cette contrée, surtout au nord du 60e; il en est de même des lièvres dans quelques cantons de la terre stérile, où l'on trouve aussi des bœufs musqués. Les bois de l'ouest fourmillent de lapins et de perdrix. Cependant, avec tous ces moyens de subsistance, la presque totalité des naturels est exposée à mourir de faim, faute, en grande partie, de prévoyance et d'économie. Dans les temps

de disette, leur dureté est telle que les femmes ne sont comptées pour rien; Hearne en a vu mourir de faim pendant que les hommes étaient dans une sorte d'abondance.

Lorsque les Indiens se rencontrent en voyage, ils s'avancent les uns vers les autres jusqu'à une quarantaine de pas de distance, puis ils s'arrêtent tout court, s'asseyent ou s'étendent par terre sans proférer une seule parole. Quelques minutes après, le plus âgé rompt le silence, et s'informe à ceux de l'autre bande de ce qui est arrivé depuis qu'ils ne se sont vus. Les questions achevées, le plus âgé de l'autre côté prend la parole et raconte toutes les mauvaises nouvelles dont il est instruit. Puis les deux troupes s'avancent et se mêlent, les hommes avec les hommes, les femmes avec les femmes. S'ils ont du tabac, les pipes font la ronde, et la conversation devient générale. Les bonnes nouvelles sont racontées de part et d'autre; on se fait réciproquement des cadeaux de vivres, de poudre et de plomb; puis l'on se sépare pour aller chaque bande de son côté, à moins qu'une expédition projetée par une bande ne les entraîne tous dans la même direction.

Les amusements de ces peuples sont rares : ils n'ont ni danses, ni chants particuliers à leur pays; ils tâchent, dans leurs divertissements, d'imiter les Indiens Côte-de-Chien, dont nous parlerons plus loin.

Ils attribuent généralement la mort de leurs chefs à quelque maléfice jeté par les Esquimaux, ce qui est une des causes de la guerre perpétuelle qu'ils font à ce malheureux peuple.

Ces Indiens n'ont aucun système religieux et conçoivent à peine l'idée d'une autre vie; ils croient cependant à l'existence d'esprits d'une nature supérieure,

auxquels ils donnent le nom de *Nant-e-na;* ils leur attribuent tout ce qui leur arrive, soit en bien, soit en mal; mais ils n'ont pas d'opinion arrêtée sur leur pouvoir, et c'est en général leurs jongleurs qui règlent ce qu'ils ont à craindre ou à espérer de chacun de ces esprits.

La compagnie de la mer d'Hudson, instruite du succès de l'entreprise de Hearne, lui accorda une gratification; puis, à la mort du gouverneur, en 1775, elle le nomma à sa place. Cependant, par suite de cette jalousie dont nous avons parlé, elle laissa la relation de ce voyage ensevelie dans ses archives. Il fallut une circonstance extraordinaire pour la tirer de l'oubli : dans la guerre de l'indépendance, une escadre française, commandée par Laperouse, arriva en 1782 dans la baie d'Hudson, s'empara du fort anglais et emporta tout ce qui appartenait à la compagnie. Mais, sur les instances de Hearne, Laperouse lui rendit son manuscrit, à condition qu'il le publierait dès qu'il serait de retour en Angleterre. Hearne tint parole, et le fit paraître en 1790. Il mourut en 1792.

ALEXANDRE MACKENZIE (1789).

« Des entreprises mercantiles m'avaient conduit très-jeune encore, dit Mackenzie, dans la partie du Canada qui s'étend au N.-O. du lac Supérieur. Accoutumé aux travaux pénibles qu'exige le commerce de ces contrées, je pensais que je pourrais traverser le continent de l'Amérique septentrionale. Mon esprit curieux et hardi me portait à faire des découvertes; mes amis et mes associés, connaissant mon projet d'aller au N. aussi loin que je le pourrais, m'encouragèrent à l'effectuer. En conséquence, le 3 juin 1789,

je partis du fort Chipiouan, situé [illegible] côte méridionale du lac des Montagnes. J'étais embarqué dans un canot d'écorce; j'avais pour conducteurs un Allemand et quatre Canadiens; deux étaient accompagnés de leurs femmes. Un Indien, qui avait autrefois accompagné Hearne, les suivait dans un petit canot avec ses deux femmes; deux autres jeunes Indiens étaient dans le second petit canot. Ces sauvages devaient me servir d'interprètes et de chasseurs. Enfin, un quatrième canot portait nos provisions et des marchandises; il était commandé par M. Leroux, un des commis de la compagnie du Nord-Ouest.

On fit route au nord dans le lac; on en sortit le lendemain par la rivière de l'Esclave, qui conduisit, après huit jours, dans le lac de ce nom. La navigation était difficile. Les rochers y mettaient des obstacles qu'il fallait franchir en portant les canots pendant des espaces considérables. Mackenzie côtoya d'abord la rive orientale, puis la rive septentrionale du lac jusqu'au 30 juin. Les poissons et le gibier de toute sorte fournissaient des vivres en abondance. Là, on rencontra, pour la première fois, des Indiens de la tribu du Cuivre ou Couteau-Rouge. Comme ils connaissaient l'entrée d'une rivière partant du lac que Mackenzie voulait suivre, ce voyageur en prit un pour lui servir de guide, et se sépara là de Leroux, qui devait se livrer à ses opérations commerciales.

Le 1er juillet, Mackenzie entra dans un fleuve qui sort de la partie occidentale du lac de l'Esclave. Comme il était le premier Européen qui en suivait le cours, il lui donna son nom, que les géographes ont conservé avec justice. Ce fleuve est sinueux, rapide, rempli de rochers, d'îlots et de cataractes. Il se dirige d'abord

à l'O., p[illegible]s sommets des montagnes qui s'élèvent de chaque côté de ses rives sont rocailleux et stériles, et se perdent dans les nues; les flancs en sont bien boisés. «On y distinguait de temps en temps, dit Mackenzie, des taches blanches qui brillaient au soleil, et que les Indiens nommaient *manitou asséniah* ou pierres-esprits. Je supposai que c'était du mica; plus tard, je reconnus que c'était de la neige.»

Les voyageurs, ayant escaladé une haute montagne de la rive droite, ne parvinrent au sommet qu'après une heure et demie de marche. A sa grande surprise, Mackenzie y trouva un camp retranché. Les Indiens lui dirent que les peuplades de ces contrées, étant dépourvues d'armes, choisissent ces postes élevés, qui les rendent inaccessibles à leurs ennemis.

Le 5, on fit la rencontre d'une troupe d'Indiens, qui s'enfuirent d'abord épouvantés; mais bientôt rassurés par les compagnons de Mackenzie, ils se familiarisèrent promptement, et furent enchantés des présents qu'on leur distribua. Ils cherchèrent, par des récits exagérés sur les dangers de l'entreprise, à détourner ceux qui étaient avec Mackenzie; celui-ci triompha difficilement de leur influence; un des nouveaux venus consentit pourtant à les accompagner, moyennant une petite chaudière, une hache et un couteau. «Toutefois, dit le narrateur, à l'instant de partir il montra tant de répugnance à s'embarquer, qu'il fallut presque employer la force. Auparavant il coupa une boucle de ses cheveux, et l'ayant partagée en trois, il en noua une partie au toupet de sa femme, et y souffla trois fois de toute sa force, en marmottant certaines paroles; les autres portions des cheveux fu-

rent nouées de la même manière que la tête de ses deux enfants.

« Ces sauvages, au nombre d'une trentaine, étaient des Indiens esclaves des Côtes-de-Chien ; maigres, petits, laids, mal faits, ils avaient les jambes grosses et couvertes d'escarres, parce qu'ils se tiennent constamment devant le feu. A travers l'enveloppe de crasse et de saleté qui les couvrait, je crus apercevoir qu'ils ont la peau plus blanche que les autres Indiens qui habitent des climats moins froids.

« Ils dansèrent en s'accompagnant de la voix ; tous, hommes et femmes, formèrent un grand cercle ; les premiers avaient à la main droite un couteau en os ou un bâton qu'ils élevaient au-dessus de la tête, en le remuant continuellement ; ils ne tenaient pas la main gauche si haut, et la faisaient aller sans cesse horizontalement en avant et en arrière. En même temps ils sautaient et prenaient diverses postures, en suivant la mesure ; et toutes les fois qu'ils s'arrêtaient, ils avaient leurs talons tournés l'un vers l'autre et très-rapprochés. Ils hurlaient ou mugissaient à l'imitation des animaux ; celui qui pouvait crier le plus longtemps passait pour le plus habile. Les femmes laissaient pendre leurs bras comme si elles n'eussent pas eu la force de les remuer.

« Quelques-uns de ces sauvages portent leurs cheveux très-longs et épars ; les autres ont une grande tresse pendante par derrière, et le reste de la chevelure coupé si court que les oreilles sont entièrement découvertes. Quelques-uns ont la barbe longue et touffue ; la plupart s'épilent le menton. Les hommes ont sur chaque joue deux lignes tatouées, les uns en bleu, les autres en noir, de l'oreille au

nez. La cloison des narines est percée d'un trou, dans lequel ils passent une plume d'oie ou un petit morceau de bois.

« Leurs vêtements sont en peaux d'élan ou de renne préparées; l'hiver ils les portent avec le poil : ce sont des blouses qui leur descendent jusqu'à mi-cuisse; de même que les autres sauvages, ils les ornent de broderies en piquants de porc-épic et en poils d'élan teints de diverses couleurs. Ils se couvrent d'un ample manteau orné d'une frange. Les guêtres tiennent à leurs mocassons. Les femmes sont vêtues comme les hommes.

« Ces sauvages portent des espèces de collerettes; ils ont au poignet et au-dessus du coude des bracelets de bois, de corne ou d'os; ils font usage de jarretières et de ceintures. Ils ornent leur tête d'un bandeau de cuir large d'un pouce et demi, bordé de piquants de porc-épic, et auquel tiennent tout alentour des griffes d'ours et des serres d'oiseaux de proie renversées et ornées de glands de peau d'hermine. Leurs gants, quand ils ne s'en servent pas, pendent à leur cou.

« Leurs cabanes ressemblent à celles des autres peuplades de ces régions; les meubles consistent en quelques ustensiles de bois, d'écorce d'arbre ou de corne. Ils ont pour armes l'arc, la flèche, la lance, le coutelas et la pique. Leurs lignes à pêcher sont en nerfs de renne; les lacets à prendre les quadrupèdes sont en lanières de cuir d'élan ou de renne. Leurs haches sont d'une pierre noire. Ils font du feu en battant un morceau de pyrite contre un caillou, et au lieu d'amadou, ils se servent de bois vermoulu. Tout cela se porte dans un petit sac.

« Ils tirent des Chipiouans et des Couteaux-Rouges du fer dont ils font des couteaux. Leurs canots, en

écorce de sapin, sont petits et légers. Ces Indiens nous apprirent que nous avions dépassé de nombreuses tribus qui habitent les montagnes à l'E. du fleuve. Ils nous promirent en même temps de rester sur la rive, en nous attendant jusqu'à la fin de la saison. »

Mackenzie trouva successivement plusieurs familles d'Indiens, qui tous accueillirent très-bien les voyageurs. Le 8, il fallut renvoyer le guide et en prendre un autre dans une tribu appelée les Indiens-Lièvres, parce que cet animal fait leur nourriture ordinaire, et que sa peau leur sert à confectionner des vêtements. Le secours du guide fut efficace pour se faire entendre d'une troupe d'Indiens qui, à l'approche des canots, hurlèrent comme des forcenés et renvoyèrent les femmes et les enfants, ce qui est toujours chez ces peuples un signe d'hostilité. Quelques présents firent cesser leurs mauvaises dispositions. On les nomme *Digoti-Dinis*, ou querelleurs. Malgré ce sobriquet, ils se montrent fort gais et toujours prêts à danser et à sauter. Ils ne cherchèrent à rien dérober; ils dirent qu'il n'y avait que peu de chemin à faire pour aller par terre à la mer en passant à l'E., et moins encore en allant par l'O. Malgré ces renseignements, le guide et les chasseurs voulaient abandonner Mackenzie. « Je les tranquillisai un peu, dit-il, en leur assurant que je ne continuerais à descendre la rivière que pendant sept jours encore, et que si alors nous n'étions pas arrivés sur le bord de la mer, nous nous en retournerions : il nous restait si peu de vivres, que c'était pour eux une preuve que je tiendrais ma promesse. »

Le 12, on débarqua sur une île au milieu d'un petit lac tout couvert de glace. Dans la nuit, on fut obligé de changer le bagage de place, parce que l'eau gagnait

les tentes. Le vent avait soufflé avec beaucoup de force. Le 14, un des chasseurs aperçut plusieurs gros poissons, qu'il prit d'abord pour des glaçons flottants. On réveilla Mackenzie, qui reconnut aussitôt que c'étaient des baleines. On s'embarqua pour aller à leur poursuite: « entreprise très-imprudente, remarque le voyageur; et nous fûmes heureux de ne pouvoir les joindre, car un coup de leur queue aurait mis nos frêles canots en pièces. Une brume épaisse nous arrêta. Notre guide nous dit que c'était de cette espèce de poisson que les Esquimaux se nourrissaient principalement. Cette circonstance me fit nommer ce lieu *île de la Baleine;* elle a sept lieues de long de l'E. à l'O., et tout au plus une demi-lieue de large.

« M'étant réveillé le 15 à quatre heures du matin, je vis avec étonnement que l'eau était montée jusqu'à notre bagage. Cependant le vent ne soufflait pas; ainsi nous jugeâmes que c'était la marée. Cette observation confirmait celle faite précédemment à l'autre extrémité de l'île; mais alors nous pensions que c'était un effet du vent. »

Mackenzie fit planter un poteau sur lequel il inscrivit son nom, la latitude du lieu, 69° 14', le nombre de personnes qui l'accompagnaient, et la durée de son séjour dans l'île.

On côtoya pendant quelques jours la terre aux environs de l'île; nulle part on n'aperçut les Esquimaux, mais on vit en divers endroits leurs huttes, leurs ustensiles, les débris de leurs traîneaux et de leurs canots, faits de côtes de baleine.

Le guide s'était évadé, le temps devenait plus froid, les brouillards étaient fréquents et épais, les provisions diminuaient; en conséquence Mackenzie, satis-

fait d'être arrivé jusqu'à la mer, commença le 21 à retourner au S., et le soir il aborda au même endroit où il avait campé douze jours auparavant.

Les Indiens ne tardèrent pas à arriver. Les gens de Mackenzie se couchèrent, mais lui resta éveillé pour avoir l'œil sur les sauvages, dont l'étonnement fut vif lorsqu'ils le virent écrire. Ils essayèrent de dérober la viande qui cuisait dans une chaudière : c'était la première fois qu'ils cherchaient à voler. Le lendemain, il accompagna les Indiens à leurs huttes, qui étaient grandes et construites en bois flotté, sur le penchant du rivage; la terre était creusée dans l'intérieur de manière à ce que le sol fût de niveau. Des poteaux de grandeur inégale portaient des poissons fendus qui séchaient; il y avait des feux allumés auprès pour activer l'opération. Ils vendirent tout le poisson qu'on voulut pour quelques grains de verroterie.

Le retour de Mackenzie s'effectua paisiblement et ne fut marqué par aucun événement. Le 12 septembre, il aborda au fort Chipiouan, après un voyage qui avait duré cent deux jours.

Le résultat de cette excursion fit connaître que la mer bornait l'Amérique au nord, à une latitude qui ne différait pas beaucoup de celle que Hearne avait trouvée dans son expédition.

❀

CHAPITRE VII.

VOYAGES AU POLE NORD ET AUX RÉGIONS ARCTIQUES PENDANT LE COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

Kotzebue. — Buchan. — Ross et Parry.

La longue guerre dans laquelle les nations de l'Europe furent enveloppées, de 1792 à 1814, suspendit toutes les tentatives de découvertes dans le Nord; mais aussitôt que la paix fut rétablie, l'esprit de découvertes se ranima. La solution du grand problème de la communication des deux mers occupa de nouveau tous ceux qui avaient étudié cette importante question. Ce fut de la Russie que partit la première expédition armée dans le but de trouver ce passage; et un simple particulier, le comte de Romanzoff, se chargea de tous les frais de l'entreprise. Le lieutenant Kotzebue eut le commandement du *Rurick,* dont la mission était de traverser le détroit de Behring et de faire une excursion par terre sur cette partie de la côte d'Amérique.

OTTO DE KOTZEBUE (1816).

Le Rurick partit d'Abo, près de la Baltique, le 23 mai 1815. Le 1er août 1816, après avoir traversé l'Océan Pacifique, Kotzebue avait pénétré au delà du détroit de Behring; il remarqua que la terre s'éloignait tout à fait à l'E., et arriva à l'entrée d'un large passage où il jeta l'ancre.

« Je ne puis décrire, dit-il, l'étrange sensation que j'éprouvai alors à l'idée que j'avais peut-être atteint l'entrée du passage N.-O., si longtemps cherché, et que le hasard m'avait choisi pour le découvrir. Je fis aussitôt mettre deux chaloupes à la mer, et nous abordâmes sans difficulté près d'une éminence que je m'empressai de gravir. Du sommet, je n'aperçus aucune terre dans le détroit : les hautes montagnes au N. ou formaient des îles, ou faisaient elles-mêmes partie de ce côté de l'éminence que j'avais gravie. Je dominais au loin la contrée, qui présentait une vaste plaine çà et là entrecoupée de marais, de petits lacs, et au milieu de laquelle coulait une petite rivière. La surface du sol, aussi loin que la vue pouvait atteindre, n'était que verdure; on voyait même quelques fleurs en boutons; mais on n'apercevait de neige que sur la cime des montagnes : il n'y avait cependant qu'à creuser un demi-pied pour trouver de la glace sous un tapis vert. »

Kotzebue voulut continuer l'examen de la côte; mais ayant été joint par un grand nombre de canots de naturels, il ne voulut pas s'aventurer, et chercha, au contraire, à entrer en relation avec eux. Il eut bientôt gagné leur confiance en leur offrant du tabac, qui fut reçu avec joie; car ce peuple, qui n'avait jamais vu d'Européens, connaissait l'usage de fumer, qu'il tenait des Tchouktchi.

Le nombre des Esquimaux s'étant considérablement accru, Kotzebue ne voulut pas lutter contre eux avec ses quinze hommes : il rallia le vaisseau. Le 3, le *Rurick* était engagé dans le détroit. Bientôt on découvrit une île de sept milles de tour, à laquelle on donna le nom du naturaliste Chamisso; elle est séparée du

continent par un canal de cinq milles de large. Elle présentait une riche verdure : en plusieurs endroits on trouva sous terre des dépôts de veaux marins, d'où l'on conclut qu'elle était visitée par les naturels : les lièvres et les perdrix étaient en abondance.

Kotzebue termine de la manière suivante la partie de sa relation qui entre dans notre plan. « D'après mes instructions, dit-il, je devais chercher un mouillage sûr dans la baie de Norton, et de là procéder l'année suivante à l'examen de la côte; mais comme la fortune m'avait conduit vers un détroit jusque alors inconnu, qui présente une multitude d'endroits où l'on peut mouiller en toute sûreté, je jugeai inutile d'entreprendre ce voyage. Pour répondre au désir général de mes compagnons, j'appelai ce détroit, d'après mon propre nom, *détroit de Kotzebue*. Si peu importante que soit cette découverte, c'est du moins une acquisition pour la géographie, et pour le monde une preuve de mon zèle ; car, en vérité, Cook lui-même n'a examiné cette côte qu'avec négligence. »

Ce prétendu détroit n'est qu'une vaste baie. Beechey en compléta plus tard la reconnaissance, et lui laissa le nom de Kotzebue, dont elle fut la seule découverte dans cette partie des mers boréales.

Outre les motifs généraux qui ont constamment guidé le gouvernement anglais dans ses tentatives pour trouver le passage, il se présenta, en 1818, une circonstance particulière qui l'engagea à tenter de nouveaux efforts. Depuis trois ans on avait vu flotter dans la mer Atlantique des quantités extraordinaires de glaces venant du pôle. En 1817, la côte orientale du Groenland, qu'on suppose avoir été fermée par les glaces depuis quatre siècles, se trouva accessible depuis

le 70° de latitude jusqu'au 80°, et la mer qui le sépare du Spitzberg fût entièrement ouverte sous ce dernier parallèle. Cette disparition des glaces boréales sur une étendue si considérable des mers du Groënland parut offrir une espérance de succès pour essayer d'approcher du pôle arctique. L'opinion des hommes instruits et l'expérience des marins qui s'occupent de la pêche de la baleine s'étaient prononcées d'ailleurs depuis longtemps en faveur de l'existence d'une mer polaire ouverte, et de la possibilité d'atteindre cette extrémité septentrionale du globe.

On résolut en conséquence de préparer deux expéditions distinctes : l'une qui s'avancerait par le milieu du détroit de Davis jusqu'à une haute latitude, et le traverserait alors en tournant à gauche, dans l'espérance de doubler l'extrémité méridionale de l'Amérique; l'autre qui ferait route directement au nord, entre le Groënland et le Spitzberg, et qui, si elle trouvait une mer polaire ouverte, sans aucune terre et, comme on pouvait l'espérer, sans aucune glace, gagnerait directement le détroit de Behring. Les bâtiments de la première expédition furent *l'Isabelle,* commandée par le capitaine John Ross, et *l'Alexandre,* par le lieutenant Parry; ceux de la seconde, *la Dorothée,* sous les ordres du capitaine David Buchan, et *le Trent,* sous ceux du lieutenant John Franklin. Ces navires furent approvisionnés de tout ce qui était nécessaire avec un soin et même un luxe remarquables. Les quatre bâtiments, partis ensemble, arrivèrent aux îles Shetland, où ils se séparèrent.

DAVID BUCHAN ET JOHN FRANKLIN (1818).

La Dorothée et *le Trent* partirent le 27 mai, et rencontrèrent les premières glaces près de l'île Chérie, située à environ cent cinquante milles au sud du Spitzberg. Elle est petite et consiste en rochers aigus et très-élevés, qu'on dirait avoir été séparés les uns des autres par quelque violente commotion de la nature. Les bâtiments ne tardèrent pas à découvrir le Spitzberg et firent route pour passer à l'ouest de cette île; mais ils furent arrêtés par une immense barrière de glace qui se prolongeait de toutes parts aussi loin que la vue pouvait s'étendre, et qui fermait toutes les baies. On était au 80° de latitude; désespérant de parvenir par l'O., les capitaines résolurent de se diriger plus au N., en côtoyant le Spitzberg; en conséquence, ils retournèrent sur leurs pas. Peu de jours après, ils se trouvèrent complétement enfermés par des masses énormes de glace. Ils restèrent douze jours dans cette situation; enfin ils en sortirent à la faveur d'un coup de vent qui ouvrit la barrière fermée devant eux. Parvenus au 80° 32', ils furent de nouveau emprisonnés par les glaces et coururent les plus grands dangers. Les bâtiments étaient tellement endommagés, qu'ils eurent beaucoup de peine à regagner le Spitzberg. Ils employèrent tout le mois d'août à se radouber; au commencement de septembre ils mirent à la voile et arrivèrent le 10 octobre sur les côtes d'Angleterre, où le récit de ce voyage fit évanouir les brillantes espérances qu'on en avait conçues.

JOHN ROSS ET EDWARD PARRY. — PREMIER VOYAGE (1818).

Ce fut, avons-nous dit, aux îles Shetland que le ca-

pitaine Ross se sépara des vaisseaux qui devaient aller droit au pôle. Le 26 mai, il vit pour la première fois une montagne de glace couverte de neige. L'imagination y retrouvait mille figures fantastiques et bizarres : il est presque impossible de se représenter quelque chose de plus magnifique que la variété des teintes brillantes qui colorent ces glaciers ; nuit et jour ils apparaissent avec une vivacité de couleurs que l'art ne saurait reproduire. Tandis que les parties blanches ont la splendeur de l'argent, les nuances qui les entourent sont aussi variées et aussi éclatantes que celles de l'arc-en-ciel. Ce magnifique spectacle étonna d'abord nos voyageurs ; mais il se présenta si souvent à leurs yeux, qu'ils en furent bientôt fatigués. Le 2 juin ils trouvèrent à l'O. une vaste plaine de glace qui paraissait s'étendre jusqu'aux côtes de l'Amérique ; ils virent le Groënland le 4 juin. Le 8, n'en étant qu'à quelques lieues, ils se trouvèrent tellement resserrés entre les glaces, qu'ils étaient obligés de changer de route à chaque instant pour se frayer un passage. Le 9 ils mouillèrent à un mille de la côte en s'amarrant à une montagne de glace ; mais le lendemain il fallut quitter ce lieu, parce que le vent poussait vers eux d'énormes glaçons. Le 14 ils touchèrent à l'île des Baleines, habitée par le gouverneur danois et sa famille ; il avait avec lui six de ses compatriotes et une centaine d'Esquimaux. Le 16, les Anglais mouillèrent à un mille de l'extrémité N.-O. de l'île de Waïgatz.

L'expédition quitta cette île inhabitée le 20 juin, et arriva, à force de se faire remorquer, dans un canal libre qui conduisait au nord ; mais après vingt milles de route on fut contraint de croiser jusqu'au 2 juillet dans un espace assez resserré. Le 4, en passant devant

une chaîne immense de montagnes, on observa un exemple frappant de la diversité des effets de la réfraction. Les montagnes situées à deux ou trois milles du navire semblaient avoir une hauteur énorme, tandis que celles qui étaient à une distance double paraissaient s'aplanir sur l'eau dans une direction horizontale.

Le 7 juillet, les vaisseaux se trouvèrent de nouveau entourés de montagnes de glace; ils étaient alors à 74°, dans le lieu même où Baffin avait jeté l'ancre deux siècles auparavant, et qu'il avait nommé *île des Femmes*.

Le 15, *l'Isabelle* fut tellement serrée entre deux montagnes de glace, qu'elle fut soulevée de plusieurs pieds au-dessus de l'eau. Ce ne fut pas sans peine qu'on remit le bâtiment à flot. Le 17 on essaya pour la première fois une scie à glace pour en couper un isthme long de soixante-douze pieds et épais de quatre, ce qui permit d'arriver dans une mer plus ouverte. Quelquefois on était obligé de haler les bâtiments; les équipages entiers étaient envoyés sur la glace, et au moyen d'une corde attachée au mât de misaine, les hommes tiraient les vaisseaux au son de la musique : c'était un joueur de violon qui conduisait la marche. Un jour le musicien disparut tout à coup; il était tombé dans une fente de la glace. Heureusement il était attaché au grelin, et on le retira sans qu'il eût éprouvé d'autre accident que d'être bien mouillé : l'intrépide musicien n'avait pas lâché son violon.

Le 22 juillet, l'expédition était arrivée à un point où la terre, jusqu'au cap Dudley-Digg de Baffin, n'avait point été vue par d'autres navigateurs. Le rivage entre cette latitude (75° 25' et 76°) formait une baie

spacieuse au milieu de laquelle s'élève un rocher de forme spirale, qui fut nommé *Melville's monument*. La baie reçut le nom de *Melville's bay*; elle était remplie de baleines et d'une quantité innombrable de goëlands. Le 6, les bâtiments coururent un grand danger : entourés de glaces, ils voulurent tenter une issue au nord, où les glaçons étaient moins nombreux; tous les efforts furent inutiles; des glaçons énormes s'arrêtèrent contre un des bords de *l'Isabelle*, tandis que d'autres flottaient rapidement le long du bord opposé en décrivant un mouvement circulaire; la pression augmenta graduellement à un point tel que les flancs du vaisseau fléchirent. En ce moment critique, lorsqu'il semblait impossible que le bâtiment résistât plus longtemps, il fut soulevé à plusieurs pieds, tandis que la glace se brisait avec fracas sur ses flancs. *L'Alexandre* fut poussé avec violence contre *l'Isabelle*; malgré tous les efforts pour prévenir ce choc, les deux gaillards d'arrière se heurtèrent : heureusement un canot suspendu en travers amortit le coup et fut brisé en mille pièces. Bientôt après, les glaces s'ouvrirent, et les vaisseaux purent passer.

Le 9 août, les navires n'avaient fait que peu de progrès, quand on fut surpris de voir paraître sur la glace quelques hommes qui poussaient des cris; on découvrit bientôt des sauvages sur de grossiers traîneaux tirés par des chiens avec une rapidité extrême. «Lorsque nous fûmes à portée de la voix, Sackehouse (1), notre

(1) L'Esquimau Sackehouse avait quitté le Groënland, sa patrie, en 1816 : on ne sait pas pour quel motif il y retourna l'année suivante; mais, comme sa sœur, la seule parente qu'il eût, était morte dans cet intervalle, il revint en Angleterre. Il parlait facilement l'anglais; il savait lire, écrire et un peu dessiner; il montrait

interprète, s'adressa à eux en groënlandais; ces hommes restèrent quelque temps à nous regarder en silence; mais les vaisseaux ayant viré de bord, les sauvages poussèrent tous ensemble un grand cri qu'ils accompagnèrent de gestes bizarres, et s'éloignèrent dans leurs traîneaux. »

Le lendemain, on vit huit traîneaux qui s'arrêtèrent à un mille de distance; on envoya Sackehouse, un petit drapeau blanc et des présents à la main, afin d'entrer en communication avec les naturels; il s'arrêta au bord d'une crevasse, ôta son chapeau et leur fit des signes d'amitié pour les engager à s'approcher. Ils s'y hasardèrent en poussant un cri prolongé auquel il répondit. Après bien des gestes et des paroles, on finit par s'entendre des deux côtés; c'était le dialecte hemouke qu'ils parlaient. « Venez ! » leur cria Sackehouse en montrant ses présents; à quoi ils répondirent: « Non, non, partez ! » en manifestant des craintes. Le plus hardi, s'avançant jusqu'au bord de la crevasse, tira de sa botte un couteau, en répétant à Sackehouse de s'en aller, sinon qu'il le tuerait; lui, sans s'intimider, répondit qu'il était un homme comme eux et leur ami; en même temps il jeta quelques colliers de verroterie et une chemise rayée; ils regardèrent ces objets d'un air de défiance, en criant: « Allez-vous-en, ne nous tuez pas. » Sackehouse leur jeta alors un couteau anglais en les invitant à le prendre; ils le ramassèrent, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez en criant: *Heigh yaw !* Sackehouse imita ces gestes et ces cris; ils demandèrent ensuite ce que c'était que la chemise

un degré d'intelligence surprenant, ce qui engagea l'Amirauté à lui proposer d'accompagner le capitaine Ross; il y consentit à condition qu'on le ramènerait en Angleterre.

en la montrant du doigt. Apprenant que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau elle était faite; Sackehouse leur répliqua qu'il y entrait du poil d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu; ils la prirent alors dans leurs mains en témoignant une grande surprise.

« Quels sont ces grands animaux? demandèrent-ils en indiquant les vaisseaux; viennent-ils du soleil ou de la lune? Donnent-ils de la lumière le jour et la nuit? — Ce sont de grandes maisons en bois, reprit Sackehouse. — Non, s'écrièrent-ils, ce sont des créatures vivantes, nous les avons vues agiter leurs ailes. D'où venez-vous? ajoutèrent-ils. — D'un pays fort éloigné de ce côté, reprit notre Esquimau en montrant le sud. — Cela est impossible, puisqu'il n'y a que de la glace. » Interrogés à leur tour sur ce qu'ils étaient, ils racontèrent qu'ils demeuraient vers le nord, et qu'ils étaient venus sur cette côte pour pêcher.

Sackehouse revint au vaisseau et demanda une planche pour traverser la crevasse; deux matelots ayant porté cette planche à l'endroit désigné, les sauvages, alarmés, prièrent Sackehouse de ne pas laisser ces hommes y passer avec lui. Quand il fut près d'eux, ils le conjurèrent instamment de ne pas les toucher, parce qu'il les ferait mourir; il employa toute son éloquence à leur prouver qu'il était un homme comme eux; le plus hardi osa lui prendre la main; puis se tirant le nez, il poussa un cri qui fut répété par ses compatriotes et par Sackehouse; celui-ci leur distribua des vêtements et des verroteries, et échangea un couteau contre un des leurs.

Le capitaine, qui observait avec son télescope tout ce qui se passait sur la glace, ne put résister au désir

d'assister à l'entrevue; accompagné de Parry et d'un matelot qui portait des présents, il arriva près de Sackehouse, qui eut de la peine à rassurer les Esquimaux; mais les Anglais s'étant tiré le nez en criant: *Heigh yaw!* la confiance s'établit et fut cimentée par des présents de couteaux et de miroirs. Quand ces sauvages virent leur figure dans les miroirs, leur étonnement parut extrême; ils promenèrent pendant quelque temps leurs regards autour d'eux, puis ils se mirent à pousser un grand cri et un violent éclat de rire; chacun en fit autant. Les chiens, au nombre de cinquante, se prirent à aboyer, ce qui occasionna un vacarme étourdissant. Ces naturels firent don à leur tour de leurs propres couteaux et de dents de narval et de morse; enfin, cinq d'entre eux consentirent à aller à bord; les trois autres restèrent à la garde des traîneaux et des chiens.

La terreur qu'ils éprouvèrent en s'approchant du vaisseau démontrait qu'ils continuaient à le prendre pour une créature animée; ils adressaient une foule de questions, et après chacune d'elles ils se tiraient le nez avec la plus solennelle gravité. Quand Sackehouse fut parvenu à leur persuader que le navire était de bois, leur stupéfaction fut sans égale, car ils ne connaissaient d'autre bois qu'une bruyère naine dont la tige n'est pas plus grosse que le doigt. Ils paraissaient n'avoir aucune idée de la pesanteur; l'un d'eux mit la main sur un mât de rechange dans l'intention de l'emporter; un autre chercha à prendre l'enclume et fut étonné de ne pas pouvoir la remuer. Le seul objet qui excita leur mépris fut un petit chien basset, qu'ils trouvaient sans doute trop petit pour tirer un traîneau; ils furent au contraire saisis de

terreur à la vue d'un cochon qui se mit à grogner.

Rien n'égala la stupéfaction comique qu'ils manifestèrent en se voyant dans un miroir grossissant. Ainsi que les singes, ils regardaient avec les grimaces les plus amusantes, d'abord devant eux, puis derrière le miroir, dans l'espoir de trouver le monstre qui exagérait leurs traits hideux. Un d'entre eux, entendant une montre battre à ses oreilles, demanda si c'était un animal bon à manger. Ils furent également frappés des portraits qu'on leur fit voir; ils les voulaient caresser comme s'ils eussent été des êtres vivants. La musique ne leur fit aucune impression; mais un officier ayant fait devant eux quelques tours d'escamotage, ils semblèrent mal à l'aise et voulurent s'en aller; on les accompagna hors du navire; ils promirent de venir quand ils auraient mangé et dormi, indiquant ainsi le lendemain. Dès qu'ils furent de l'autre côté de la crevasse, ils jetèrent le biscuit qu'on leur avait donné et fendirent la planche en huit morceaux, pour que chacun d'eux en eût sa part.

On vit en effet le lendemain paraître trois naturels; mais ce n'étaient pas ceux qu'on connaissait; ceux-ci avaient appris cependant le bon accueil qu'on avait fait à leurs compagnons, car ils ne parurent nullement alarmés; ils arrivèrent presque jusqu'au navire en traîneau; chaque traîneau était attelé de six chiens, que ne retenaient ni brides ni rênes, et qui n'eurent pas plutôt entendu le claquement du fouet, qu'ils partirent de toute leur vitesse; leur conducteur les dirigeait facilement, tantôt avec la voix, tantôt avec un claquement de fouet. Ces Esquimaux témoignèrent pour le biscuit le même dégoût que les premiers, et une plus grande aversion encore pour du vin qu'on leur présenta. Ils partirent très-contents.

Le jour suivant, ils vinrent au nombre de dix, et s'approchèrent sans aucune cérémonie; ils avaient apporté avec eux une peau de veau marin, arrangée en sac et remplie d'air, qu'ils se mirent à lancer avec le pied et à se renvoyer l'un à l'autre, et même aux matelots, qui prirent volontiers part à ce jeu, au grand contentement des sauvages.

Dès qu'ils furent à bord, ils dérobèrent tout ce qu'ils purent, petits morceaux de bois, clous, ustensiles de fer; on eut de la peine à les en empêcher. Ross ayant demandé à voir une de leurs danses, un jeune homme commença par se tordre les bras et roula ses yeux d'une manière si exactement semblable aux effets d'une attaque d'épilepsie, que l'on appela le chirurgien; on fut toutefois bientôt rassuré, car le danseur se mit à exécuter, le corps courbé et les mains posées sur les genoux, une multitude de gestes et d'attitudes extraordinaires ou indécentes qu'accompagnaient les plus hideuses grimaces. Après quelques minutes, il se mit à crier : *Amnah ! adjah !* et presque aussitôt le second acteur, qui avait jusque-là regardé son compagnon en silence, commença, comme par inspiration, à se contourner le visage et à imiter les attitudes du premier, et à chanter ensuite : *Hedjan ! hedjan !* Quand ceci eut duré avec une énergie toujours croissante pendant dix minutes, l'air monta soudainement à l'aigu, et les mots *wihi, wihi*, se succédèrent avec la plus grande rapidité. Ils s'approchèrent alors l'un de l'autre en avançant leurs lèvres, en grinçant des dents, avec une extrême agitation, jusqu'à ce que leurs nez se touchassent, et là finit par un rire sauvage cette scène extraordinaire.

Ross nomma *Hautes Terres arctiques* (*Artic High-*

lands), en souvenir de l'Écosse, sa patrie, le pays avec les habitants duquel il venait d'avoir des rapports. Il est situé dans l'angle N.-E. de la mer de Baffin, entre 76° et 77° 40' de latit. N., et 60° et 72° de longit. O. Il occupe ainsi une étendue de cent vingt milles de côtes, dans la direction du S.-O. au N.-O. Sur le point le plus large, cette contrée a vingt milles à peine d'étendue, et cette largeur va en décroissant et se réduit à rien aux extrémités; elle est bornée à l'E. par une immense barrière de montagnes couvertes de glaces; la côte est bordée par des glaces qui se prolongent au sud à la surface de la terre; au-dessus de la terre est une chétive apparence de végétation d'un vert jaunâtre, et quelquefois d'une sombre bruyère : cette misérable verdure se trouve au bord de la mer. Les productions végétales sont des bruyères, des mousses et un gazon grossier; cette végétation est cependant utile : la mousse, qui atteint six ou huit pouces de longueur, étant trempée dans l'huile de veau marin ou de baleine, sert de mèches aux lampes et produit un feu agréable qui échauffe aussi bien qu'il éclaire. La bruyère et le gazon servent d'aliments et d'abri aux lièvres et au gibier, qui est très-abondant.

Le costume des montagnards arctiques se compose de trois pièces : le vêtement supérieur est de peau de veau marin avec le poil à l'extérieur; il n'est ouvert qu'en haut et juste de la dimension de la tête; ce capuchon est bordé de peau de renard. Ce costume est doublé ordinairement en peau d'eider, et comme la doublure, fermée en bas, reste ouverte par le haut, elle sert de poche. La seconde partie de l'habillement, qui descend à peine aux genoux, est de peau de chien

ou d'ours et s'attache avec un cordon. Les bottes sont de veau marin avec le poil à l'extérieur, et les semelles sont en peau de morse. Tous ces articles de vêtements sont fabriqués par des femmes. Dans l'hiver, ou quand le temps devient froid, les Esquimaux ont un manteau de peau d'ours.

Ces montagnards sont d'une taille moyenne, mais vigoureux et bien proportionnés; ils ont la tête large, les lèvres épaisses, la bouche grande, le nez aplati, les yeux petits, noirs et enfoncés, le teint olivâtre-foncé, les cheveux noirs et rudes; les mains et les pieds sont d'une petitesse remarquable. Les uns ont beaucoup de barbe, d'autres semblent épilés; leur voix est basse et sourde; les dents sont blanches et bien rangées; ils s'enduisent le corps d'huile de veau marin et exhalent une puanteur insupportable. On ne visita pas leurs huttes; mais, d'après leur rapport, elles sont entièrement en terre, enfoncées de trois pieds dans le sol, et s'élevant de trois pieds au-dessus; le toit est en forme d'arcade, et toutes les ouvertures qui pourraient donner passage à l'air sont bouchées avec de la terre. On y entre par un canal long, étroit et souterrain; le sol est recouvert de peaux, sur lesquelles les habitants s'asseyent et dorment. Une maison est habitée par plusieurs familles, et chacune d'elles a une lampe faite d'une pierre creuse, suspendue au toit, et dans laquelle brûle la graisse de veau marin et de morse. La mèche est faite avec de la mousse, et ils se procurent du feu avec une pierre et du fer. Cette lampe, qui ne s'éteint jamais, sert à éclairer, à chauffer, et même à faire la cuisine, office dévolu aux femmes. Entre tous leurs aliments, ils préfèrent la chair de veau marin et de narval, qui est

plus huileuse et plus agréable au palais. Ils regardent aussi le chien comme une excellente viande; néanmoins on ne le mange qu'en hiver, lorsque les autres provisions manquent. Les hommes prennent les veaux marins pendant leur sommeil, ou bien ils se couchent près des trous qui existent sur la glace, et ils les attirent en faisant beaucoup de bruit. Quand l'animal paraît, ils imitent son cri ou son grognement et l'amènent ainsi à eux; lorsqu'il est à leur portée, ils le frappent au nez avec une corne de narval. Ils ne connaissent de quadrupèdes sauvages que le lièvre et le renard noir, qu'ils prennent au piége; l'ours blanc, qu'ils chassent dans l'eau; l'onimok, grand animal à cornes, qui est sans doute le renne, et l'amarok, bête féroce qui est probablement le carcajou. Les chiens ont une robe de différentes couleurs où le fauve foncé domine; ils sont de la taille d'un chien de berger; leur tête est celle du loup, et leur queue celle du renard. Leur aboiement ressemble au cri de ce dernier animal, et ils ont aussi le hurlement du loup.

Les montagnards arctiques n'ont aucune connaissance d'un Être suprême; ils n'ont aucune idée d'une autre vie; ils croient aux sorciers, qui portent le nom d'*anghekoks*, et qui, selon eux, ont le pouvoir d'exciter les orages, de produire le calme, d'éloigner les veaux marins ou de les attirer. Ils reconnaissent un roi, qu'ils nomment Tolouwah; le nom de sa résidence était Petowak, située près d'une grande île qui pourrait bien être celle de Wolstentholne. Ils dirent qu'ils lui devaient une portion de tout ce qu'ils prenaient ou trouvaient.

Un peuple qui n'aperçoit pas le soleil pendant trois mois d'hiver, qui le voit constamment pendant trois

mois d'été, et qui, pendant le reste de l'année, voit les jours croître ou décroître d'une heure à vingt-quatre dans trois mois, ne peut avoir l'idée d'une journée. Les Esquimaux ne savent compter que jusqu'à dix; mais ce qui est singulier, c'est que, vivant près de la mer, dont ils tirent presque toute leur nourriture, leurs vêtements, l'huile, qui est leur combustible, les côtes de baleine, qui leur servent de bois dans la construction de leurs habitations et de leurs traîneaux, enfin les défenses du narval, dont ils font leurs armes, ils ne connaissent pas la navigation et n'aient pas de canots; cependant ils ne sont pas dépourvus d'industrie, puisqu'ils construisent des traîneaux.

Ce qui surprit le plus, ce fut de voir à chacun d'eux un couteau grossièrement fait. Ils tirent le fer de deux grands rochers voisins du cap Sichilik : ils en détachent avec beaucoup de peine des fragments qu'ils forgent à froid et aplatissent entre deux pierres. Ross en a rapporté un morceau en Angleterre, et les chimistes qui en ont fait l'analyse pensent qu'il est d'origine météorique.

L'expédition quitta ces parages le 16 août, et le 17, après avoir doublé le cap Sichilik, on vit des roches couvertes d'une neige écarlate. On descendit examiner cette neige, et l'on découvrit qu'elle était pénétrée jusqu'à une profondeur de dix ou douze pieds de matière colorante. La neige ayant été observée à l'aide d'un microscope qui grossissait cent dix fois l'objet, la substance qui la colorait parut être comme une petite graine ronde, et l'opinion générale fut que c'était une végétation. On fit ensuite fondre cette neige, et l'on enferma dans une bouteille l'eau qui en provenait; au bout de quelques heures, elle déposa un

sédiment qui fut examiné aussi au microscope, et que l'on trouva entièrement composé d'une matière rouge. L'examen de cette matière fut soumis à plusieurs savants anglais, qui furent d'avis que c'était une production végétale.

On passa devant le cap Dudley-Digg, qu'on reconnut à la description de Baffin, et, à six milles au nord de ce promontoire, on rencontra un superbe glacier qui s'étendait sur un espace considérable jusqu'à un mille dans la mer. Les brouillards contrariaient beaucoup la navigation, et obligeaient de se tenir à une certaine distance de la côte. « Quand ils se dissipaient, l'aspect qui nous entourait, dit Ross, était magnifique ; si la lune était en vue, elle semblait suivre le soleil tout autour de l'horizon ; et quand ces corps célestes passaient directement au-dessus des sommets des montagnes, la neige prenait l'éclat de l'or, et les glaciers frappés par les rayons du soleil paraissaient autant d'édifices d'argent ornés de toutes sortes de pierres précieuses. »

Dans la nuit du 24 au 25 août, le soleil disparut tout à fait au-dessous de l'horizon pour la première fois depuis le 7 juin, terminant ainsi un jour qui avait duré mille huit cent soixante-douze heures. Le 25, on remarqua que la côte commençait à tourner au sud ; on avait reconnu, sans y pénétrer, l'entrée de quelques-uns des détroits vus et nommés par Baffin. On n'examina ni celui de Smith, ni celui de Jones ; mais partout où l'on put vérifier les indications de ce navigateur, on fut frappé de l'exactitude de ses observations.

Le 30 août, on se trouvait en face du détroit de sir James Lancastre ; on savait que Baffin n'y était pas

entré, et chacun conçut l'espérance d'y trouver le passage si ardemment désiré. La mer était libre de glace; on était favorisé par le vent. La largeur de ce détroit était d'une cinquantaine de milles; on y navigua jusqu'à une distance de trente milles de l'entrée. Alors on vint annoncer au capitaine, qui dînait, que l'on voyait terre. Il monta sur le pont, et reconnut distinctement, à vingt milles de distance, la terre et des glaces; c'était le 31 août, à trois heures après midi. Aussitôt on vira de bord, quoique la sonde rapportât encore sept cent cinquante brasses de profondeur. Intimement persuadé que le détroit était fermé par les glaces, Ross abandonna la recherche du passage, unique but de son expédition, qui fut ainsi totalement manqué; plusieurs de ses officiers ne partageaient pas son opinion, mais ils durent obéir aux ordres de leur chef.

En continuant à longer la côte au sud, on rencontra le 11 septembre une montagne de glace stationnaire, sur laquelle on parvint à grimper. Elle avait deux mille toises de longueur, quinze cents de largeur, et s'élevait de cinquante-un pieds au-dessus de la mer. Un ours blanc énorme se trouvait sur une de ses extrémités; on se prépara sur-le-champ à l'attaquer, mais les fusils avaient pris de l'humidité, et il fallut quelques instants pour les mettre en état. Lorsque l'ours vit qu'on s'avançait vers lui, il prit la fuite; on espérait qu'on finirait par l'atteindre; mais, au grand étonnement des chasseurs, il sauta dans la mer.

Le 12, les vaisseaux se dirigèrent vers l'E., où ils ne firent aucune découverte; séparés par une tempête, ils arrivèrent le même jour, 30 octobre, aux îles Shetland, d'où ils firent voile pour l'Angleterre.

CHAPITRE VIII.

Parry. — Franklin. — Beechey.

EDWARD PARRY. — PREMIER VOYAGE (1819—1820).

La publication du voyage du capitaine Ross souleva de violentes discussions. On accusa cet officier d'avoir renoncé à la découverte totale, sinon d'un passage, au moins d'un détroit, au moment même où tout lui indiquait qu'il l'avait trouvé; quelques-uns de ses officiers prétendaient que le passage existait réellement. De ce nombre était le lieutenant Edward Parry; il appuya son opinion de preuves assez positives pour déterminer l'Amirauté à lui donner le commandement d'une expédition composée de *l'Hécla* et du *Griper*, avec mission d'explorer le fond de la baie de sir James Lancastre. Les progrès qu'avaient faits l'hygiène navale et l'art de conserver les substances alimentaires permirent d'approvisionner ces navires pour deux ans, dans le cas où ils seraient obligés d'hiverner sur les côtes d'Amérique.

L'expédition partit dans les premiers jours de mai, et le 18 juin seulement, les Anglais trouvèrent les glaces; ils naviguèrent péniblement au milieu des glaçons, des baleines, des morses et des phoques, et réussirent à se frayer un chemin et à pénétrer dans la mer de Baffin. Le 31 juillet, ils se trouvèrent en vue du mont de la Possession, et on put apercevoir le

pavillon qui y avait été arboré l'année précédente; l'aspect du drapeau national attira tout le monde sur le pont, et chacun le salua comme une vieille connaissance. On descendit à terre; et quoique aucune tribu d'Esquimaux n'eût visité ce lieu, puisque le pavillon était intact, on fut fort étonné d'y trouver des traces de pas d'hommes qui paraissaient toutes fraîches. Un examen attentif fit reconnaître les marques qu'y avait laissées un soulier européen onze mois auparavant.

Le 1er août, on était vis-à-vis du détroit de Lancastre, mais le vent empêcha d'y entrer. On rencontra dans le cours de cette journée plusieurs baleines; le maître d'équipage fit observer que c'était la seule partie de la mer de Baffin où l'on en trouvât de jeunes; car une source d'étonnement pour tous les baleiniers, c'est qu'ils ne rencontrent jamais de jeunes baleines dans cette pêcherie. Le 2, on eut la vue distincte des deux côtés du détroit, dont le caractère était tout différent. Au sud, c'étaient des montagnes hautes et à pic, entièrement revêtues de neige. Le profil du rivage nord était beaucoup moins heurté comparativement à l'autre et n'avait que peu de neige; la mer s'ouvrait sans glace et sans terre. Le 3, le vent ayant tourné, on fit force de voiles pour pénétrer dans le détroit. « Il est plus facile, dit Parry, d'imaginer que de décrire l'anxiété haletante qui était visible sur tous les visages, tandis que, poussés par une bonne brise, nous remontions rapidement le détroit; les mâts furent couverts d'officiers et de matelots, et un observateur indifférent eût été grandement diverti par l'empressement avec lequel étaient reçus tous les rapports conformes à nos plus ardentes espérances. »

On aperçut des ouvertures, à droite et à gauche,

entre les montagnes; on les dénomma : l'une d'elles, plus grande, reçut le nom de *baie Croker*. Enfin, à minuit, il était certain qu'il n'existait pas de terres dans l'endroit où, l'année précédente, on avait cru en apercevoir.

Le détroit augmentait de largeur à mesure qu'on avançait. On découvrit plusieurs îles, qui furent nommées *îles du Prince-Léopold*. La quantité de glaces qui encombraient la côte occidentale força le vaisseau à suivre la côte orientale. Le 6, on débarqua sur le rivage, qui était couvert de sable et de pierres. Le terrain paraissait âpre et stérile; on n'apercevait que quelques touffes d'herbes éparses et des plantes chétives. Cependant le sol était si humide en différents endroits, que l'on avait de la peine à marcher; rien n'annonçait que ce pays fût habité. On porta ensuite au S., et l'on parcourut environ cent vingt milles. On fut entraîné au N. dans une grande ouverture que Parry nomma *baie du Prince-Régent*, mais que plus tard on reconnut être un passage communiquant avec la mer d'Hudson, ainsi que le capitaine le conjecturait. Les glaces empêchèrent de pousser plus avant au S., et comme la saison était avancée, on retourna vers le N., en naviguant à travers les glaces, qui obligèrent à remonter la côte N. du détroit. Entre le promontoire le plus septentrional et l'île *Beechey*, on découvrit un canal de plus de huit lieues de large, dans lequel on ne vit ni terre ni glace, et auquel on donna le nom de *Wellington*. « Notre arrivée au large de cette grande ouverture, dit-il, fut un événement que nous avions attendu avec une vive anxiété; car la continuité de la terre au nord avait été pour nous une source de tourments, dans la crainte où nous étions qu'elle ne tournât

au S. et n'allât se réunir à la côte d'Amérique. L'aspect de cette large ouverture, tout à fait libre, nous tira de toute appréhension; chacun sentit que nous étions hors de la terre qui forme la côte O. de la mer de Baffin, et que de fait nous venions d'entrer dans la mer Polaire. Je donnai à la magnifique ouverture par laquelle nous étions passés de la mer de Baffin au canal de Wellington le nom de *Barrow*. »

Bientôt les glaces arrêtèrent de nouveau la marche des vaisseaux; on s'y fraya une issue le 23 août, et on navigua encore une fois dans une mer ouverte. On était alors par 74° 25' de latitude N. et 95° 7' de longitude O.; on voyait la terre des deux côtés. Au nord, elle était tantôt haute et escarpée, tantôt basse et sablonneuse. Sur quelques points, la glace s'étendait jusqu'au rivage, et semblait même ne pas s'en être détachée de toute la saison. Le temps était généralement clair et serein, sauf des brumes épaisses qui parfois enveloppaient les vaisseaux. Le soleil était constamment sur l'horizon, ce qui permettait de ne pas perdre une minute dès que les glaçons laissaient le passage libre. On débarqua, le 26, sur l'île *Byam-Martin*, qui, en quatre endroits différents, offrit des habitations d'Esquimaux; elles étaient construites en pierres grossièrement assemblées en forme circulaire : elles paraissaient abandonnées depuis longtemps.

Le 4 septembre, on coupa le 110me méridien, à l'ouest de Greenwich, par 74° 44' N., ce qui assura aux équipages la récompense nationale de 125,000 francs promise par l'acte du parlement. Ce fut un jour de fête, célébré avec toute la pompe appropriée à une telle circonstance.

Bientôt après, on trouva une rade commode, qui

fut nommée *baie de l'Hecla et du Griper*. On laissa tomber l'ancre le 5 septembre, pour la première fois depuis le commencement de ce voyage. L'île n'offrit que des traces de bœufs musqués et de rennes ; elle reçut le nom d'*île Melville*. Un détachement de l'équipage descendu à terre, n'ayant pu distinguer les signaux de reconnaissance, resta trois jours égaré et ne rejoignit le bord qu'avec peine.

Le 22, les vaisseaux étaient entourés de glaces. « L'époque avancée de la saison, dit Parry, l'état compacte des glaces à l'ouest, et les dangers que nous courions depuis quelques jours, me firent penser qu'il convenait de prendre nos quartiers d'hiver. La rapidité avec laquelle la nouvelle glace se formait à la surface de la mer depuis vingt-quatre heures me fit craindre d'être forcé de passer l'hiver dans cet endroit. Je pris conseil de mes officiers, et, d'après leur avis unanime, je résolus de gagner le plus tôt possible une baie favorable. »

Le 23, on était devant un havre présentant un abri convenable, mais il fallut se frayer un chemin à travers la glace. Cette opération se fit ainsi : on traça d'abord deux lignes parallèles, ayant entre elles un peu plus que la largeur du vaisseau, et, le long de chacune de ces lignes, une entaille fut pratiquée avec la scie à glace. Avec d'autres entailles à angles droits, à intervalles de dix à vingt pieds, la glace se trouvait ainsi divisée en nombre de morceaux carrés qu'il était nécessaire de subdiviser en diagonales, afin qu'on eût de la place pour les retirer du canal. Afin de faciliter l'enlèvement, les matelots profitèrent d'une brise fraîche du nord pour ajuster des voiles de chaloupe sur les morceaux de glace, ce qui épargna beaucoup

de temps et de fatigues. Le 26, à midi, le canal était terminé; sa longueur était de deux milles un tiers, et l'épaisseur de la glace était de sept pouces. Les bâtiments mouillèrent, à six cents pieds du rivage, dans le port Winter. Le groupe d'îles découvert dans cette partie de la mer Polaire fut nommé *Géorgie du Nord* (*North Georgian Island*).

On commença aussitôt les préparatifs nécessaires pour passer l'hiver. Tous les mâts furent amenés; on transporta à terre tout ce qui embarrassait le pont; à la place on établit des cabanes dont la charpente avait été apportée d'Angleterre; on les couvrit avec une grosse étoffe de laine, et des tuyaux de chaleur, communiquant avec la cuisine, distribuèrent partout un degré de température constamment égal.

Peu de jours après, le thermomètre descendit à 14° R. au-dessous de zéro. On gravit sur des montagnes voisines, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer parut entièrement gelée. Pendant quelque temps on aperçut des rennes; mais, à dater de la fin d'octobre, on ne vit plus que des loups et des renards. Avant que les rennes eussent complétement disparu, un jour on en poursuivit un troupeau, longtemps après le coucher du soleil. Un soldat de marine, étant parti sans avoir de gants, eut les mains gelées; il fut heureusement rencontré par des matelots à l'instant où, engourdi par le froid, il venait de tomber sur la neige: on fut obligé de lui couper trois doigts. « On aurait peine à croire, fait observer Parry, que le froid excessif produit sur l'âme un effet aussi funeste que sur le corps. Ayant mandé près de moi deux soldats rentrés fort tard le même soir, je les vis l'œil égaré, la langue épaisse, hors d'état de répondre à

mes questions; on aurait pu supposer qu'ils étaient ivres : il fallut plusieurs minutes pour qu'ils reprissent leurs sens. »

Quelquefois la neige tombait en si grande abondance, que, malgré la sérénité de l'atmosphère, on ne pouvait distinguer la baraque élevée sur le rivage pour y serrer les agrès. Dans des ouragans semblables, et lorsque le thermomètre descendait très-bas, personne n'aurait pu rester une heure exposé à l'air libre sans périr. A mesure que l'hiver devint plus rigoureux, les flocons de neige furent plus petits.

Le 4 novembre, on cessa de voir le soleil. Les loups alors commencèrent à s'approcher plus hardiment des vaisseaux. On les entendait constamment hurler sur le rivage; quelquefois ils venaient près des bâtiments; mais ils n'attaquèrent jamais personne.

Le 17, on vit distinctement, à midi et demi, toutes les étoiles de la Grande-Ourse, tant il restait encore peu de lumière dans l'atmosphère. Avec les ténèbres le froid augmenta. Son intensité occasionnait surtout des craquements dans l'intérieur des membrures du vaisseau : ce bruit cessait dès que le thermomètre remontait. Les vapeurs qui s'accumulaient pendant la nuit dans l'endroit où couchait l'équipage se condensaient sur le plafond et y gelaient; il fallait, le matin, travailler trois heures pour gratter cette glace, qui aurait produit de l'humidité en se fondant par la chaleur du feu qui brûlait durant le jour. Il fut donc indispensable d'entretenir du feu dans l'entre-pont pendant toute la nuit.

Par ces froids excessifs, on ne pouvait, en plein air, toucher aucune substance métallique sans éprouver une impression pareille à la souffrance d'une brû-

lure. Il fallut recouvrir d'un cuir souple les instruments avec lesquels on faisait les observations, et n'approcher l'œil des verres qu'avec une précaution extrême.

Le froid fit éclater les bouteilles qui contenaient le jus de citron. Ce fut une grande perte, car c'est le plus puissant antiscorbutique connu ; et malheureusement on ne pouvait le remplacer par d'autres substances analogues.

Le 22 décembre, on était arrivé au jour le plus court de l'année ; tout le monde avait été tellement occupé durant cette première moitié de l'hiver, qu'on fut surpris de la promptitude avec laquelle elle s'était écoulée. Voici comment le temps fut employé pendant cette saison.

Les officiers étaient partagés en quatre quarts qui faisaient régulièrement le service chacun à son tour ; à cinq heures trois quarts du matin, l'équipage se réunissait sur le pont, qui était, ainsi que l'entrepont, bien frotté avec la pierre ponce et du sable chaud ; à huit heures, on déjeunait ; à neuf heures, le capitaine, le lieutenant, le chirurgien faisaient l'inspection pour voir si les vêtements étaient en bon état ; on examinait attentivement les gencives et les jambes des hommes pour reconnaître les premiers symptômes du scorbut. On les envoyait ensuite se promener sur la neige jusqu'à midi, heure du dîner. Quand le froid était trop rigoureux, on leur faisait faire le tour du pont en marquant le pas sur un air joué par un orgue, ou sur la mesure d'une chanson qu'ils répétaient en chœur.

Les officiers, qui dînaient à deux heures, avaient également l'habitude de passer une heure sur le rivage.

On doit bien croire que les promenades ne procuraient pas d'autres distractions que l'exercice; la nécessité de ne pas aller à plus d'une demi-lieue ajoutait beaucoup à la monotonie. Au sud c'était la mer couverte d'une surface de glace non interrompue, uniforme dans sa blancheur éblouissante et variée seulement par quelques amas de glaçons qui s'élevaient çà et là. La terre, entièrement couverte de neige, ne présentait pas plus de variété. Quand on contemplait cette scène du haut d'une montagne, on était saisi de mélancolie, et l'œil se tournait avec plaisir vers les vaisseaux. La fumée qui s'élevait des différents feux, annonçant la présence de l'homme, animait un peu cette perspective, et le son des voix, que par le temps froid on entend à de plus grandes distances qu'à l'ordinaire, venait de temps en temps rompre le grave et solennel silence qui régnait de toutes parts.

«Nous eûmes bien des occasions de nous convaincre, dans nos promenades de terre, dit Parry, des erreurs que l'on commet en estimant la grandeur des objets que l'on aperçoit à quelque distance sur la neige, et l'intervalle par lequel on en est séparé. Souvent nous dirigions nos pas vers une pierre qui nous paraissait énorme, et que nous supposions éloignée d'un demi-mille; cependant, après une minute de marche, nous y arrivions, et nous ne trouvions qu'un caillou que nous pouvions prendre avec la main; c'est ce qui arrivait surtout quand nous montions une colline. Quoique nous eussions reconnu plus d'une fois cette illusion, nous n'en étions pas moins constamment les dupes.» Après le dîner, les matelots se livraient aux travaux nécessaires: à six heures, on passait de nouveau la revue, puis l'équipage soupait, après quoi chacun s'a-

musait comme il l'entendait; à neuf heures on se couchait, et toutes les lumières étaient éteintes. Afin de prévenir les incendies, le maître de garde visitait le pont toutes les demi-heures, et, pour ne pas manquer d'eau, on entretenait constamment un trou dans la glace. A dix heures les officiers se couchaient. Le dimanche était consacré au service divin; l'attention avec laquelle chacun remplissait ses devoirs religieux contribua beaucoup à la régularité qui distingua la conduite des équipages.

Aux précautions ordinaires pour tout ce qui concernait la santé des hommes dont il était le chef, Parry ajouta les moyens moraux qui sont le plus propres à préserver de l'ennui: les jeux, les exercices furent multipliés; mais ce qui amusa le plus l'équipage, ce furent des représentations dramatiques données par les officiers; le théâtre était établi sur le pont, et le lieutenant Beechey en fut le régisseur. Le spectacle avait lieu régulièrement tous les quinze jours, et comme le répertoire n'était pas varié, attendu qu'on ne possédait que deux volumes de pièces dramatiques, Parry lui-même se fit auteur, et pendant les fêtes de Noël les affiches du théâtre de la *Géorgie du Nord* annoncèrent pompeusement la première représentation de: *le Passage au Nord-Ouest, ou la fin du voyage, drame lyrique en trois actes.* Au premier acte, les deux vaisseaux, après avoir passé le détroit de Behring, arrivaient au Kamtschatka; au second, l'équipage débarquait à Londres et recevait la gratification promise; le troisième acte peignait la manière dont les matelots employaient dans la capitale l'argent qu'ils avaient si bien gagné. Pendant la représentation, le froid était à 22° au-dessous de zéro dans l'endroit où l'on jouait

on craignit un instant que la rigueur de la température n'empêchât la continuation de ce divertissement, mais la persévérance des acteurs surmonta tous les obstacles, et le plaisir que les spectateurs prenaient à une pièce dont le sujet les intéressait si vivement leur fit braver toutes les incommodités du froid.

Ce fut aussi pour entretenir la bonne humeur et la gaieté que l'on publia un journal hebdomadaire intitulé *Gazette de la Géorgie septentrionale*, *Chronique du Nord*. Le capitaine Sabine, embarqué comme astronome, en était l'éditeur, et les officiers lui fournissaient des matériaux pour remplir sa feuille. Ceux qui n'osaient pas envoyer des articles égayaient encore le cercle par la critique, toujours décente et de bonne humeur, qu'ils faisaient des pages de la gazette.

Le retour de chaque jour avait été bien marqué par le crépuscule un peu avant midi, et le plus court avait été suffisant pour permettre de lire pendant deux heures. Quand le ciel était beau, un bel arc de lumière, d'un rouge éclatant, couvrait tout l'horizon au sud, une heure ou deux avant midi, et la clarté croissait en force à mesure que le soleil approchait de l'horizon; d'un autre côté, le reflet lumineux des nuages, secondé quelquefois par une lune brillante, suffisait en tout temps pour écarter les ténèbres habituelles aux pays plus tempérés.

Le matin même du 1er janvier 1820, le scorbut se montra à bord; c'est alors que le capitaine pensa à faire croître de la moutarde et du cresson dans de petites boîtes plates remplies de terre et placées le long du tuyau de poêle. Par ce moyen, le sixième jour après avoir semé la graine, on avait une récolte suffisante pour donner aux trois scorbutiques une once de salade

par jour. La moutarde et le cresson, venus ainsi, étaient nécessairement sans couleur, par suite de la privation de la lumière; mais ces herbes n'avaient perdu ni leur goût ni leur efficacité, car au bout de neuf jours les malades furent guéris.

Le 3 février, à huit heures du matin, une croix consistant en rayons verticaux et horizontaux fut observée autour de la lune, et vingt minutes avant midi on aperçut le soleil du haut du grand mât de *l'Hecla*, élevé de cinquante-un pieds au-dessus de la mer; ainsi la nuit avait duré quatre-vingt-quatre jours. Cependant ce fut seulement le 7 que le soleil se montra distinctement, et depuis huit heures jusqu'à quatre il faisait assez clair pour qu'on pût travailler à terre. Dans les promenades, qui furent poussées plus loin qu'à l'ordinaire, la distance à laquelle se propagent les sons à travers le milieu de cette atmosphère était toujours un objet de surprise. On a souvent entendu des gens qui causaient à voix basse à la distance d'un mille. On remarqua aussi une autre singularité: trois officiers, étant à deux milles sous le vent des vaisseaux, furent saisis d'une violente odeur de fumée au point d'en être suffoqués; la fumée ne peut s'élever dans l'atmosphère lorsqu'elle est entièrement refroidie, et est portée horizontalement à de grandes distances. Malgré la présence du soleil, le froid était plus piquant et plus vif que dans le mois de décembre; la représentation du 16 février eut lieu néanmoins, quoique le thermomètre marquât 28° au-dessous de zéro. Mais les acteurs souffrirent beaucoup; cette température causa des accidents très-graves. Le 24, le feu prit à la maison construite en terre: on réussit à l'éteindre et à sauver les instruments précieux qui y étaient déposés.

« Nos visages exposés au feu, dit le narrateur, étaient vraiment curieux à voir ; presque toutes les joues et tous les nez étaient devenus entièrement blancs par suite du saisissement du froid, de sorte que les chirurgiens n'avaient pas d'autre soin que celui de courir constamment au milieu des hommes qui travaillaient au feu, et de frotter avec de la neige les parties atteintes pour y ramener la vie : malgré ces précautions, il y eut quatorze malades, et deux matelots furent cruellement victimes de leur zèle. Dans leur empressement à sauver l'aiguille de variation dont ils connaissaient le prix, ils s'enfuirent avec cet objet sans mettre leurs gants. Dans l'espace d'une demi-heure, leurs doigts furent totalement gelés ; il fallut leur amputer les mains. »

Le mois d'avril se passa sans événements remarquables ; les jours devenaient plus longs, le soleil plus chaud ; on épiait attentivement les premiers signes du dégel, mais les espérances étaient presque aussitôt détruites par des tempêtes et des rafales de neige. Le 12 mai, on vit pour la première fois des oiseaux : c'était une heureuse nouvelle pour des gens privés de nourriture fraîche depuis six mois, et d'ailleurs c'était un signe de l'approche de l'été. Dans une excursion assez prolongée, on trouva le sol à découvert et une grande quantité d'oseille, ressource précieuse pour les malades. Le 24 mai, à huit heures du soir, on fut agréablement surpris par une forte pluie ; les équipages avaient tellement perdu l'habitude de voir l'eau à l'état liquide, que chacun courut sur le pont pour jouir de ce spectacle curieux et intéressant.

Le 1er juin, Parry résolut de parcourir l'île Melville : il prit avec lui le capitaine Sabine, un chirurgien,

deux midshipmen, deux sergents, trois matelots, deux soldats de marine, et se mit en route à cinq heures du soir. On s'était muni de vivres pour trois semaines, de couvertures de laine, d'une cheminée portative et de bois: tous ces objets étaient placés sur une petite charrette à bras. Le départ avait lieu le soir, et l'on s'arrêtait le matin, afin de dormir pendant la grande chaleur et d'éviter la réverbération du soleil sur la neige. On marcha au N. dans une plaine immense qui s'étendait vers l'O., et sur laquelle rien ne rompait l'uniformité de la neige dont elle était couverte. On traversa des ravins qui s'étendaient du N.-E. au S.-O.; quelques-uns avaient cent pieds de profondeur, et leurs bords étaient presque toujours taillés à pic: la charrette n'y passa qu'avec peine. Cette vaste plaine n'était ni entièrement stérile, ni inanimée; les portions de terrain que la neige avait abandonnées paraissaient plus fertiles que le voisinage de la baie. Le saule nain, l'oseille, le saxifrage et la mousse y croissaient en plus grande quantité. Des canards, des pluviers, des rennes parcouraient cette solitude.

« Le 3, deux de nous étant en avant du détachement, dit Parry, un beau renne vint à nous en trottant, et joua autour de nous à la distance de trente pas pendant un quart d'heure. Nous n'avions pas de fusil, et je ne sais d'ailleurs si nous l'aurions tué, car nous sentions que c'eût été mal répondre à la confiance qu'il paraissait avoir en nous. Cet animal, ayant entendu le reste de nos gens causer de l'autre côté du ravin, courut sur-le-champ vers eux sans beaucoup de précaution; et ceux-ci, moins scrupuleux que nous, firent feu immédiatement et le manquèrent; alors il traversa de nouveau le ravin pour revenir où nous étions assis,

et s'approcha plus près encore que la première fois. Dès que nous nous levâmes pour aller en avant, il nous accompagna comme un chien, trottant quelquefois devant nous, et revenant quand il avait fait quarante ou cinquante pas. Lorsque nous nous arrêtâmes pour faire les observations, il resta près de nous jusqu'à ce que le reste du détachement nous eût rejoints; puis il s'éloigna. Le renne n'est nullement un animal gracieux; ses hautes épaules et sa tête gauchement penchée lui donnent une apparence de difformité. Notre nouvelle connaissance avait une bordure noire assez large autour des yeux, et une ligne étroite de même couleur à la queue. Nous remarquâmes que toutes les fois qu'il allait s'éloigner, il faisait une espèce de joyeuse gambade en levant ses jambes de derrière. »

Le 4, on se dirigea plus au N.: les endroits découverts étaient d'une stérilité complète. Un vent assez frais avait commencé à souffler du S.-E.; les matelots, imitant les Chinois, disposèrent sur la charrette une couverture en guise de voile, expédient qui réussit à merveille. Lorsqu'on eût dressé les tentes, le vent devint si impétueux et chassa la neige avec tant de violence, que l'on s'estima heureux de pouvoir se mettre à l'abri derrière la charrette.

Le 6, du haut d'une colline, on aperçut des montagnes sur une île séparée par un bras de mer. Cette île fut nommée *île Sabine*. Pour s'assurer que c'était bien la mer, le capitaine chercha à briser la glace; il réussit après de nombreux efforts, car elle avait quatorze pieds d'épaisseur; l'eau était salée. On éleva sur ce cap une espèce de monument en pierre de forme conique; on y déposa des monnaies et un cylindre

d'étain renfermant un papier sur lequel on inscrivit les noms des voyageurs et l'historique de leur séjour dans l'île.

On fit route au S.-O., traversant des montagnes qui rendaient la marche fort pénible, mais qui variaient la route. Pour la première fois depuis un an on vit un petit ruisseau d'eau courante; on rencontra ensuite plus d'eau que l'on n'en désirait, car le terrain était toujours fangeux, et la charrette n'y roulait que difficilement. Après une alternative de plaines et de ravins, on arriva, le 12, sur une montagne haute de neuf cents pieds; de ce point, on vit une immense plaine de glace qui se prolongeait à l'O., à perte de vue, et qui, à l'E., était bornée par d'autres montagnes. En descendant dans un ravin au fond duquel coulait un ruisseau, l'essieu de la charrette se rompit. Comme elle n'était plus bonne à rien, on en brûla les morceaux pour préparer un repas chaud, dont on était privé depuis plusieurs jours. On laissa les roues entières; et si quelques voyageurs passent jamais dans ces régions glacées, ils reconnaîtront que d'autres hommes les ont visitées avant eux.

On fut dès lors obligé de porter le bagage; chaque homme eut un poids de soixante-dix livres, et chaque officier un de quarante. On côtoya ensuite la baie dans laquelle tombait le ruisseau du ravin; un cap en forme l'entrée à l'E.; les couches horizontales des rochers de grès qui en sont voisins ressemblent plutôt à des ruines d'édifices qu'à des ouvrages de la nature. La végétation était plus active dans cet endroit que dans le reste de l'île; sa situation abritée y faisait croître une quantité d'herbes, de mousses, de saules nains: on y cueillit même une renoncule glaciale. Quand on

eut reconnu que cette baie s'étendait à une distance considérable à l'E. et à l'O., on résolut de la traverser sur la glace, et l'on fit halte à l'île *Hooper*, qui était située au milieu. Un trou donna lieu de s'assurer que l'eau était salée; ce golfe reçut le nom de *Liddon*, celui du capitaine du *Griper*. Après quelques heures de repos, on partit à travers la glace pour la pointe de la baie; la chaleur du jour avait tellement amolli la neige, que, chargés comme ils l'étaient, les voyageurs enfonçaient souvent jusqu'aux genoux; ils furent donc très-contents de se retrouver sur la terre après une marche de trois heures et demie. Ils étaient à peine avancés d'un mille quand ils trouvèrent un sol très-fertile; la terre était couverte de fiente de rennes, de lièvres et de bœufs musqués. Les chasseurs tirèrent un bœuf. Cet animal a des formes très-disproportionnées, et son poil est si long, que ses pieds ne semblent avoir que deux ou trois pouces de long. Quand il se sent poursuivi de près, il arrache la terre avec ses cornes, et se retourne pour regarder les chasseurs. Ceux-ci prirent aussi plusieurs souris; leur poil tournait au brun sur la tête et sous le ventre, tandis que le dos était gris foncé. Il n'est pas de coin de l'île où l'on n'ait remarqué les trous et les traces de ces petits animaux. Un d'eux, après lequel un sergent courait, ne trouvant pas de trou dans lequel il pût se sauver, s'adossa contre une pierre, comme pour se défendre, et mordit le doigt du sergent, quand celui-ci voulut le prendre. On découvrit bientôt les restes de six huttes d'Esquimaux qui paraissaient abandonnées depuis peu. Enfin les voyageurs arrivèrent au vaisseau le 15 au soir, mieux portants qu'à leur départ : ils ve-
de parcourir cent quatre-vingts milles, à peu
ixante lieues.

Cependant le dégel s'opérait graduellement; les ravins, dans lesquels il n'y avait pas une goutte d'eau quelque temps auparavant, se remplirent de torrents profonds et rapides. Auprès des vaisseaux, la glace n'avait plus que deux pieds d'épaisseur. Il n'en était pas de même à l'entrée du port, où l'eau avait plus de profondeur; dans ce cas, il faut bien plus de temps à la glace pour fondre. Les torrents, auxquels la fonte des neiges donne naissance sur terre, et qui, à l'île Melville, coulent pendant près de six semaines vers l'Océan, sont un des plus puissants moyens employés par la nature pour fondre les glaces. Le 16 juillet, on ne voyait plus de neige sur l'île que dans les endroits où le vent l'avait accumulée. Après les froids excessifs qu'on avait éprouvés, le temps paraissait aussi doux et aussi agréable que dans l'été des autres climats, quoique le thermomètre ne s'élevât jamais au-dessus de 10°. La promenade, le gibier, l'oseille qu'on avait en abondance, détruisirent bientôt tous les germes de scorbut, et les équipages jouirent de la meilleure santé. Cependant, le 30 juin, le contremaître Scott succomba à une maladie de poitrine dont il avait ressenti les premiers symptômes avant son embarquement.

Tous les préparatifs du départ étant terminés, et la glace laissant un espace suffisant pour voguer, le 1er août les vaisseaux firent voile vers l'O., le long de la côte; le 6 on était parvenu à un cap où les glaces bouchaient entièrement le passage. Le lieutenant Beechey, envoyé à la découverte, dit qu'elles s'étendaient jusqu'à une terre située à près de quarante milles de distance. En effet, le 8, du haut d'une montagne, Parry vit, dans la direction du S. à l'O., cette terre, dont les

côtes paraissaient fort élevées : c'est la plus occidentale que l'on ait découverte jusqu'à présent dans les mers polaires au N. de l'Amérique, car elle s'étend au delà du 117° du S.-O.: elle fut nommée *Terre de Banks.*

Le 9, au matin, on tua un bœuf musqué mâle, qui était venu paître près des vaisseaux. L'extérieur de cet animal avait une forte odeur de musc, dont toute sa chair était plus ou moins imprégnée, le cœur surtout. Il fournit quatre cent vingt-une livres de viande, qui, malgré sa saveur particulière, fut unanimement préférée aux provisions salées ; cette viande était très-grasse, et avait aussi bonne mine que le plus beau bœuf exposé en vente dans un marché d'Angleterre.

Parry fit encore une nouvelle tentative pour avancer, en changeant la direction de sa route ; elle fut infructueuse. L'endroit où se trouvaient les vaisseaux est situé par 74° 26' latit. N. et 113° 46' longit. O.; c'est le point le plus occidental où l'on soit parvenu dans cette partie de la mer polaire. On revint à l'E., pour tâcher de pénétrer ensuite au S. Le 16, la mer cessa d'être navigable ; les bâtiments furent obligés d'entrer dans un petit port que formaient d'énormes glaçons échoués. Les vaisseaux restèrent ainsi jusqu'au 23, entourés de glaces immobiles ; le vent les ayant mis alors en mouvement, ils sortirent de cette position difficile.

Comme l'été, qui tirait à sa fin, ne laissait guère l'espoir d'avancer vers l'O., et que l'état des provisions ne permettait pas de songer à passer un autre hiver dans ces latitudes élevées, Parry prit par écrit l'opinion de tous ses officiers sur ce qu'il devait faire ; ils furent unanimement d'avis de retourner en Angleterre

en explorant la côte O. de la mer de Baffin. En conséquence, le 31 août, les vaisseaux sortirent du détroit de Barrow, qui était aussi navigable que le passage le plus ouvert de l'océan Atlantique. Ils étaient ainsi restés onze mois dans cette mer polaire, et pendant quatre mois les équipages avaient été réduits à deux tiers de ration. Le combustible avait été soigneusement épargné, et c'était la privation qui avait semblé la plus pénible. Quand on fut hors du détroit, le capitaine fit faire du feu en quantité suffisante, et l'on distribua ration complète de vivres. En entrant dans la mer de Baffin, on en longea la côte occidentale d'aussi près que les vents et les glaces le permirent; on rencontra plusieurs bâtiments anglais occupés à la pêche de la baleine, ce qui fut une surprise agréable pour les navigateurs, car jusque alors les baleiniers n'exploraient que la côte opposée, celle du Groënland.

Le 6 septembre, on était près d'une ouverture nommée, lors du précédent voyage, *Clyde-River*. Le temps ne permettait pas d'approcher de la terre, lorsque quatre canots d'Esquimaux accostèrent les vaisseaux sans la moindre défiance; on prit les canots à bord, où les naturels montèrent sans hésitation. La troupe se composait d'un vieillard et de trois jeunes gens; à chaque présent qu'on leur faisait, ils manifestaient leur joie par des cris qu'ils continuaient jusqu'à perdre haleine; puis ils sautaient pendant plusieurs minutes; ils furent plus honnêtes que ceux de la rive opposée, et ne cherchèrent point à voler.

Le lendemain, Parry descendit à terre pour visiter ces nouveaux amis. « Dès que nous fûmes en vue de leurs tentes, dit-il, tout animal vivant, hommes, femmes, enfants et chiens, se mirent en mouvement

et coururent au-devant de nous avec des cris continuels et retentissants, au milieu desquels on ne pouvait distinguer que le mot *pilleteï* (donne-moi). Outre les hommes que nous avions déjà vus, il y avait quatre femmes, dont l'une paraissait être l'épouse du vieillard; deux autres avaient des enfants pendus à leur dos dans une espèce de sac. (Pl. IV. — 2.)

« Les hommes ressemblaient, pour la taille, l'habitude du corps et les vêtements, aux Esquimaux décrits dans le Voyage de Ross (1). Les femmes avaient de quatre pieds et demi à quatre pieds sept pouces. Les traits des deux plus jeunes étaient réguliers; elles avaient le teint clair, les yeux petits, noirs et perçants; les dents d'une blancheur et d'une régularité parfaites; et, bien que la forme du visage soit chez elles ronde et joufflue, et que leur nez soit aplati, il serait possible de les considérer comme jolies. Leurs cheveux, qui sont d'un noir de jais, pendent longs et flottants sur leurs épaules; une partie seulement est nattée négligemment de chaque côté : quelquefois ils sont roulés en une masse informe. Elles avaient toutes le visage et les mains tatoués, à l'exception de la plus jeune. Les hommes et les enfants n'étaient pas tatoués. Les enfants avaient bonne mine; ils eurent d'abord peur de nous; mais les cadeaux les apprivoisèrent au point de les rendre importuns; les femmes ne cessaient de nous poursuivre avec leur éternel *pilleteï* : elles étaient surtout avides de nos boutons.

Le costume des femmes se compose d'une veste de peau de veau marin, taillée en pointe devant et derrière. La pointe postérieure descend presque jusqu'à

(1) Voyez page 121 de ce volume.

terre; les caleçons couvrent le milieu du corps. Elles portent des bottes pareilles à celles des hommes, et en outre elles ont des bas très-lâches qui retombent négligemment par-dessus le haut des bottes.

« Les tentes qui forment leurs habitations d'été ont pour principal appui une longue perche de baleine, haute de quatorze pieds, posée perpendiculairement, et dépassant de quatre ou cinq pieds les peaux qui forment le toit et les côtés de la tente. Leur longueur est de dix-sept pieds, et la largeur de sept à neuf. Le lit, composé d'une grande quantité d'herbe sèche, occupe environ un tiers de l'appartement. La porte est formée de deux morceaux d'os, réunis par les extrémités supérieures. La couverture de la tente, faite de peaux de veaux marins, est attachée à terre par des morceaux d'os de baleine recourbés.

« Au milieu de quelques pierres irrégulièrement placées dans un coin de chaque tente, se trouvait une lampe d'huile et de mousse, au-dessus de laquelle était suspendu un petit vase en pierre, de forme oblongue, contenant des tranches de chair de morse. Les couteaux sont faits de défenses de morse aiguisées, taillées assez minces pour cet effet, et ressemblant aux sabres des enfants.

« J'achetai un canot long de seize pieds et large de deux. Quand il est à flot, il a hors de l'eau deux pieds de son avant, et diffère des canots du Groënland en ce qu'il est plus bas à chaque bout, et qu'il a aussi un rebord plus élevé autour du trou circulaire où se tient l'homme. L'aviron est double et de bois de sapin : les bords de ce canot sont couverts d'os durs qui les empêchent de s'user. » (PL. V — 1.)

Malgré son désir de ranger la côte de près, Parry

fut souvent obligé de s'en tenir éloigné, à cause des masses de glaces qui la bordaient, et même de la perdre de vue. Les brumes et les coups de vent gênaient aussi la navigation. La saison était trop avancée pour que l'on pût continuer la reconnaissance de ces parages. On fit donc voile pour l'Angleterre, et les vaisseaux mouillèrent dans la Tamise le 18 décembre. Les deux équipages jouissaient d'une bonne santé, et l'on n'avait perdu qu'un seul homme dans le cours de ce voyage long et difficile.

L'Amirauté ayant déclaré que les équipages de *l'Hecla* et du *Griper* avaient droit à la récompense nationale de 125,000 fr., la répartition en fut faite aussitôt, d'après le grade de chacun. Le commandant eut 25,000 fr.; chaque matelot, 250 fr. Ils mirent alors en action le dénouement de la pièce qui avait charmé leurs loisirs dans les longues soirées passées sur l'île Melville.

JOHN FRANKLIN (1819—1821).

Avant même que l'issue de l'expédition du capitaine Parry fût connue, le gouvernement britannique avait résolu d'en envoyer une autre par terre pour déterminer les longitudes et les latitudes de la côte N. de l'Amérique septentrionale, et la direction de la côte depuis l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre jusqu'à l'extrémité orientale du continent. Les mesures à prendre pour parvenir à ce but étaient laissées au choix du capitaine Franklin, qui fut chargé du commandement de cette entreprise; on lui adjoignit le docteur Richardson, chirurgien de la marine royale, et les midshipmen Hood et Back.

Franklin partit du fort York, sur les bords de la

baie d'Hudson, le 30 août 1819; il gagna successivement tous les forts que la compagnie a fait bâtir depuis les voyages de Hearne et de Mackenzie, et arriva enfin au fort Providence, sur le lac Esclave, dernier établissement des Anglais vers le Nord. Le 2 août 1820, il quitta ce comptoir, dirigeant sa marche vers le fleuve Copper-Mine, à travers un pays que nul Européen n'avait visité jusque alors; il avait pour guide un Indien nommé Akaïtcho, avec un parti nombreux et dix-sept chasseurs canadiens.

On entra, le 3, dans la rivière de la Pierre-Jaune (Begholo-Tessé) qu'on remonta; il fallut traverser plusieurs lacs et passer au-dessus des rochers qui barraient la rivière. Pour surmonter ces obstacles, on était obligé de porter à dos d'hommes les canots et les bagages, ce qui demanda beaucoup de temps. Enfin, le 20 août, le guide, voyant l'impossibilité où l'on était de gagner et de descendre le Copper-Mine avant l'hiver, proposa de passer cette saison au lieu où ils se trouvaient, qui présentait toutes les commodités nécessaires. Les rennes y étaient communs, et le bois fournissait ce dont on avait besoin, tant pour la construction des cabanes que pour le chauffage. On construisit une maison en bois qui fut appelée *Fort Entreprise*. Cette habitation servit de refuge à nos hardis voyageurs; ils ne la quittèrent définitivement que le 14 juin 1821. On atteignit à la fin de ce mois l'endroit où Hearne avait trouvé du cuivre, et on constata l'exactitude de l'opinion qu'il avait émise en disant que ce métal y était fort rare. Enfin on atteignit la rivière de Copper-Mine, dont la navigation fut reconnue moins difficile qu'on ne le supposait.

Le 15, on aperçut pour la première fois les Esqui-

maux; ils prirent la fuite à l'approche des Anglais, qui visitèrent leurs tentes abandonnées. Franklin crut reconnaître là le théâtre de la scène de carnage dont Hearne avait été témoin.

« Nous nous embarquâmes le 18, naviguant vers la mer, qui est éloignée de neuf milles. Après avoir passé quelques rapides, le fleuve s'élargit et devient navigable pour des canots; il coule entre des bancs de sable d'alluvion. Nous établîmes notre camp à la gauche de son embouchure, qui a un mille de largeur; elle est peu profonde, étant presque entièrement barrée par des bancs de sable. Nous déterminâmes notre position à 67° 50' lat. N. et à 45° 30' long. O.; on voit par là qu'il existe une grande différence entre la position donnée par Hearne et celle qui fut le résultat de mes observations. Cependant l'exactitude de la description qu'il a laissée nous prouva que nous étions à l'endroit qu'il avait visité. » Le lendemain, le commis de la compagnie quitta Franklin avec quatre Canadiens; déjà les Indiens l'avaient abandonné : il ne restait plus qu'avec trois officiers, un matelot et seize chasseurs canadiens, pour tenter sur deux frêles embarcations les hasards et les dangers d'une mer inconnue.

La troupe s'embarqua le 21 juillet, se dirigeant à l'E., tantôt à la voile, tantôt à la rame; les glaces laissaient un passage libre le long de la côte; au large, on voyait fréquemment des îles rocailleuses et nues, dont chacune reçut un nom, ainsi que les points les plus remarquables du continent. Le 25, on doubla le cap qui reçut le nom de Barrow. Au delà court la terre S.-E.; des roches de granit s'élèvent brusquement bord de l'eau à une hauteur de quatorze cents

pieds; le rivage escarpé et raboteux ne permet aux canots d'aborder que dans un petit nombre d'endroits. On continua jusqu'au 30 juillet de suivre la côte au S.-E. Elle se terminait à une baie qui fut nommée *Arctic Sound*. Le cap Barrow se trouve donc à l'extrémité nord-est de l'Amérique; dans cette baie se trouve l'embouchure du *Hood's River*.

On navigua ensuite vers une pointe qui terminait au nord la côte orientale de la baie, et, après qu'on l'eut doublée, on découvrit un autre grand espace où l'on ne voyait que de l'eau. Le 5 août, on parvint à l'embouchure de Back's River, sur la côte occidentale de la baie qui reçut le nom de *Bathurst's Inlet*. Les voyageurs longèrent ensuite la côte orientale de ce bras de mer jusqu'à la pointe Everit. De cette pointe au cap Croker, on suivit un rivage bordé d'îles, puis l'on erra dans la baie Melville, qui se prolonge vers l'E.; on en fit le tour, et partout où l'on débarqua, on trouva des traces récentes d'Esquimaux. Le mauvais temps ayant empêché de s'embarquer, on campa sur une pointe appelée *Turnagain*, dernière limite de cette longue et pénible exploration. Les vivres commençaient à manquer, l'hiver s'avançait; Franklin revint sur ses pas, et le 25 il commença à remonter le fleuve Hood.

« Là, dit-il, se termina notre voyage sur la mer arctique, durant lequel nous avions parcouru six cent cinquante milles géographiques, dont cinq cent cinquante-cinq pour parvenir au cap Turnagain. L'espace du cap Barrow, qui comprend toutes les baies que nous avons explorées, peut être considéré comme un grand golfe, que j'ai nommé *Golfe du Couronnement de George IV*. L'archipel qui s'étend à peu de distance

de la côte, depuis l'embouchure du Copper-Mine jusqu'au cap Turnagain, s'appellera *Archipel du duc d'York.* »

Les rapides et les cataractes embarrassaient tellement la navigation, que Franklin jugea convenable de dépiécer les deux grands canots, et d'en construire, avec les matériaux, deux plus petits qui seraient moins difficiles à porter. On enterra les livres et les objets qui n'étaient pas d'une absolue nécessité, et le reste fut chargé sur les épaules de chaque homme. On quitta les bords du fleuve, marchant directement vers le fort Entreprise, où l'on espérait trouver les Indiens, ou du moins les provisions qu'ils devaient y laisser. Du 13 août au 8 septembre, nos voyageurs éprouvèrent toutes les privations que subissent ceux qui se hasardent dans ces climats froids et humides. Pas un morceau de bois pour sécher leurs habits mouillés par des pluies continuelles; pas le moindre espoir de se procurer des vivres. Pendant plus de huit jours, on se contenta de tripes de rocher, avec une demi-ration de vivres par homme; puis enfin, cette substance manquant, on essaya les morceaux de peau grillés au feu quand on se procurait du bois. Les malheureux voyageurs, forcés de traîner sur la neige leurs corps amaigris et affaiblis par les souffrances, ne faisaient que peu de chemin; ils parvinrent cependant, le 26, sur les bords du Copper-Mine. Là, leur embarras fut extrême; ils avaient perdu les deux canots; il fallait cependant traverser la rivière; on essaya de le faire en radeau. M. Richardson se dévoua pour aller à la nage porter de l'autre côté la corde qui devait servir à le tirer; mais, parvenu à une petite distance, ses bras furent tellement engourdis par le froid, qu'il n'eut pas

la force de les mouvoir. Toutefois il persévéra dans son entreprise, et, se mettant sur le dos, il était sur le point d'arriver à la rive opposée, lorsque ses jambes se roidirent aussi, et l'on eut la douleur de le voir s'enfoncer. On tira aussitôt la corde et on le ramena sur le rivage; il paraissait privé de vie. On l'enveloppa de couvertures et on l'approcha d'un bon feu. Peu de temps après, il put indiquer la manière dont on devait le traiter; ses forces revinrent graduellement, et au bout de quelques heures il put marcher. Enfin, le 4 octobre, on passa la rivière dans un canot qu'un charpentier canadien vint à bout de fabriquer. Franklin envoya en avant Back et trois hommes pour aller chercher les Indiens; il laissa en arrière Richardson et Hood, dont la faiblesse augmentait à chaque instant. Le matelot Hepburn demanda à rester avec eux, ainsi qu'un Canadien. Le capitaine Franklin, suivi de quatre autres Canadiens seulement, arriva le 10 octobre au fort Entreprise, où il eut la douleur de ne trouver ni vivres ni traces d'Indiens.

Les voyageurs, en cherchant autour d'eux des moyens de subsistance, se trouvèrent fort heureux de rencontrer des os et des peaux de rennes qu'ils avaient jetés l'hiver précédent : ils firent du feu avec une partie de la maison. Le lendemain, Franklin, voulant continuer sa route, cassa ses souliers à neige, ce qui le força de retourner au fort. Il expédia un Canadien à Back, se résignant à attendre le retour de l'été, unique ressource qui lui restât dans cette fâcheuse circonstance. Franklin éprouva là toutes les souffrances que peuvent causer la rigueur du froid, la privation d'aliments et l'anéantissement des forces physiques.

Enfin, le 7 novembre, cette affreuse situation chan-

gea. Ce jour-là arrivèrent trois Indiens que Back avait expédiés avec des vivres; on peut concevoir avec quelle joie ils furent reçus. Le 13, il vint de nouveaux Indiens avec des traîneaux chargés de provisions. Le 16, on quitta ce fort, où l'on avait passé de si longues et de si terribles journées, et le 26 on arriva au camp d'Akaïtcho.

Pendant une semaine, les soins des Indiens ne se ralentirent pas; ils montrèrent un degré d'humanité qui aurait fait honneur aux hommes les plus civilisés. Grâce à eux, la santé et les forces des voyageurs se réparèrent promptement: ils purent continuer leur route et atteindre le fort Providence le 11 décembre.

Franklin et Richardson quittèrent le fort Providence le 15 décembre, et parvinrent, le 18, aux établissements situés sur la côte méridionale du lac Esclave, où ils trouvèrent Back. Leur santé se rétablit pendant l'hiver. Le 26 mai 1822, ils s'embarquèrent pour le fort Chipiouan; de là ils gagnèrent, le 14 juillet, le fort York, où se termina ce voyage si long, si pénible, si malheureux, pendant lequel, en y comprenant la navigation sur la mer Polaire, ils avaient parcouru, par terre et par eau, cinq mille cinq cent cinquante milles ou dix-huit cent cinquante lieues. Au mois d'octobre 1822, Franklin, Back et Richardson débarquèrent heureusement en Angleterre.

EDWARD PARRY. — SECOND VOYAGE (1821—1823).

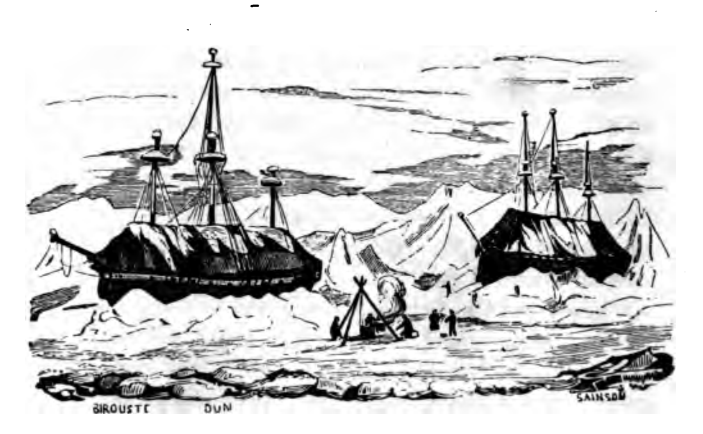
Lorsque l'Amirauté anglaise eut pris connaissance des travaux de Parry et des favorables espérances qu'il concevait pour une réussite presque certaine, elle chargea cet intrépide navigateur d'une nouvelle exploration. Parry prit en conséquence le commandement

Pl. V.





1. Esquimau portant son kaïak.



2. La Fury et l'Hécla au milieu des glaces de l'île Winter.

de *la Fury*, accompagné du capitaine Lyon, marin expérimenté, qui monta *l'Hecla*. Les deux bâtiments partirent le 29 avril 1821, entrèrent dans le détroit de Davis au commencement de juin, et ne furent arrêtés par les glaces que le 5 juillet, près de l'île de la Résolution. Bientôt dégagés, ils remontèrent à l'O.; et le 21, à midi, ils jetèrent l'ancre dans un petit port par 61° 20' 13" de latitude et 65' 7' 55" de longitude, dans le détroit d'Hudson.

A peine les opérations du mouillage furent-elles commencées, que des cris annoncèrent l'arrivée des Esquimaux, et dix-sept d'entre eux vinrent bord à bord de *la Fury* faire des échanges. Bientôt après, un grand *oumiak* ou bateau de femme se montra, contenant sept femmes et quatre hommes, dont le plus âgé dirigeait l'embarcation avec une grossière rame de bois. On ne put décider les femmes à débarquer sur un glaçon proche du vaisseau, mais elles offraient des peaux et de petites lanières de cuir bien tanné pour échange, tout en répétant *pilletet* (donne-moi). « Il y avait, dit Parry, plusieurs peaux pleines d'huile et de graisse; j'en avais grande envie, mais je ne sais pourquoi on ne voulut jamais m'en céder plus d'une. Alors je dis à l'un de nos hommes de tirer une seconde peau, en échange de laquelle je mis dans la main du vieillard un second couteau; mais il résista violemment et avec une colère que je n'avais pas encore vue chez les Esquimaux. Un des jeunes gens s'avança même une rame à la main, dont il se préparait à frapper nos gens, qui riaient de très-bonne humeur de la violence du vieillard, quand je pensai qu'il était temps d'intervenir : je levai un croc sur la tête des Esquimaux, comme pour les frapper, et je les ramenai

bien vite à un état plus calme. Pour prévenir toute nouvelle altercation, je fis sortir nos gens du bateau. Quatre autres oumiaks vinrent encore du rivage; ils contenaient vingt-six individus, la plupart femmes et enfants.

« Les Esquimaux essayèrent plus d'une fois de vider nos poches, et ils se montraient aussi hardis que jamais lorsque le larcin était découvert. Il est impossible de décrire la manière dégoûtante avec laquelle, aussitôt qu'ils se sentaient avoir un peu faim, ils se mettaient à manger leur graisse crue et à sucer l'huile qui restait sur les peaux que nous avions vidées. Ils semblaient prendre plaisir au dégoût qu'ils inspiraient aux matelots; et quand ceux-ci se détournaient pour fuir ce spectacle qui leur faisait soulever le cœur, les sauvages trouvaient très-plaisant de courir après eux, en leur présentant un morceau de graisse ou de chair crue de veau marin, d'où dégouttait l'huile en abondance. Deux femmes offrirent de changer, contre des objets de peu de valeur, leurs enfants, qu'elles avaient déjà commencé à dépouiller de leurs vêtements, comme ne devant pas entrer dans le marché. »

Les vents étant favorables et la mer libre, on fit voile dans le haut du détroit jusqu'au 1er août. Entre l'île Nottingham et la côte North, que quatre lieues séparent, plusieurs oumiaks s'approchèrent des Anglais; ils portaient quantité de jouets de toutes sortes, consistant en petits modèles de caïaks avec leurs avirons, de lances, d'arcs et de flèches. Beaucoup de ces Esquimaux, les femmes surtout, avaient leurs vestes bordées de peaux d'oiseaux dont les plumes étaient tournées en dedans; on vit aussi des peaux provenant de la gorge du *colymbus glacialis* (sorte de plongeon),

oiseau magnifique, dont Parry a trouvé plusieurs fois la peau entre les mains des Esquimaux, sans en avoir jamais vu l'individu vivant.

Le commandant se décida à entrer dans le *détroit Glacé* (*Frozen strait*), dont Middleton avait parlé, mais avec des détails si confus et même si contradictoires, que Parry n'avait aucunement la certitude que ce fût bien réellement le détroit de Middleton; cependant, le lieu où il était devant le conduire dans la baie Repulse, qu'il voulait explorer, il continua sa marche en visitant les plus petites baies de ce détroit inconnu. Les vaisseaux étaient entourés de narvals, de veaux marins et de baleines blanches. On côtoya ainsi l'île Southampton, et on arriva dans la magnifique baie du Duc d'York, qu'aucun Européen n'avait encore visitée. Le vent ayant soufflé au S.-O., on mit toutes voiles dehors pour entrer dans le canal, et on se trouva dans la baie Repulse. Le 21, dans l'angle N.-E. de la baie, on découvrit une anse où il se pouvait que la terre ne fût pas continue; on débarqua sur une pointe, et on y trouva les restes d'au moins soixante habitations d'Esquimaux, toutes composées de cercles de pierres très-réguliers. On en voyait beaucoup encore plus avant dans l'intérieur. A trois milles plus loin, on rencontra dix morceaux de grosses pierres, ayant trois pieds de diamètre et autant de hauteur : c'était un lieu de sépulture. Sous ces pierres on trouva des flèches ou des bouts de lances, de petits modèles de canots et d'avirons, quelques morceaux non travaillés d'os et de bois, et un crâne humain.

Pendant ce temps, un lieutenant avait exploré l'anse N.-O. et avait reconnu la continuité de la terre dans tout le circuit de cette petite baie. Ainsi fut résolue la

question géographique de la baie Repulse, et tant de conjectures depuis longtemps formées sur la possibilité d'un détroit au fond de cette baie, se trouvèrent ainsi détruites pour toujours. C'est à la vérité un résultat négatif, mais il n'est pas moins important.

Ce point éclairci, on fit voile le long du rivage à l'E., et l'on sortit de la baie Repulse; puis on longea la côte septentrionale du détroit Glacé. On crut avoir découvert un passage dans une vaste entrée, qui reçut le nom de *Lyon*. Parry, avec plusieurs chaloupes, fit une excursion dans une baie et rencontra trois Esquimaux. « Quand nous approchâmes d'eux, dit-il, ils furent si parfaitement muets et immobiles, qu'accoutumés, comme nous l'étions, aux importunités de leurs frères moitié sauvages, nous pûmes à peine croire qu'ils étaient Esquimaux; il y avait en outre dans le visage de deux de ces hommes un degré de maigreur qui faisait un contraste frappant avec les joues rondes, rebondies et luisantes de tous ceux que nous avions vus. D'un autre côté, leurs traits avaient plutôt le caractère de l'Indien que celui de l'Esquimau; mais nous constatâmes bientôt que cette diversité de physionomie n'est pas rare chez ce dernier peuple. Les trois sauvages consentirent à nous conduire à leurs demeures; ils marchaient avec tant d'agilité, que nous eûmes peine à les suivre. Nous fûmes joints par deux femmes de vingt à vingt-cinq ans, ayant chacune un enfant sur le dos; elles avaient la figure ronde, grasse et tatouée, et l'expression de leur physionomie était tout à fait semblable à celle des femmes que nous avions déjà vues. Le foyer de la tente se composait de trois pierres négligemment placées debout contre un des côtés, et ils faisaient leur cuisine dans plusieurs pots de terre.

« Les Esquimaux nous demandèrent à plusieurs reprises du fer (*sowik*). Nous leur répondîmes qu'il fallait nous accompagner au vaisseau pour en avoir. En conséquence toute la troupe se mit en marche; les hommes se tenaient à nos côtés, et les femmes en arrière. Dès que nous fûmes arrivés, nous les chargeâmes de présents; mais pendant que nous étions occupés à faire voir aux hommes une foule d'objets nouveaux pour eux, les femmes s'emparaient de tous les objets qui étaient à leur portée et qu'elles pouvaient cacher facilement. Je m'en aperçus; je fis retirer à ces femmes les cadeaux que je leur avais faits, et je renvoyai toute la troupe.

« Le lendemain, nous avions à peine navigué deux heures, que nous découvrîmes que nous étions dans une baie close qui terminait ainsi le passage; je lui donnai le nom de *Baie de Ross* (1). »

Il était temps de songer aux quartiers d'hiver; les glaces qui se formaient menaçant de mettre un terme à la navigation, on entra dans une baie au sud de l'île Winter, et l'on s'établit pour l'hiver, le 4 novembre, avec les mêmes soins que dans le précédent voyage (Pl. V. — 2). Tout fut rétabli, jusqu'au théâtre, dont le capitaine Lyon fut le régisseur. Cette fois on s'arrangea pour que la *salle* fût mieux chauffée les jours de représentation. On construisit à terre une maison et un observatoire.

Les dimanches, les deux équipages assistaient sur *la Fury* à l'office divin; le second pont avait été ar-

(1) Le lieutenant Ross, neveu du commandant de ce nom, qui avait déjà accompagné Parry dans son premier voyage, remplissait alors les fonctions de second sur *la Fury*. Il sera souvent question de lui dans le deuxième voyage de son oncle.

rangé en conséquence ; un orgue, sur lequel étaient notés les chants de quelques psaumes, donnait à cette cérémonie une gravité du meilleur effet.

Les jours s'écoulèrent avec assez de rapidité, et l'année se termina sans qu'aucun homme fût malade; on avait, il est vrai, recours aux antiscorbutiques, dont la culture avait été perfectionnée.

Le premier jour de la nouvelle année fut très-rigoureux; le capitaine Lyon observa une masse considérable de neige soulevée par le vent et contournée en spirale comme un jet d'eau. On prit quatre-vingts renards blancs; ce joli petit animal est si stupide, que l'on en vit plus d'un, après s'être échappé du vaisseau, se reprendre à la même trappe. Le capitaine Lyon réussit aussi à s'emparer d'une hermine dont la fourrure était d'un blanc pur, hormis à la queue ; celle-ci se terminait par une touffe noire, et avait à sa naissance une teinte légère de paille, de même que ses pattes de devant.

Le 1er février 1822, on signala des étrangers à l'ouest. Parry se rendit sur-le-champ de ce côté avec quelques officiers, et trouva bientôt les naturels, qui s'avançaient lentement et en silence, rangés sur une seule ligne. Quelques femmes avaient sur elles de jolis habillements, dont elles se dépouillèrent dès qu'on eut manifesté le désir de les acheter; il est vrai que chacune avait par-dessous un second vêtement. Les Esquimaux conduisirent Parry à leur village, composé de cinq habitations de glace et de neige. Cette première entrevue fut suivie de plusieurs autres, tant au village qu'à bord du vaisseau. A l'une d'elles, une femme nommée *Iligliuck* les régala d'une chanson, et frappa les Anglais de surprise par la douceur et la justesse de sa voix.

Le 7, un loup fut pris dans une trappe; quelques officiers allèrent pour le tuer, et lui tirèrent deux coups de fusil. Comme on s'aperçut qu'il mordait encore une épée qu'on introduisait dans le piége, on lui lâcha un troisième coup de fusil. La trappe se trouvait alors suffisamment ouverte pour que l'on pût lier ensemble ses jambes de derrière; après quoi, comme on le croyait bien mort, on le retira du piége; mais sa tête était à peine libre, qu'il sauta à la gorge d'un officier, auquel il eût certainement fait beaucoup de mal si celui-ci n'eût eu la présence d'esprit de saisir également son ennemi à la gorge, et de le serrer de toute sa force. Cette vigoureuse étreinte fit lâcher prise à l'animal avant qu'il eût sérieusement blessé l'officier. Mais, bien qu'il eût les deux jambes de derrière attachées, il put se sauver encore; on le trouva mort le lendemain à une demi-lieue du vaisseau.

Les Esquimaux manquaient de vivres; la pêche des veaux marins avait peu produit, et la disette était terrible. Ils souffraient surtout beaucoup de la soif, parce que, faute d'huile, ils ne pouvaient faire fondre la neige pour se procurer de l'eau.

Le 15, ils furent assez heureux pour prendre un veau marin, et cet événement occasionna un transport général de joie; toutes les femmes se précipitèrent hors de leurs cabanes, et les enfants coururent sur la plage à la rencontre des hommes qui amenaient le butin. Un des petits enfants grimpa sur l'animal, et, s'y cramponnant, fut ainsi traîné en triomphe jusqu'aux huttes. Alors on remarqua que chaque femme apporta son *outkoufik*, ou pot, pour avoir sa part de graisse et de viande.

Parmi les Esquimaux se trouvait l'anghekok ou sor-

cier de la tribu. Parry lui demanda un échantillon de son art. « Après un moment de réflexion, dit le capitaine anglais, il commença à faire frémir ses lèvres et mouvoir son nez de haut en bas; il ferma ses yeux graduellement, et la violence de ses grimaces arriva au point que tous ses traits devinrent hideusement contournés. Il secouait en même temps avec rapidité sa tête d'un côté et de l'autre en faisant entendre un son nasillard, et quelquefois un cri de démence. Après cet accès de frénésie ridicule, qui dura peut-être vingt ou vingt-cinq minutes, il cessa subitement, et laissa ses traits se détendre et reprendre leur forme naturelle. Cependant le mouvement de sa tête semblait l'avoir tellement hébété, qu'il resta dans sa physionomie un engourdissement stupide qui dura quelque temps encore.

Il y eut le 20 une éclipse de soleil qui causa un tumulte général parmi les Esquimaux : on en trouva plusieurs couchés sur la glace, tant ils avaient peur.

Ces malheureux sauvages, continuant à manquer de vivres, furent contraints de se séparer : une partie se dirigea vers l'O., et les autres restèrent. Parmi ceux-là, malgré leur affreuse détresse, il n'y avait pas une seule physionomie sombre Un trait digne de remarque chez ces peuples, c'est qu'ils vous remercient très-vivement quand vous venez manger leur nourriture, et qu'ils ne témoignent pas la moindre reconnaissance pour l'hospitalité qu'on leur donne.

Un jour que Parry se trouvait au milieu d'eux, un homme accourut avec la nouvelle capture de deux morses : un cri de joie général retentit aussitôt; chacun s'embrassait pour se féliciter de cette prise. Alors on eut de la graisse, et les lampes, qui en débordaient,

répandirent une prodigieuse lumière sur l'opération du dépècement des morses. Quelques jours après, on assista au partage d'un veau marin. L'animal étant couché sur le dos, on répandit un peu d'eau dans sa bouche, et l'on toucha chaque fanon et le milieu du ventre avec un peu de noir de fumée et d'huile prise de la partie inférieure de la lampe. Cette cérémonie se fit avec un soin superstitieux qui en annonçait toute l'importance. Dans toutes leurs prières ils ne manquent jamais d'appliquer un mince filament de la peau ou de quelque partie des intestins d'un veau marin sur le front de leurs enfants, afin de les rendre heureux à la pêche.

Enfin l'hiver se passa; de jour en jour la glace s'ouvrait au large, la neige fondait à terre, les oiseaux revenaient, le saxifrage reparaissait, et vers la fin de mai on commença à creuser un canal pour dégager les vaisseaux à la première occasion favorable.

Le 9 juin, Parry et Lyon visitèrent un nid de cygnes; il était construit avec de la tourbe, et avait cinq pieds quatre pouces de long sur quatre pieds de large; sa profondeur était de deux pieds. On y trouva deux œufs pesant chacun huit onces, d'un blanc tirant sur le brun; mais les oiseaux étaient trop sauvages pour se laisser approcher.

Le 2 juillet on mit à la voile. Le lendemain on vit les Esquimaux qui avaient quitté l'île Winter quarante jours auparavant. Leur surprise fut grande quand ils apprirent que les vaisseaux n'avaient mis qu'un jour dans ce trajet.

Le 9 on courut un grand danger. Un champ de glace de plusieurs milles vint heurter contre une pointe de glace; il la brisa avec un craquement terrible et en

lança des masses énormes à une hauteur de cinquante à soixante pieds. Par bonheur, on put entrer dans une baie voisine, et l'on échappa au naufrage.

Le 12 et le 13, les vaisseaux étant retenus par les glaces, on fit une excursion sur la terre, et l'on vit une chute d'eau magnifique.

« Au point où commence la cataracte, dit Parry, la rivière a cent cinquante pieds de largeur. Après être tombée de quinze pieds environ, formant un angle de trente degrés, sa largeur se réduit à quarante pieds; alors, comme si elle avait concentré toute sa force avant de descendre le dernier degré, elle se précipite de cent pieds de haut en une seule et vaste nappe presque perpendiculaire. C'était un rugissement sublime que le bruit de cette cataracte; et comme nous pûmes approcher à un pas du haut de la chute, nous sentîmes le rocher même trembler sous nos pieds. Nous appelâmes cette rivière, dont nous suivîmes le cours tranquille et bordé d'une riche végétation, du nom de notre ami Barrow. Plusieurs rennes paissaient sur les rives, comme pour donner de la vie à cette scène pittoresque.

Les vents poussèrent les vaisseaux au N.; ils doublèrent paisiblement le cap *Penrhyn* et continuèrent leur marche pendant la nuit. Au jour, un détachement débarqua pour tuer des morses. Mais, tout apathiques que sont ces énormes animaux, il y en eut un qui, se sentant blessé, devint furieux et endommagea plusieurs planches de l'embarcation avec ses dents puissantes. Alors il en vint autour de lui beaucoup d'autres qui le frappèrent de leurs défenses, soit pour le délivrer, soit pour l'exciter à combattre. L'aboiement du morse, quand il est en colère, peut s'entendre distinc-

tement à une distance de deux milles. Les balles seules pouvaient les blesser à mort, car les lances à baleine se courbaient sur leur peau sans y pénétrer. Un de ces animaux, ayant été accidentellement touché par une rame, la saisit entre ses nageoires de devant, et, l'arrachant des mains du rameur, il la brisa en deux.

Bientôt après, arrêtés par les glaces au moment où ils espéraient entrer dans un détroit qui pouvait les conduire au N.-E. du continent américain, nos navigateurs débarquèrent sur un point nommé *Igloulik*. Les Esquimaux qu'ils y rencontrèrent leur donnèrent toutes les marques d'hospitalité possible, quand on leur eut parlé de leurs amis de l'île Winter. La connaissance que les Anglais avaient de plusieurs de leurs parents était si complète, grâce aux notes qu'ils avaient recueillies, qu'ils excitèrent plus d'une fois une terreur superstitieuse parmi les sauvages. Ceux-ci les conduisirent à des ruines d'habitations d'hiver, dont les fondations étaient de pierre; le mur de construction se composait d'os de baleine et de morse, inclinés graduellement à l'intérieur et se réunissant au sommet. Il y avait tout autour des têtes d'ours, de chiens, de veaux marins et d'hommes. Les Esquimaux, s'apercevant du désir qu'on avait d'emporter quelques-unes de ces dernières pour les collections, s'empressèrent d'en chercher, et en remirent, avec la plus complète indifférence, quelques-unes qui avaient peut-être appartenu à leurs amis ou à leurs parents.

Pendant que les vaisseaux naviguaient aussi vite que possible, le capitaine Lyon opérait une reconnaissance sur les côtes d'Igloulik. Il rencontra les Esquimaux, qui le conduisirent chez Ouyarra, un de leurs chefs. Onze beaux chiens tiraient leurs traîneaux; un

de ces animaux, plus vieux que les autres et d'une sagacité particulière, était placé à leur tête avec une guide plus longue, afin qu'il pût conduire les autres par les endroits les plus secs. Le chien conducteur obéissait à la voix du cocher, qui ne le frappait pas, mais qui l'excitait en l'appelant par son nom. C'était un curieux et beau spectacle que ces traîneaux courant à l'envi, hommes et chiens criant tous à la fois, tandis que les chars traversaient les pièces d'eau avec la plus grande rapidité.

Le capitaine et son détachement furent bien reçus chez Ouyarra. Sa mère aida les femmes à retirer aux voyageurs leurs vêtements et leurs bottes, qu'elles raccommodèrent sans qu'on les en priât. Lyon étant accablé de fatigue, son hôte et ses femmes se retirèrent pour le laisser dormir; mais à minuit il fut réveillé par une forte sensation de chaleur, et, à son grand étonnement, il se trouva couvert d'une portion de peau de daim sous laquelle étaient couchés, un peu plus loin, les habitants de la cabane et leur chien favori. Le capitaine, supposant que c'était l'usage, les laissa reposer en paix et se résigna à dormir.

Quand vint l'heure du repas, tout le monde était enchanté du biscuit anglais, fait (ils le supposaient) avec la chair desséchée du bœuf musqué; après cela on introduisit les étrangers dans une tente où l'on dansait. Quand le danseur s'était bien fatigué, il allait gravement à une autre personne qui figurait dans la danse, et, prenant sa tête entre ses mains, il faisait la cérémonie appelée *kounik*, qui consiste à frotter le nez, aux applaudissements de toute la société. Puis, comme s'il eût été restauré par cette opération, il recommençait jusqu'à ce que le *frotté* vînt prendre sa

place. Le kounik étant arrivé au capitaine anglais, il fallut bien que celui-ci se mît à danser, au grand contentement de l'assemblée.

Les observations du capitaine Lyon confirmèrent l'existence d'un passage au N., dont on était alors peu éloigné. Le 14, Parry partit en chaloupe pour examiner les îles, et le 18 il arriva à la pointe septentrionale de la péninsule. A l'O., les côtes étaient distinctement divisées pendant plusieurs lieues, et on ne voyait à l'horizon aucune terre. Au pied de la pointe, l'eau était extrêmement salée; il ne douta pas alors qu'il n'eût découvert la mer Polaire. Le canal reçut le nom de *Canal de la Fury et de l'Hecla*, et le promontoire, celui de *Cap Nord-Est*. De retour aux vaisseaux, on se hâta de doubler ce cap pour entrer dans le canal; mais une barrière de glace l'obstruait entièrement. Du point où l'on s'arrêta, on fit sur la glace des excursions qui démontrèrent que le passage conduisait à l'O.

A cette époque, tout faisait craindre l'impossibilité de faire de nouveaux progrès; aussi le conseil assemblé décida-t-il de retourner à Igloulik pour y passer l'hiver. Le 31 octobre, *la Fury* fut placée dans un bon ancrage. Les Esquimaux, enchantés du retour des Anglais, venaient tous les jours travailler à scier la glace ou à hisser le cabestan. Les préparatifs d'hivernage furent les mêmes que l'année précédente. Les visites journalières des Esquimaux fournirent des amusements variés et de curieuses observations.

On eut occasion de vérifier la force des chiens, qu'il était curieux de voir traîner de *l'Hecla* sur *la Fury* une ancre, un bateau, un mât, sans la moindre difficulté. Neuf des chiens du capitaine Lyon tirèrent

seize cent onze livres en neuf minutes à une distance de dix-sept cent cinquante pas, et ils soutinrent ce travail sept ou huit heures par jour. Le 20 juin on vit arriver du N. trois ou quatre Esquimaux; ils excitèrent une vive curiosité par le traîneau qui les portait, et dont certaines pièces offraient les lettres *Brea*, ce qui prouvait à peu près que c'étaient les débris d'un tonneau de pain : ces matériaux provenaient de deux vaisseaux qui avaient été jetés sur la glace.

Le 1er août 1823 était arrivé, et les vaisseaux étaient aussi étroitement renfermés dans la glace qu'au fort de l'hiver. Du haut des mâts on se procura une vue distincte du détroit, et il est impossible de concevoir un aspect plus décourageant que celui-là. Un immense espace de glace solide et unie occupait toute la mer visible à l'ouest, et l'œil se fatiguait en vain à chercher sur sa surface une seule fente.

Les deux capitaines décidèrent alors de retourner en Angleterre; le 11, Parry se rendit sur le continent de la péninsule Melville, prit possession du pays, et y fit élever un mât de cinquante pieds de haut portant pavillon anglais, et au sommet une boule faite de cercles de fer et de toile à voiles ayant dix pieds de diamètre. On enterra au pied du mât un cylindre contenant sur parchemin une relation du voyage. Le 12 août, les vaisseaux quittèrent définitivement Igloulik. Le 1er septembre, ils étaient à l'E. de l'île Winter; le 17, se trouvant hors des glaces, ils descendirent le détroit d'Hudson; enfin, le 14 novembre, ils mouillèrent dans la Tamise.

EDWARD PARRY. — TROISIÈME VOYAGE (1824—1826).

L'Amirauté ne prit que le temps nécessaire pour

armer *l'Hecla* et *la Fury*, et ces deux bâtiments, commandés par l'infatigable Parry, se remirent en route pour le détroit de Lancastre le 10 mai 1824. A la fin d'octobre, les quartiers d'hiver étaient établis au port Bowen, dans le passage du Prince-Régent. Jusque-là le voyage n'avait offert que les alternatives bien connues de nos lecteurs : tantôt les vaisseaux étaient arrêtés par les glaces, tantôt ils étaient entraînés par elles loin de leur route; mais l'expérience du hardi navigateur, qui avait en quelque sorte pris possession de ces terribles mers, avait surmonté tous les obstacles, et ce fût sans avoir éprouvé d'accident qu'on se prépara à l'hivernage.

Ce troisième voyage prouve, mieux encore que n'avaient fait les précédents, l'efficacité des moyens employés pour conserver la santé des marins. « Cette fois, dit le capitaine, le foyer fut placé tout au fond de la cale, afin que le courant d'air chaud fût plus rapide en raison de la hauteur des tuyaux qui servaient à le distribuer dans les chambres des officiers, sans que la chaleur pût se dissiper en pure perte. Cette disposition avait un autre avantage non moins important, et que nous remarquâmes pour la première fois : la circulation de l'air chaud servant de ventilateur, l'humidité disparut avec tous ses effets nuisibles. Des bouches de chaleur furent ouvertes dans la fosse aux câbles; les matelots y transportèrent leurs hamacs, et le tiers de l'équipage put y coucher. Pendant tout l'hiver, la température s'y maintint uniforme; le volume d'air était assez grand, on y respirait à l'aise, et l'air continuellement renouvelé et toujours chaud nous procura un soulagement dont nous avions manqué jusque alors. Ainsi, parfaitement garantis du froid et de l'hu-

midité, et respirant un air pur, les plus graves inconvénients du climat avaient disparu pour nous. »

L'expérience avait démontré à Parry la salutaire influence des amusements et des occupations utiles; on chercha donc les moyens nécessaires pour arriver à ce but; car les anciens divertissements étaient bien usés : le théâtre n'offrait plus les ressources autrefois si précieuses, et la rédaction des gazettes fatiguait au lieu d'amuser, lorsque le capitaine Hoppner vint au secours de ses compagnons : il donna l'idée d'une mascarade et présenta sur-le-champ un canevas pour lier et varier les scènes de ces divertissements, auxquels tout l'équipage, même les officiers, devait participer.

On se livrait néanmoins à des occupations utiles : les écoles furent rétablies; les marins apprirent à lire, à écrire, et on leur enseigna les préceptes de la religion. Les officiers étaient chargés des observations astronomiques, nautiques, météorologiques, ce qui contribuait à faire passer rapidement le temps.

La rupture des glaces se fit attendre jusqu'au 20 juillet; ce fut alors seulement que les vaisseaux quittèrent leur station d'hiver et se dirigèrent à l'O. de l'*Entrée du Prince-Régent*. Après avoir surmonté quelques obstacles, ils avancèrent assez loin; mais les glaces se rapprochaient de plus en plus des terres, et l'on avait découvert que *la Fury* était si endommagée, qu'elle ne pouvait aller plus avant sans être réparée.

Aucun port ne s'offrant où l'on pût procéder à ces réparations, il fallut les tenter en pleine mer, en formant une sorte de bassin avec des glaces réunies. C'était un travail pénible, rebutant, à cause de la mobi-

lité du sol sur lequel on était obligé de s'appuyer ; mobilité qui faisait souvent perdre les fruits d'une longue fatigue. Cependant toutes les difficultés étaient vaincues et les réparations allaient commencer, lorsqu'un coup de vent ébranla le bassin et mit *l'Hecla* dans la nécessité de recevoir aussi un prompt radoub. On lui fit prendre la place de *la Fury*, qui fut tirée de l'eau pour être visitée avec plus de soin. Cette inspection détruisit tout espoir de rendre ce bâtiment en état de tenir la mer ; on fut contraint de l'abandonner avec toutes les provisions qui ne pouvaient trouver place sur *l'Hecla*. La consternation fut au comble lorsque chacun fut convaincu de la perte qu'on avait faite. Alors ne pouvant plus compter sur des hommes fatigués et tout à fait découragés, et d'autres motifs se joignant encore à la connaissance du peu de ressources qu'il trouverait désormais dans son équipage, Parry prit la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 16 novembre.

En terminant la relation de ce voyage, Parry donne sur les naturels de la presqu'île Melville des détails qui n'ont pas trouvé leur place dans le cours de ses différentes narrations; nous allons en extraire les traits les plus saillants.

La taille des Esquimaux est petite, et chez les femmes la forme des vêtements et l'habitude qu'elles contractent de bonne heure de se courber en avant pour balancer les pieds de l'enfant qu'elles tiennent dans leur capuchon, les font paraître encore plus petites qu'elles ne le sont réellement ; leur nez est renfoncé entre les os des joues, mais sans être aplati. Leurs dents sont belles, sans en excepter celles des vieilles femmes, qui sont cependant considérablement usées par l'habitude

qu'elles ont de mâcher les peaux de veau marin pour faire des bottes.

Les jeunes gens des deux sexes ont le teint clair et transparent ; leur peau est douce, et quand elle est dépouillée de sa couche d'huile et de saleté, elle est à peine plus foncée que celle d'un habitant du midi de l'Europe. Ils ont l'œil petit et fendu obliquement comme celui des Chinois. La chevelure des deux sexes est noire, luisante et roide ; les hommes la portent longue et pendante en désordre autour de la tête. Les femmes sont fières de leur chevelure ; quand elles veulent se montrer parées, elles la séparent en deux parties égales, qui retombent sur chaque côté de la tête et sur les épaules. Pour assujettir ces tresses, elles les attachent en forme de longue queue, avec une lanière de peau de daim, roulée en spirale de manière à montrer alternativement une bande de fourrure blanche et une foncée : on appelle ces queues *rogliga*. Les femmes les moins élégantes se contentent de nouer leurs cheveux en nattes pendantes de chaque côté du front. Quand une femme a son mari malade, elle porte les cheveux détachés, et, s'il meurt, elle se les coupe en signe de deuil. Les hommes se laissent croître la barbe sur la lèvre supérieure et le menton, de la longueur d'un pouce à un pouce et demi.

Les hommes et les femmes portent des vêtements entièrement de peau de daim, et en ce point ils diffèrent de la plupart des Esquimaux : quant à la forme des habits, elle ne varie point de celle que nous avons déjà décrite. Les femmes recevaient avec empressement les grains de verre que nous leur donnions, et disposaient les noirs et les blancs alternativement sur un cordon ; elles les portaient ainsi en bracelet autour

du poignet : il est probable que ce dernier ornement était considéré comme un charme. L'une d'elles avait sur sa veste une rangée de nez de renards, disposés comme des boutons; décoration singulière et qui fut aussi considérée comme une amulette. Parry acheta à une femme un ornement demi-circulaire de cuivre, en scie au bord supérieur et d'un très-beau poli, qu'elle portait sur sa chevelure au-dessus du front, et qui lui seyait très-bien. Toutefois la plus jolie parure de ce genre appartenait à un homme; elle consistait en une bande de deux pouces de largeur, composée de plusieurs lanières de peau, alternativement noires et jaunes. Près du bord de la partie supérieure, on avait entrelacé avec art un peu de poil, qui formait avec la peau une élégante marqueterie. A la partie inférieure, pendaient plus de cent petites dents, particulièrement des dents de renne, proprement attachées par un double nerf, et dont l'ensemble formait une gracieuse frange.

Le tatouage paraît être pour les femmes un ornement indispensable. Cette opération a lieu à l'âge de dix ans. Elle se fait très-facilement, en passant sous l'épiderme une aiguille et un brin de fil couvert de noir de fumée et d'huile. On trace d'abord le dessin sur la peau, et le passage de l'aiguille laisse une teinte ineffaçable. Plusieurs hommes étaient tatoués sur le revers de la main : ils dirent qu'ils regardaient ces marques comme un souvenir qu'on leur avait laissé de quelque personne morte ou absente.

Les huttes de glace ressemblent assez à des habitations humaines tant que la neige ne les a pas couvertes; mais alors rien ne les distingue plus des élévations ordinaires du sol que le disque de glace qui leur sert de

vitre : on peut se figurer quel singulier aspect présente, la nuit, une maison qui ne trahit sa présence que par le cercle de clarté que projettent les lampes de l'intérieur. Chaque lampe est disposée de façon à s'alimenter d'huile elle-même ; à cet effet, on suspend une branche mince et longue de graisse de baleine, de veau marin ou de morse, près de la flamme, et la chaleur fait tomber l'huile goutte à goutte dans le vase. Immédiatement au-dessus de la lampe, est un grossier châssis de bois où les pots sont suspendus ; ce châssis sert aussi à supporter un grand cerceau en os qui contient un filet bien tendu, sur lequel on expose tous les objets mouillés, les bottes, les souliers et les mitaines.

Avec la corne du bœuf musqué, les Esquimaux se font des cuillers assez semblables aux nôtres. Chaque ménagère porte, attachées à son étui d'aiguilles, une douzaine de cuillers étroites, formées de longs morceaux d'os creusés.

Pour faire du feu, l'Esquimau se sert de deux morceaux de pyrite de fer, dont les étincelles sont tirées de manière à tomber dans un petit étui de cuir qui contient de la mousse bien sèche et frottée entre les mains.

Ils ont beaucoup d'instruments de chasse et de pêche, proportionnés à la force des animaux qu'ils doivent attaquer ; mais ils ne connaissent aucune arme de guerre. La tradition leur a cependant appris à redouter les Indiens, à cause de leur férocité. Quand Parry leur raconta les circonstances du massacre dont Hearne fut témoin, ils se pressèrent autour de lui, écoutant avec une attention muette et presque hors haleine ; les mères rapprochèrent d'elles leurs en-

fants, comme pour les garder de la cruelle catastrophe.

Les chiens des Esquimaux sont remarquablement bien défendus contre le froid. Leur poil, dans l'hiver, a trois ou quatre pouces de long; mais, en outre, la nature leur fournit, dans cette saison rigoureuse, un second vêtement de laine douce et serrée qu'ils commencent à perdre au printemps. Ainsi fourrés, ils peuvent faire face au froid le plus violent sans en souffrir; ils ont de plus une faculté étonnante de résistance au froid dans toutes les parties du corps qui ne sont pas aussi garanties. Ils n'aboient jamais, mais ils ont, comme les loups, un hurlement mélancolique qu'ils prolongent quelquefois pendant une minute ou deux: ils sont hargneux et se battent sans cesse, ce qui fait qu'ils sont presque tous estropiés. Quand ils sont caressés et bien nourris, ils deviennent tout à fait familiers et domestiques; mais ce traitement ne perfectionne pas leur qualité comme chiens de trait.

Quoique les chiens ne traînent que par la crainte du fouet, cependant l'emploi de cet instrument est nuisible à la marche des traîneaux; car non-seulement celui qui a été frappé se retourne, mais généralement il tombe sur son plus proche voisin, qui se rejette sur un autre; de là résulte un désordre général, accompagné de hurlements et de grognements sans fin. Aussi le conducteur se sert-il peu du fouet, et quand il veut exciter son attelage, il emploie certains mots ou le nom du chien qui guide les autres. Quand ils tirent des fardeaux pesants, ils s'en acquittent mieux lorsqu'un de leurs maîtres marche devant le traîneau; dans ce cas, on leur fait souvent hâter le pas en portant une mitaine à sa bouche, et en faisant semblant de la couper avec un couteau; les chiens, prenant cet

objet pour de la viande, se précipitent en avant pour la saisir.

Les Esquimaux, dans leurs rapports avec les Anglais, se montrèrent d'abord probes et loyaux; mais en devenant familiers ils se livrèrent à de nombreux larcins. Il faut convenir aussi que la tentation était bien forte! Le défaut principal de leur caractère est l'envie et la médisance, surtout chez les femmes; il n'était pas rare de les voir réunies en groupe, chacune racontant aux autres ce qu'elle savait, contrefaisant de temps à autre les personnes dont elle parlait, et entremêlant ses histoires de plaisanteries qui s'adressaient évidemment à des absentes.

Les femmes ne sont point traitées en servantes; elles se livrent aux soins domestiques comme les femmes d'une condition inférieure dans la société civilisée. Dans l'hiver, elles n'ont absolument rien à faire et restent tranquillement dans leurs huttes; la plus grande partie du jour, elles se tiennent assises sur leur lit, les jambes ployées sous elles. Les hommes s'asseyent quelquefois comme nous, mais ils aiment mieux avoir les jambes croisées devant eux.

Les familles ne sont pas nombreuses : chaque ménage a trois ou quatre enfants. Les mères les sèvrent habituellement à trois ans. Elles ont aussi l'habitude de leur donner à manger avec la bouche, après avoir amolli par la mastication les aliments qu'elles leur présentent, en tournant la tête assez pour que l'enfant, qui est dans le capuchon, puisse joindre ses lèvres à celles de sa mère. Les enfants sont dociles : un mot, un regard même de leurs parents suffit pour les faire obéir. Quand ils ont huit ans, leurs pères les emmènent à la chasse des veaux marins, et, à partir de

cette époque, ils apprennent à se rendre utiles à toute la tribu.

La conduite des Esquimaux envers les vieillards et les infirmes, qui ne sont plus qu'un fardeau, trahit un degré d'insensibilité qui paraît presque féroce. Cependant, lorsque plusieurs familles demeurent ensemble, elles vivent dans la concorde la plus parfaite.

On peut supposer que chez un peuple aussi gai que les Esquimaux il y a plusieurs sortes de jeux. Il en est un qu'un officier vit à l'île Winter, pendant que les marins étaient à la chasse : une femme en était le principal personnage. Elle délia d'abord sa chevelure, la natta, attacha les deux bouts ensemble pour n'en être pas gênée ; puis, s'avançant au milieu de la hutte, elle se mit à faire les grimaces les plus hideuses, attirant ses deux lèvres dans sa bouche, poussant son menton en avant, louchant d'une manière effroyable, fermant de temps à autre un œil, et rejetant sa tête en arrière, comme si elle eût eu le cou disloqué. Ce spectacle fut suivi d'un second divertissement, qui consiste à regarder fixement et gravement devant soi, en répétant : *Tabak tabak, keibo keibo, keban genu toïk, keban genu toïk, amatoma, amatoma*, dans l'ordre où ces mots sont placés, mais chacun d'eux quatre fois au moins, et toujours avec une inflexion de voix particulière, qui ressemble beaucoup à de la ventriloquie. Après le dernier *amatoma*, l'actrice dirigea son doigt vers son corps et prononça le mot *angetkoung*, en tenant son sérieux pendant cinq ou six secondes ; puis elle éclata d'un rire fou, auquel se joignit toute la compagnie, en prononçant certaines paroles d'une voix gutturale. Il y eut d'autres divertissements du même genre, c'est-à-dire composés de

grimaces et de contorsions qu'on ne peut décrire, et qui se rattachent sans doute à certaines actions que les maris ne doivent pas connaître : les sentinelles placées aux aguets durant ces jeux, pour épier le retour des hommes, viennent à l'appui de cette supposition. Les femmes s'amusent aussi à sauter à la corde ; elles sont fort passionnées pour la musique vocale et instrumentale. Elles écartaient leur chevelure de leurs oreilles et tendaient le cou pour saisir plus distinctement les sons quand on faisait de la musique à bord. Quant à leur musique propre, elle est entièrement vocale, à moins que le tambourin ne soit considéré comme une exception.

Quelle que soit l'abondance dont ces peuples jouissent, ils souffrent quelquefois horriblement de la famine, ainsi que nous en avons donné des preuves. Un jour, pendant une très-grande disette, une troupe tomba sur une autre et la massacra tout entière ; les vainqueurs vécurent ensuite de la chair des vaincus, quand elle fut gelée, et sans la faire cuire ou même dégeler. Les Esquimaux ne paraissent pas avoir l'idée de l'existence d'un Être suprême ; leurs superstitions, qui sont nombreuses, ont toutes trait aux esprits, avec lesquels, en certains cas, les *sorciers* ont de mystérieux entretiens dans une hutte sombre, et d'une voix étrangement modulée : ils ont une grande confiance dans ces absurdes oracles.

EDWARD PARRY. — QUATRIÈME VOYAGE (1827).

Tentative pour atteindre le pôle nord sur les glaces et au moyen de chaloupes.

Quoique le dernier voyage de Parry ait été exécuté sur le Spitzberg, et que, par conséquent, sa narration

appartienne au dernier chapitre de cet ouvrage, nous croyons devoir en parler ici pour faire connaître tout de suite l'ensemble des travaux de ce navigateur, dont le nom seul équivaut à tous les éloges qu'on en pourrait faire.

L'objet de l'expédition était d'arriver au pôle sur deux bateaux que l'on pouvait convertir en traîneaux et conduire sur la glace. *L'Hècla* devait transporter Parry au Spitzberg, l'y attendre et le ramener après son voyage sur la glace. Le 25 mars, on quitta la Tamise, et le 14 mai *l'Hecla* était en vue du cap Hackluyt, lorsqu'un coup de vent le força de chercher un abri au milieu des glaces, dont il ne put se dégager que le 8 juin. Ce retard fut d'autant plus inopportun que la saison était extrêmement favorable; ceux qui avaient fait plusieurs voyages au Spitzberg disaient n'avoir jamais joui de trois semaines d'un temps aussi constamment beau.

En arrivant aux Sept-Iles, on les trouva fermées par les glaces, ce qui n'empêcha pas qu'on ne déposât sur l'une d'elles (île Walden) une partie des provisions pour les reprendre au retour. Le capitaine continua sa route vers le N., à travers des glaces rompues, dont il espérait découvrir l'origine; mais, parvenu à 81° 5' 32", sans trouver ce qu'il cherchait, dans la crainte que le vaisseau ne fût surpris par les glaces à une si haute latitude, il rétrograda vers le N., et jeta l'ancre dans une baie sur la côte nord du Spitzberg.

Le moment était venu de faire usage des deux bateaux, *l'Entreprise* et *l'Endeavour*. Parry commandait *l'Entreprise*; Ross, *l'Endeavour*; le lieutenant Forster resta à bord de *l'Hecla*. Les bateaux mirent à la voile le 21 juin, et, afin de s'alléger autant que pos-

sible, ils laissèrent une partie de leurs provisions à une petite île de *la Table*, la terre la plus au nord que l'on connaisse.

L'extrait suivant fera connaître les occupations journalières des voyageurs et leur manière de vivre; c'est une introduction qui met le lecteur en état de tout comprendre dans le récit de ce voyage extraordinaire.

« J'avais formé d'avance le projet d'intervertir l'ordre naturel et de marcher la nuit en nous reposant le jour; nous n'avions point à craindre l'obscurité de cette partie de la journée que nous appelions la nuit, puisque le soleil ne se couche pas pendant l'été. Et puis je pensais que cet astre étant plus près de l'horizon et répandant moins de lumière, nous serions moins éblouis par l'éclat intolérable des neiges polaires, beaucoup plus resplendissantes que celle des climats tempérés. Cet arrangement consacrait à nos haltes les heures les plus chaudes de la journée, ce qui devait nous donner un peu plus de facilité pour sécher nos vêtements, souvent pénétrés par la froide humidité de ces tristes régions, ou trempés par de fréquentes ondées qui nous incommodaient beaucoup; de plus, aux heures les plus froides, la neige était plus ferme et supportait mieux le poids des traîneaux. Lorsque le soir approchait, nos apprêts de départ commençaient par des prières faites en commun; ce devoir religieux accompli, chacun endossait ses vêtements de voyage, dont la pièce principale était un sarreau de forte toile bleue : pour la nuit, on s'enveloppait d'une robe de chambre en camelot, doublée d'une fourrure très-chaude. Peut-être, pendant tout le cours de l'expédition, n'avons-nous pas eu la bonne fortune de nous sécher six fois complétement et de n'être pas transis

de froid. Au reste, en quelque état que nous fussions au moment du départ, nous savions qu'un quart d'heure de marche suffirait pour que l'humidité eût pénétré nos habits; nos soins les plus assidus étaient réservés pour nos hardes de nuit qui nous soulageaient beaucoup. Quand le soir tout était prêt pour le départ, nous déjeunions; ce premier repas était frugal: une jatte de chocolat et du biscuit en faisaient tous les frais. Après un travail de cinq heures; nous employions une heure à nous reposer et à dîner. On se remettait en route, et l'on marchait plus ou moins longtemps, souvent pendant six heures. Lorsque la mer était assez libre pour nous permettre de naviguer, nous choisissions pour nos haltes un glaçon large et uni, sur lequel il nous fût possible de haler nos bateaux afin de les mettre en sûreté contre le choc des glaçons flottants. Les deux embarcations étaient placées l'une à côté de l'autre, ayant le vent arrière; on enlevait la neige dont elles étaient ordinairement remplies, et on y formait un abri au moyen de voiles soutenues par des perches. Lorsque les premières dispositions avaient mis les équipages à l'abri, on changeait de vêtements, on se séchait et on se réchauffait. Venaient ensuite les réparations qu'exigeaient les bateaux, les agrès, les hardes, puis le souper. Après ce repas, les pipes étaient allumées; officiers et matelots fumaient avec délices, jouissance qui avait son utilité, car la multitude de ces petits foyers élevait très-sensiblement la température de notre logement et contribuait à sécher nos hardes. Cette partie de la journée était consacrée aux amusements; les conteurs débitaient leurs joyeux récits, pendant lesquels chacun faisait sécher ses vêtements; on posait des sentinelles pour se mettre en

garde contre le choc des glaces et contre les ours ; puis on faisait la prière du soir. L'heure du sommeil étant venue, on endossait des fourrures, et l'on passait des nuits beaucoup meilleures que les lieux et les circonstances ne pourraient le faire penser.

« Un sommeil de sept heures nous suffisait; dès que l'heure du réveil était arrivée, le son du cor annonçait que le chocolat était prêt. Les distributions journalières étaient réglées de la manière suivante pour chaque homme : dix onces de biscuit, neuf onces de viande salée, une once de chocolat délayé dans une pinte d'eau et une demi-once de tabac. L'esprit de vin était le combustible dont nous nous servions ; nous en brûlions deux pintes par jour ; un caléfacteur suffisait à tous nos besoins pour notre déjeuner, et une pinte d'esprit de vin mettait en ébullition vingt-huit pintes d'eau, prise à la température de la glace fondante. »

La mer ne cessait point d'être encombrée de glaces trop rapprochées pour qu'il fût possible de naviguer dans les intervalles ; il fallait hâler péniblement les bateaux par-dessus pour les remettre en mer quelques heures après, et recommencer la même manœuvre sur un autre glaçon. Cette manœuvre exigeait autant de déchargements et de chargements que de hâlages et de mises à flot, tant pour alléger les bateaux que pour ne pas s'exposer à de grandes avaries dans les provisions, ou même à leur perte totale. A peine débarrassés de ces glaces irrégulières et dures, les courageux voyageurs rencontrèrent des champs de glaçons d'une origine toute différente, comme leur structure l'indiquait. Leur surface était presque entièrement couverte de pointes aiguës qui rendaient la marche pénible, déchiraient les bottes et blessaient les pieds. Pour surcroît

d'incommodités, ces glaçons extraordinaires étaient chargés pour la plupart de tertres plus ou moins raboteux, sur lesquels il fallait faire passer les bateaux, quelquefois en les soulevant perpendiculairement. Lorsqu'une neige épaisse et molle couvrait toutes ces aspérités, la fatigue des matelots s'accroissait encore : on pense bien que leur marche était fort lente; ils regardaient comme très-bien employés les jours où ils avaient avancé de quatre à cinq milles vers le N. Par malheur ces bonnes fortunes étaient fort rares; communément on n'obtenait guère que trois milles (une lieue) de progrès réel. Des tourbillons de neige, des torrents de pluie encore plus incommodes, semblaient se déchaîner pour empêcher nos voyageurs d'arriver au pôle. Une de ces pluies dura vingt-une heures sans interruption, et fit place à une brume des plus épaisses. Ce brouillard couvrait d'un voile lugubre cette scène inanimée et en rendait la désolation plus profonde encore. Quand le ciel était pur, la vue d'un oiseau qui passait, ou l'aspect d'un glaçon d'une forme particulière excitaient un profond intérêt; chacun se communiquait alors ses impressions fugitives. Mais un spectacle curieux pour ceux qui restaient en arrière, c'était de voir dans l'éloignement les deux chaloupes et les figures mobiles des hommes qui les traînaient au milieu des glaçons ; le son de la voix, qui, ainsi que nous l'avons dit, se fait entendre à des distances très-éloignées, troublait seul le silence de ces solitudes glacées, et semblait rattacher à la vie ceux qui étaient comme égarés au milieu de ces glaces éternelles, images du chaos. La pluie et la chaleur croissante avaient ramolli la neige, ce qui rendait la marche encore plus pénible : on y enfonçait presqu'à chaque

pas. Dans une occasion, il fallut deux heures d'un travail excessif pour avancer de soixante-dix toises. Ces contre-temps se renouvelaient souvent : si du moins ces progrès si lents et si laborieusement obtenus n'avaient pas été presque illusoires !

« Le 20 juillet, dit Parry, nous nous arrêtâmes à sept heures après midi pour mesurer le chemin que nous avions fait. Nous avions avancé de six milles et demi au N.-N.-O. et parcouru dix milles. Mais quel fut notre désappointement lorsque l'observation de la latitude, comparée à celle du 17, nous prouva qu'il fallait réduire à cinq milles nos progrès au N., au lieu de dix milles que nous comptions avoir faits! L'équipage ne fut pas mis dans la confidence, mais les matelots entrevoyaient ce qu'on leur cachait avec tant de soin. Leur bonne humeur n'en souffrit aucune atteinte; ils étaient les premiers à plaisanter au sujet de l'inabordable 83°. L'air était chaud, mais brumeux et excessivement humide. Le 26, vers midi, on prit la hauteur du soleil; on trouva que la latitude était de 82°40'23". Ainsi depuis le 22, suivant nos calculs, nous avions parcouru dix-neuf milles vers le N., et en réalité nous avions rétrogradé d'une lieue vers le S.; la dérive des glaces nous entraînait donc en sens contraire plus vite qu'il ne nous était possible d'avancer : il paraît que le mouvement des glaces vers le S. était au moins de quatre milles par jour. Je crus devoir annoncer la fâcheuse nouvelle que l'on n'avancerait pas plus loin; les matelots, au lieu d'apprendre avec satisfaction que leurs fatigues allaient cesser, furent tous frappés de surprise et de tristesse lorsqu'ils surent que, après tant de journées de marche, nous n'avions presque pas approché du but de notre voyage. J'accordai un

jour de repos, et il était bien nécessaire. Les matelots l'employèrent à mettre leur linge en ordre, tandis que les officiers faisaient les observations : heureusement il fit beau temps. Ainsi nous ne pûmes aller que jusqu'au 82° 45' de latitude, par 16° 55' de longitude E. A ce terme de notre voyage, nous n'étions qu'à cent soixante-douze milles (cinquante-sept lieues) du vaisseau qui nous attendait; mais la route que nous avions mesurée était de deux cent quatre-vingt-douze milles, ou quatre-vingt-dix-sept lieues, dont nous avions fait une centaine de milles dans nos bateaux. Avant de continuer notre voyage sur la glace pour arriver au pôle, il eût fallu franchir un intervalle de six cent huit milles, ou deux cent trois lieues. Nos bateaux furent pavoisés durant tout le jour; mais cet appareil de solennité nous fit sentir plus vivement encore le regret de n'avoir pas pu déployer au pôle même le pavillon de la Grande-Bretagne. Nous nous consolions en pensant que nous étions parvenus à de plus hautes latitudes qu'aucun des navigateurs précédents dont les découvertes soient authentiques. »

Au retour, le phénomène de la neige colorée en rouge s'offrit de nouveau, plus en grand et avec des circonstances particulières. « La couleur, dit Parry, pénétrait à la profondeur de plusieurs pouces. Nous remplîmes une bouteille de cette neige extraordinaire pour la soumettre à l'analyse chimique. Nous avions déjà remarqué que, lorsque nos traîneaux chargés passaient sur la neige durcie, ils laissaient derrière eux une nuance que nous attribuâmes alors à quelque matière colorante contenue dans le bouleau dont ils étaient construits, et que le froissement et la pression dégageaient; mais cette fois les patins sur lesquels les

bateaux glissaient et les crampons de nos souliers produisirent le même effet, et nous pûmes constater qu'il n'était dû qu'à la compression de la neige ou de la glace. La plus forte loupe ne put laisser apercevoir aucune substance rouge qui donnât sa couleur à l'eau congelée qui l'eût contenue. La neige mise dans la bouteille n'était colorée qu'en partie, mais les taches rouges qu'on y voyait étaient très-remarquables, quoique de teintes inégales. Quelques-unes imitaient assez bien la couleur de la chair du saumon, d'autres étaient d'un rouge plus intense. Cette substance, généralement classée parmi les algues, a été nommée *protococcus nivalis*, *palmella nivalis*, enfin *uredo nivalis*. »

A mesure que les équipages se rapprochèrent du S., leurs fatigues, loin de diminuer, augmentèrent encore, et la santé des matelots se soutint plus difficilement; les glaces étaient moins solides et se rompaient sous les pieds; les neiges se ramollissaient, les flaques d'eau se multipliaient, et les engelures, ainsi que de larges écorchures, faisaient beaucoup souffrir quelques hommes. Des accidents maladifs vinrent s'ajouter encore aux misères des voyageurs. On tua sur la glace un ours qui mordait encore la neige quand on s'approcha de lui. Dès qu'il fut mort, on lui ôta le cœur et le foie: chaque homme eut une livre de viande. Toute la journée, on fut occupé à en faire frire des tranches sur un grand feu de graisse; mais il en résulta de nombreuses indigestions et des coliques qui durèrent plusieurs jours. La chair de l'ours fut réputée malsaine; car on ne voulut pas convenir que les règles de la sobriété n'avaient pas été suivies. Comme les officiers ne s'en étaient point écartés, ils ne furent nullement incommodés.

Enfin on entra dans une mer morte, mais très-houleuse et lançant de hautes lames contre les glaces qu'on voyait encore. Le voyage sur la glace avait duré quarante-huit jours.

Ce fut au milieu d'une brume épaisse que les bateaux abordèrent à la petite île de la Table; on ne retrouva plus de provisions : les ours les avaient dévorées. Le lendemain, on reprit celles placées sur l'île Walden et l'on chercha à regagner le vaisseau. Cette partie du voyage fut également bien pénible. « Les lames, dit Parry, brisées contre nos bateaux, nous couvraient de leur humide écume, et il fallait enlever continuellement la neige qui s'amoncelait autour de nous; pendant cinquante-six heures il fut impossible de prendre aucun repos, et après avoir travaillé de toutes nos forces pendant quarante-huit de ces heures, tout ce que nous pûmes faire fut de mettre nos bateaux en sûreté en les halant sur une roche après les avoir déchargés. Nous remarquâmes dans cette occasion que le malaise d'une extrême fatigue altère les bonnes habitudes morales des hommes; nos matelots semblaient ne plus comprendre nos ordres, nous étions moins obéis; il fallut recourir aux moyens les plus énergiques pour que les bateaux fussent enfin déposés sur le récif. Un souper chaud, un bon feu allumé avec le bois déposé par la mer sur le rivage remirent chacun dans son état normal; les souffrances des jours précédents furent oubliées. »

Le 21 août, après une absence de soixante-un jours, et après avoir accompli un voyage de onze cent vingt-sept milles (trois cent soixante-seize lieues), les équipages étaient réunis sur *l'Hecla*, où ils furent reçus par les embrassements et les cris de joie de ceux de

leurs compagnons qui n'avaient pas fait partie de cette expédition à jamais mémorable.

BEECHEY (1825—1828).

Parry exécutait en 1824 son troisième voyage dans le détroit du *Prince-Régent*, tandis que Franklin explorait la côte qui s'étend depuis le fleuve Mackenzie jusqu'au cap Glacé, comme nous le dirons plus loin. L'Amirauté anglaise, toujours occupée de sa grande et noble idée du passage, prévoyant que ces voyageurs ne pourraient se joindre sans avoir épuisé leurs ressources, résolut d'envoyer dans le détroit de Behring un vaisseau chargé d'attendre l'arrivée des deux expéditions. La frégate de guerre *le Blossom* fut désignée pour ce service, et le capitaine Beechey en reçut le commandement le 12 janvier 1825. Toute la première année de ce voyage fut employée à visiter l'océan Pacifique, dans lequel le navigateur Beechey signala son passage, ainsi que Kotzebue, par des découvertes et des travaux importants (1). Le 25 juillet 1826, *le Blossom* était à l'ancre sur l'île Chamisso, dans le détroit de Kotzebue; on arma l'allége qui devait servir à l'exploration de la côte; le lieutenant Elson la montait avec dix hommes. Le 30 on sortit du détroit pour aller à la recherche du capitaine Franklin, qui devait alors se trouver dans ces parages.

Le 2 août, étant allé à terre pour élever un signal, Beechey fut reçu par quelques Esquimaux plus grands que les Esquimaux ordinaires; les femmes étaient tatouées et avaient le bord des paupières noirci. Il visita le village, formé de tentes consistant en quelques bâ-

(1) Voyez l'histoire de ces deux voyages dans l'*Abrégé de tous les voyages autour du monde* de notre collection.

tons mal recouverts de peaux et qui ne pouvaient les garantir du vent ni de la pluie ; les habitants firent un bon accueil aux Anglais. *Le Blossom* côtoya ensuite la terre le plus près qu'il lui fut possible, dénommant les caps et les points qui méritaient l'attention, jusqu'au cap Glacé, limite extrême des tentatives du célèbre Cook. Le 17, l'allége partit pour suivre la côte vers le nord-est, et la frégate revint à l'île Chamisso pour attendre son retour.

Le 10 septembre on vit l'allége paraître toutes voiles déployées, et le lieutenant Elson monta peu de temps après à bord pour rendre compte de son voyage. Il s'était avancé jusqu'au 71° 23' 31" de latitude N., et 156° 21' 32" longitude O., en suivant la côte ; là elle se réduisait à une langue de terre basse et étroite, au delà de laquelle il fut impossible d'avancer dans l'est, parce que la glace touchait au continent et s'étendait vers le nord jusqu'aux limites de l'horizon.

A peine l'allége avait-elle demeuré quelques heures à ce point, que le vent tourna et mit tout le corps de la glace en mouvement vers la terre; M. Elson commença en conséquence à rétrograder; mais il trouva que, outre le désavantage d'un vent contraire, il avait encore à lutter contre un courant qui se dirigeait au N.-E.; de sorte qu'il fut obligé de jeter l'ancre pour ne pas être entraîné en arrière. Bientôt il fut si étroitement assiégé par la glace, qui toujours avançait vers la terre, que son bâtiment fut chassé vers le rivage, et qu'il y demeura plusieurs jours sur le flanc dans une situation fort critique. Pour comble de malheur, les dispositions des naturels, dont le nombre augmentait à mesure qu'Elson avançait vers le nord, étaient d'un caractère fort douteux; à la pointe Barrow, où ils

se montrèrent en grand nombre, leur conduite insolente et les vols qu'ils commirent ouvertement ne laissèrent aucun doute sur le sort qui attendait le faible équipage de l'allége dans le cas où elle serait tombée en leur pouvoir; cependant le vent vint à changer et brisa la glace de manière que l'allége réussit à s'échapper.

La langue de terre la plus éloignée qu'atteignit le lieutenant Elson, est le point le plus septentrional qui ait été découvert sur le continent d'Amérique; Beechey la nomma *pointe Barrow*. Elle est située à cent vingt-six milles N.-E. du cap Glacé, et à cent quarante-six milles seulement du point extrême des découvertes du capitaine Franklin à l'ouest du Mackenzie.

Beechey resta encore un mois dans le détroit de Kotzebue, et le 10 octobre il le quitta pour aller passer l'hiver dans l'océan Pacifique. Le 5 août 1827, il était de retour dans ces parages; il fit armer le grand canot pour s'avancer le long de la côte, pendant que *le Blossom* complèterait la reconnaissance exécutée l'année précédente; l'île Chamisso était le lieu du rendez-vous.

La frégate découvrit plusieurs ports magnifiques qui avaient échappé aux explorations de Cook. Ces ports peuvent devenir fort importants pour la navigation en servant de refuge aux vaisseaux qui ne voudront pas passer le détroit dans la mauvaise saison. En approchant du mouillage de l'île Chamisso, on fut surpris de ne pas voir le grand canot à l'ancre: le délai fixé pour son retour était expiré depuis plusieurs jours. « En examinant le rivage avec nos télescopes, dit Beechey, nous vîmes flotter un pavillon sur la pointe S.-E. de la péninsule Choris et deux hommes agiter un mouchoir blanc pour attirer notre attention. Un doute

s'empara sur-le-champ de nos cœurs, partagés entre l'espérance et la crainte : ces hommes appartiennent-ils à l'expédition de terre attendue depuis si long-temps, ou à l'équipage de notre canot, qui aurait péri au milieu des glaces? L'idée que c'était le capitaine Franklin et ses compagnons arrivés sains et saufs au terme de leur glorieuse entreprise fut celle que nous accueillîmes la première, parce qu'elle flattait le plus cher et le plus ardent de nos vœux; mais elle s'évanouit bientôt quand un examen plus attentif du pavillon nous fit reconnaître l'enseigne de notre canot arborée de bas en haut en signe de détresse; les barques furent expédiées sur-le-champ au secours de nos malheureux compagnons; le retour de la première barque confirma nos conjectures sur le sort de la chaloupe, avec cette différence, qu'au lieu de se perdre sur la côte nord, elle avait péri dans le détroit de Kotzebue, et nous eûmes la douleur d'apprendre que trois hommes avaient péri avec elle. »

Le lieutenant Betcher, qui commandait la barque, s'était avancé à vingt milles au nord du cap Glacé sans y trouver aucune trace du passage de Franklin; arrêté par les glaces, il avait rebroussé chemin, et, près de la péninsule Choris, pendant que l'équipage était à terre, le vent avait jeté le canot à la côte et l'avait brisé.

Le 6 octobre 1827, le froid rigoureux qui commençait à se faire sentir força Beechey à lever l'ancre et à quitter le détroit de Behring. «Ainsi, dit-il, le principal objet de notre expédition dans les mers polaires était manqué, et le sort de l'expédition du capitaine Franklin, qui nous était inconnu, excitait en nous la plus vive sollicitude. Désappointés de n'avoir pu opé-

rer avec lui la jonction proposée, nous nous en consolions au moins par l'idée que, si de fâcheux événements avaient entravé sa marche, de notre côté, nous avions si bien réussi, avec la protection du Ciel, à nous maintenir pendant deux années au poste qui nous était assigné, qu'à aucune époque du temps fixé pour notre réunion, il n'aurait pu manquer la rencontre de la barque ou du bâtiment, ni arriver au rendez-vous convenu dans le détroit de Kotzebue, sans y trouver les secours qui l'y attendaient.»

Beechey a résumé ses observations sur les peuplades de cette côte, qu'aucun voyageur n'avait explorée avant lui; il nomme les habitants *Esquimaux de l'ouest*, afin de les distinguer de ceux qui habitent le Groënland, la baie d'Hudson, Igloulik, et en général tous les lieux à l'ouest de la pointe Barrow.

Ces Esquimaux occupent la côte O. d'Amérique. Ils tirent généralement leur subsistance de la mer, puisque les contrées qu'ils occupent sont absolument stériles; ils construisent leurs huttes sur les points de la côte les mieux appropriés à leur manière de vivre; ils se réunissent en associations qui excèdent rarement cent personnes. On compta neuf de ces groupes de cabanes; d'autres semblaient avoir été abandonnés depuis longtemps; mais en les supposant habités pendant l'hiver, le total de la population ne devait pas s'élever au-dessus de deux mille cinq cents personnes.

Les huttes sont en partie creusées dans la terre, en partie recouvertes de mousse étendue sur des morceaux de vieux bois; quelques-unes s'élèvent tout entières au-dessus du sol; il en est d'autres dont le toit dépasse un peu la superficie. Les Esquimaux se retirent dans ces huttes pendant l'hiver, et quand approche la

saison avec laquelle ils commencent leurs pérégrinations, ils mettent à l'eau leurs esquifs, et après avoir embarqué leur famille avec eux, ils se répandent le long de la côte, et y cherchent des provisions et des vêtements nécessaires pour l'hiver suivant. Un pêcheur expérimenté connaît les endroits les plus abondants en poissons et en veaux marins et s'y dirige en toute hâte, espérant se saisir, à titre de premier occupant, de cette précieuse station. C'est ainsi que presque tous les points du rivage et l'embouchure des rivières sont envahis par ces tribus; elles y passent leur vie, occupées à la pêche du saumon, du veau marin, et à rassembler les fourrures qui doivent leur être d'un si grand secours pendant l'hiver. Tant que dure la belle saison, ils vivent sous des tentes faites de peaux de daim attachées à des perches; mais vers le milieu de septembre ils enlèvent ces établissements, chargent leurs esquifs des produits de leurs travaux, et se font remorquer par des chiens le long de la côte jusqu'à leurs huttes. Ils y reprennent leur résidence d'hiver, et se réjouissent de l'abondance de leur butin en chantant, dansant et faisant des festins, semblables en cela aux Esquimaux de l'est. Ils ont de grandes salles destinées à ces divertissements.

Ils ne paraissent avoir nulle espèce de gouvernement, mais ils vénèrent les vieillards et leur obéissent; les vieilles femmes qui ont des prétentions à la sorcellerie leur inspirent parfois la plus grande terreur. Sans aucune religion, comme les Esquimaux du nord, ils ont comme eux des sorciers; mais on doit croire qu'ils ont une idée de la vie à venir, d'après leur coutume de vêtir avec soin les cadavres et de placer auprès des tombeaux de leurs parents les objets

nécessaires aux vivants pour se procurer leur subsistance, tels que des harpons, des arcs, des flèches; les instruments de musique qu'ils suspendent à l'ouverture des tombeaux feraient penser que, selon eux, cette seconde vie ne doit pas être privée de jouissances.

Les Esquimaux de l'ouest sont plus grands que ceux de l'est, leurs figures sont plus agréables; mais aussi leur beauté se flétrit dans un âge plus tendre, particulièrement celle des femmes; la vieillesse donne à leur visage une expression sauvage et repoussante, que rendent plus hideuse encore des yeux chassieux et des dents réduites en chicots par la mastication fréquente de substances dures.

Leur caractère diffère de celui des habitants d'Igloulik et du Groënland; ils sont plus sobres, plus industrieux, et partagent plutôt l'humeur belliqueuse, irascible et un peu brutale des Tchouktchi.

Fumer est leur passion dominante; ils s'y livrent tant que leur provision de tabac dure; ils se réunissent pour savourer la fumée. La pipe passe de main en main comme le calumet des Indiens. Souvent le plaisir des assistants consiste à voir des personnes qui se portent des défis pour consumer une pipe entière sans reprendre haleine; souvent on rit aux dépens du vaincu, ou de celui qui, comme cela arrive fréquemment, est saisi d'un accès de toux par suite de l'introduction de la fumée dans les poumons. Le tabac leur vient sans doute de leurs relations avec les Tchouktchi.

Ces peuples se rasent le sommet de la tête; cette coutume cesse à la rivière Mackenzie et reparaît à la baie d'Hudson, parmi une tribu de Groënlandais qui,

à l'époque où ils ont été découverts par le capitaine Ross, avaient été si longtemps privés de toute communication avec d'autres peuples, qu'ils se regardaient comme les seuls êtres vivants qui existassent sur la surface du globe.

Pendant l'été, ils chassent les daims et les rennes; ils les tuent à l'aide d'arcs et de flèches, ce qui avec des animaux aussi sauvages doit exiger autant de ruse que de dextérité. Tirer à la cible est un de leurs amusements favoris; ils y acquièrent une habileté extraordinaire. « Un plongeon nageait un jour à trois cents verges du rivage : nous offrîmes une récompense à celui qui le tuerait; le coup partit, mais l'oiseau l'esquiva en plongeant; l'Esquimau attendit qu'il reparût, et au moment où il montra la tête à la surface de l'eau, il lui traversa les deux yeux avec une flèche.

« Enfin, dit Beechey, ces peuplades se rapprochent tellement des tribus de l'ouest, surtout par le langage, qui est presque identiquement le même, qu'on ne saurait les considérer autrement que comme deux branches sorties de la même souche; et quoique les habitants de la péninsule Melville aient déclaré qu'ils ne connaissaient aucune peuplade à l'est, on a de fortes raisons de croire qu'il existe au moins des communications accidentelles entre toutes les tribus de la côte nord d'Amérique. »

FRANKLIN ET RICHARDSON. — DEUXIÈME VOYAGE (1825 — 1827).

Ainsi que nous l'avons dit, l'expédition du capitaine Franklin était destinée à explorer la côte septentrionale de l'Amérique, entre l'embouchure de la rivière

de la Mine de Cuivre et celle du Mackenzie, et devait s'étendre de la dernière, aussitôt que possible, vers l'extrémité N.-O. de l'Amérique. Franklin, son frère, le lieutenant Back, le docteur Richardson, MM. Kendall et Drummond, naturalistes, et des soldats de marine partirent de New-York le 15 mars 1825. Ils avaient été précédés par trois bateaux construits en acajou, plus solides que ceux faits en écorce de bouleau : ils les joignirent en route. L'expédition entière arriva, le 7 août, au fort Norman, sur le fleuve Mackenzie, à quelques journées du lac du Grand-Ours ; il restait encore de cinq à six semaines d'été ; et Franklin résolut d'en profiter pour descendre le fleuve jusqu'à la mer, tandis que le docteur Richardson se dirigerait vers le lac, où il devait faire les préparatifs nécessaires à l'établissement des quartiers d'hiver.

Franklin et le naturaliste Kendall, avec six hommes d'équipage et un interprète esquimau, descendirent rapidement le fleuve. Le 3 juin, ils avaient dépassé le fort de Bonne-Espérance, le dernier des postes de la compagnie ; ils virent le long du rivage les couches d'une terre onctueuse que les Indiens des environs mangent dans les temps de famine ; elle a un goût de lait, et sa saveur n'est pas désagréable. Le lit du fleuve, tout parsemé d'îles, varie de deux à quatre milles de largeur : ses eaux, resserrées dans quelques endroits, y prennent l'impétuosité d'une cataracte, et à la chute nommée *les Secondes-Rapides* elles s'élancent et roulent avec rapidité dans un canal dont la largeur varie de quatre cents à huit cents verges. Cet endroit est un rendez-vous de chasse pour les Indiens-Lièvres.

Le 6 août, on vit l'île des Baleines de Mackenzie. Toutes les reconnaissances qui eurent lieu sur les rives du fleuve coïncidèrent avec celles de Mackenzie. De l'île Garray on aperçut un grand nombre de baleines et de veaux marins; la mer était entièrement libre de glace, et on trouva sur le bord plusieurs traces de campements d'Esquimaux. Le lendemain, Franklin revint vers le lac du Grand-Ours, où il arriva le 6 septembre.

Ceux qui étaient restés s'étaient établis sur les ruines d'un vieux fort qu'ils avaient relevé, et auquel ils avaient donné le nom de *Fort Franklin*. Mais comme ils étaient au nombre de soixante, ils jugèrent à propos de se diviser, car leur subsistance devait dépendre principalement de la pêche. Deux maisons furent élevées, l'une à quatre milles, l'autre à sept milles de distance, et vingt hommes furent distribués dans chacune de ces habitations, avec tout ce qu'il fallait pour pêcher. Des filets constamment tendus dans le lac et confiés aux soins d'un habile pêcheur, fournissaient journellement trois cents à huit cents poissons d'excellente qualité. On prit des mesures pour occuper l'équipage, et quand le froid retint les hommes à la maison, on établit une école où les officiers leur enseignaient à lire et à écrire.

Vers le milieu d'octobre, il tomba beaucoup de neige; en décembre, les jours n'étaient plus que de cinq heures; mais les longues nuits étaient égayées par le plus brillant clair de lune et par de fréquentes aurores boréales. Vers le milieu de mai la glace commença à fondre; le 24 juin l'expédition entière s'embarqua sur quatre bateaux et descendit de nouveau jusqu'au Mackenzie par la rivière Grand-Ours, qui a

un mille de large à son confluent. Le 4 juillet, le docteur Richardson, avec dix hommes, se sépara de ses compagnons pour suivre jusqu'à la mer une branche orientale du fleuve, dans le but d'explorer ensuite les côtes entre le Mackenzie et la rivière de la Mine de Cuivre; et le commandant, suivi du reste de l'expédition, continua sa route à l'ouest.

Le capitaine Franklin, arrivé le 7 dans la baie où se jette le Mackenzie, découvrit sur une île qui en forme le côté oriental une foule de tentes, parmi lesquelles erraient quelques Esquimaux. Ses bateaux, poussés au rivage par la marée, faillirent être pillés par ces sauvages; il ne réussit à les écarter qu'en menaçant d'avoir recours aux armes; il parvint cependant à entrer en pourparlers d'échanges avec eux. L'aspect, les habits, les manières de ce peuple étaient en tout semblables à ceux des tribus décrites par Parry.

Les bateaux continuèrent à longer la côte au nord pendant tout le mois de juillet et la première quinzaine d'août, mais si lentement et au milieu de tant d'obstacles et de dangers, attendu l'épaisseur des brouillards et l'accumulation des glaces sur le rivage, qu'il devint nécessaire de s'en éloigner. L'expédition était alors parvenue à moitié chemin entre le Mackenzie et le cap Glacé, par 70° 24' de latitude N. et 149° 37' longit. O. Pendant ce temps Beechey se voyait forcé de rétrograder; et si Franklin eût continué sa route encore quinze jours, il eût certainement rencontré l'allége du *Blossom*, car il était, du 15 au 20 août, à cinquante lieues seulement du point où Elson arriva vers le 1er septembre. Mais l'été allait finir, les glaces se formaient; Franklin regagna l'embouchure du Mackenzie, après avoir reconnu à l'ouest de ce fleuve

trois cent quarante-sept milles de côtes sans avoir trouvé un hâvre où un vaisseau pût s'abriter. Il arriva au fort le 21 septembre, après une absence de trois mois, pendant lesquels il avait parcouru deux mille quarante-huit milles, dont six cent dix à travers des contrées qui n'avaient pas encore été découvertes. Le docteur Richardson était déjà de retour de son expédition sur la branche orientale du fleuve et vers le Copper-Mine, après avoir atteint le cap qui forme la pointe la plus à l'est d'un canal, pointe qui reçut le nom de *Cap Bathurst*. Enfin l'expédition regagna la baie d'Hudson, où les voyageurs se rembarquèrent pour l'Angleterre.



CHAPITRE IX.

Ross. — Back.

JAMES ROSS. — SECOND VOYAGE (1829—1833).

A peine de retour de son premier voyage, Ross conçut le plan de sa seconde expédition. Ce plan n'ayant point été adopté par l'Amirauté, Ross en parla à un de ses amis, M. Félix Booth; mais cet homme, du caractère le plus honorable et le plus désintéressé, tout en l'approuvant, ne voulut pas concourir aux frais du voyage, tant il craignait que le public n'y vît une spéculation pour gagner la récompense promise par le Parlement. Lorsque le bill qui promettait cette récompense de 500,000 fr. fut annulé, M. Booth donna pleins pouvoirs à Ross pour faire équiper une expédition, sous la seule condition que la part qu'il y prendrait resterait secrète. C'est donc à cet homme généreux que l'Angleterre est redevable de ce beau voyage qui lui coûta 450,000 fr.: le capitaine Ross y engagea toute sa fortune, montant à 50,000 francs.

Dès que le projet de Ross fut connu, la plupart des officiers qui avaient déjà fait le voyage avec lui ou avec Parry s'offrirent de partir sans recevoir de solde; mais il ne voulut accepter que le concours de son neveu, le lieutenant James Ross, dont nous avons déjà parlé. Ross monta le bâtiment à vapeur *le Victory;* le navire

de transport *le Krusenstern* l'accompagnait. Disons d'abord, pour n'avoir plus à revenir sur ce sujet, que la machine à vapeur fonctionnait si mal, que le plus souvent on se trouva dans l'impossibilité de s'en servir. Cependant Ross avoue que c'est au secours de cette puissante machine qu'il dut d'arriver de bonne heure au détroit de Barrow.

Le vaisseau avait besoin de quelques réparations, nécessitées par le mauvais état de la machine à vapeur; Ross se décida à entrer dans une anse, sur la côte orientale de l'île du Phare. Pendant que les barques le remorquaient, on vit la lune pour la première fois; elle brillait de tout son éclat, et sa lueur entre les pics des montagnes élevées et pittoresques de cette contrée offrait un magnifique spectacle. Ross, étant monté sur une hauteur, vit deux magnifiques bras de mer, entourés de montagnes d'un majestueux aspect; l'île elle-même offrit un beau spectacle: chaque endroit praticable, tout ce qui n'était pas pierre ou rocher, était couvert de verdure, et une multitude de plantes sauvages, alors en pleine fleur, faisaient un jardin d'été d'une île qu'on s'attendait à trouver, comme dans le précédent voyage, un chaos de montagnes escarpées, de rocs, de neiges et de glaces. Ross ne fut plus surpris qu'on eût donné le nom de Groënland à cette terre, qu'il avait crue jusque-là avoir été nommée ainsi par antiphrase.

Le soir on fut étonné de voir paraître un canot portant pavillon danois, accompagné d'une foule de bateaux esquimaux, et l'on éprouva une vive joie de trouver deux Européens parmi ces hommes, qui portaient tous le costume des Esquimaux. Les Européens se présentèrent comme étant le gouverneur et le prêtre

du district de Holsteinborg, et ils venaient s'informer si on avait besoin de secours; ils dirent que le port de l'établissement n'était qu'à trois milles de distance, et affirmèrent qu'il était sûr et offrait toutes les commodités possibles pour se ravitailler. Mais ce qui fut bien plus agréable à Ross, ce fut l'assurance qu'ils lui donnèrent que la saison actuelle était la plus douce dont la mémoire des hommes les plus âgés du Groënland eût gardé le souvenir, et que la saison précédente avait été tout aussi tempérée. C'était un heureux présage pour le succès de l'expédition.

Ross, conduit par ses visiteurs, fit entrer son vaisseau dans le port. La ville est située sur une éminence, à environ cinq cents pas du débarcadère, si on peut appeler ville la réunion de quarante huttes d'Esquimaux, de deux maisons, celles du prêtre et du gouverneur, et d'une église. Le nom esquimau de l'établissement signifie *les Terriers des Renards.*

La réception qu'on fit aux Anglais fut extrêmement cordiale. Le gouverneur leur permit de prendre dans les magasins de l'État tout ce dont ils auraient besoin. Les officiers furent traités d'une manière splendide eu égard à la position de l'établissement; ils mangèrent des salades, des radis et des navets, cultivés dans un petit jardin; et les matelots se munirent abondamment de bottes et de gants, ressource qui devait leur être précieuse.

L'occupation des habitants est la pêche de la baleine et du veau marin, et la chasse des rennes, dont ils envoient environ trois mille peaux en Danemark. Leur caractère est d'ailleurs fort docile, et leurs mœurs, tempérées par le christianisme, méritent les plus grands éloges.

Les Esquimaux vont à la pêche dans leurs *kaïaks*. Le kaïak est un canot de peau de phoque, très-étroit, aminci aux deux bouts, léger comme une écorce de liége, glissant sur l'eau comme un patin sur la glace. L'homme se place au milieu de cette frêle embarcation; il y entre jusqu'à la ceinture; il y est lié et la fait manœuvrer avec lui comme une partie de lui-même. Ce n'est plus un batelier ordinaire, ce n'est plus le pêcheur dans sa barque; c'est l'homme avec des nageoires, l'homme devenu poisson. Il tient d'une main une rame plate à deux pelles, avec laquelle il exécute les mouvements les plus rapides, les manœuvres les plus étranges: à côté de lui sont ses flèches, son harpon. Ainsi armé, il s'élance sur les vagues impétueuses, court à la poursuite des phoques, et ne craint pas même d'attaquer la baleine. Quelquefois aussi il a recours à la ruse: il endort l'oiseau de mer par ses sifflements, et quand il le voit arrêté, battant de l'aile, la tête immobile, le regard fixe, il lui décoche une de ses flèches, et rarement il manque son coup.

Les Esquimaux ont encore une autre embarcation qu'ils appellent *oumiak*; c'est leur grand bateau de voyage, dont ils se servent pour visiter une peuplade voisine. Les femmes s'y embarquent avec leurs enfants; elles y transportent avec elles les ustensiles de ménage, les piquets et les peaux pour les tentes (Pl. VI — 1 et 2).

Ross n'eut qu'à se féliciter des bons procédés du gouverneur, qui poussa l'obligeance jusqu'à lui faire cadeau de six chiens; après être demeuré quelques jours avec son nouvel ami, il se remit en route, et se trouva, le 11 août 1829, quatre-vingt-deux jours seulement après son départ de Londres, dans le détroit du Prince-

Régent, à l'endroit où *la Fury* avait fait naufrage.

Dès que les vaisseaux furent à l'ancre, Ross se rendit à terre pour visiter les approvisionnements laissés par Parry lors du naufrage. « Nous trouvâmes, dit-il, la côte presque bordée de charbon, et ce fut avec un intérêt peu commun que nous avançâmes vers la seule tente qui restât entière. C'était celle qui avait servi aux officiers; mais il n'était que trop évident que les ours y avaient rendu de fréquentes visites. Le commandant Ross (1) avait suspendu près de la porte un petit sac dans lequel il avait laissé son livre de notes et des échantillons d'oiseaux; il était déchiré, et il n'y restait pas un fragment de ce qu'il avait contenu. Les côtés de la tente étaient déchirés et arrachés de terre en plusieurs endroits. Nous trouvâmes que rien ne manquait à l'endroit où les viandes et les légumes conservés avaient été déposés. Les caisses, bien qu'elles eussent été exposées pendant quatre ans à toutes les rigueurs du climat, n'avaient pas souffert le plus léger dommage; il n'y avait pas eu d'eau pour les rouiller, et les jointures en étaient si hermétiquement soudées, que les ours n'avaient pu sentir ce qui y était contenu. En ouvrant quelques-unes de ces caisses, nous vîmes que tous les comestibles avaient conservé leur goût sans la moindre altération. Le vin, les liqueurs spiritueuses, le sucre, le biscuit, la farine, le cacao, étaient aussi en bon état. Le jus de citron, les fruits et les légumes conservés dans le vinaigre n'avaient pas beaucoup souffert: les voiles mêmes semblaient n'avoir pas été mouil-

(1) Le neveu du capitaine. Dans la marine anglaise, le grade de commandant est intermédiaire entre celui de capitaine et celui de lieutenant. Un commandant ne peut avoir droit au titre de capitaine qu'après avoir commandé en chef un bâtiment pendant une année.

lées. Je n'ai pas besoin de dire que c'était un événement aussi nouveau qu'intéressant, que de trouver dans un seul et même endroit, au milieu d'une solitude isolée, où l'on ne voyait que des glaces et des rochers, tous les objets qui pouvaient nous être nécessaires, et que nous n'aurions pu rassembler à Londres qu'en visitant bien des magasins; le tout prêt à être mis à bord et sans aucuns frais. C'était pourtant la certitude de cette trouvaille qui avait été la base de notre expédition, et l'événement venait de prouver que nous avions eu raison d'y compter.

« Nous partîmes pour doubler le cap Garey, ce qui nous réussit parfaitement le 15 août. A dix heures nous arrivâmes dans une belle baie, ayant un mille en long et en large : je la nommai *baie Fearnall*. A onze heures nous doublâmes la pointe méridionale et nous arrivâmes à l'embouchure d'une petite rivière que j'appelai *Lang*, et je donnai à toute la région dont nous explorions la côte le nom de *Boothia*. Le 16 août nous pûmes descendre à terre; je m'y rendis avec mes officiers pour en prendre possession avec les cérémonies d'usage. Nous y trouvâmes des traces de végétation et des plantes en fleur; un ancien tombeau d'Esquimau prouvait que ce lieu avait reçu la visite de quelques individus de cette peuplade. »

Cette minutieuse reconnaissance des côtes, souvent contrariée par les glaces, se continua jusqu'au 6 septembre. On découvrit une baie qui reçut le nom d'*Élisabeth;* elle est si vaste, que, selon les expressions de Ross, la marine anglaise y tiendrait tout entière. Les glaces entouraient les navires, et chaque jour, chaque nuit, ils étaient exposés à des dangers sans cesse renaissants.

Le 29 septembre on découvrit une nouvelle baie (le *havre Félix*), et comme Ross avait perdu tout espoir de s'avancer plus loin, il résolut de prendre ses quartiers d'hiver : l'expédition se trouvait alors cent soixante-six milles plus loin que la pointe de la Fury. Le premier soin du capitaine fut de débarrasser *la Victory* du poids de la machine à vapeur désormais inutile, puis de scier la glace de manière à former une espèce de bassin. Cette opération fut terminée le 7 octobre, et les vaisseaux y furent placés à l'abri des coups de vent d'E. et d'O. Une île voisine servit de magasin à poudre. On examina les combustibles, il y en avait pour sept cents jours; la visite des provisions donna la certitude qu'il en restait pour deux ans et dix mois à ration complète; l'huile et le suif se trouvèrent en quantité suffisante pour promettre une durée égale à celle des vivres. Enfin on prit plusieurs poissons, ce qui promettait quelques vivres frais avec les animaux qu'on pourrait tuer.

Les spiritueux n'offraient de ration assurée que pendant un an; circonstance dont Ross se félicita. « Car on ne peut, dit-il, douter des effets pernicieux que les liqueurs alcooliques produisent dans ces climats, en augmentant les dispositions au scorbut. » D'un autre côté, comme les spiritueux pouvaient être utiles pour les détachements qu'on enverrait à terre, ou, en cas de naufrage, pour servir de combustible, le commandant fit cesser les distributions de grog, sans que cet ordre excitât le moindre mécontentement.

On avait recouvert le navire d'une toiture, ce qui l'avait converti en une habitation sèche et chaude; les hommes couchaient dans des hamacs qu'on décrochait le matin à six heures, et que l'on tendait le soir à dix.

L'entre-pont, qui était le plancher de l'habitation, était couvert tous les matins de sable chaud, et frotté avec ce sable jusqu'à huit heures, moment du déjeuner. Le lundi était consacré au blanchissage, et l'on faisait sécher le linge au poêle. Quand il eut été couvert de deux pieds de neige, que l'on battit de manière à en faire une masse solide de glace, le pont du navire fut jonché de sable. Au-dessus de cette promenade s'étendait le toit, et les côtés de la toile à voile descendaient assez pour couvrir les flancs du navire, qui d'ailleurs était entouré d'un rempart de neige jusqu'à la hauteur du plat-bord; le tout composait un abri parfait contre le vent et empêchait toute impression du froid extérieur. Pendant le jour, de six heures du matin à neuf heures du soir, la cuisine à vapeur était suffisante pour chauffer et apprêter les aliments; le four au pain servait la nuit aux mêmes usages. Le déjeuner se composait de thé ou de cacao, et l'on dînait à midi. Quand le temps permettait de travailler hors du navire, les hommes s'occupaient jusqu'à trois ou quatre heures, et quand le travail était impossible, on les obligeait à faire une promenade d'un certain nombre d'heures sous le toit. Ils prenaient le thé à cinq heures; puis ils assistaient à une leçon qui, commencée à six heures, ne finissait qu'à neuf; après une récréation, on tendait les hamacs et l'on allait dormir.

Le dimanche nul travail n'était permis; les hommes revêtaient leurs meilleurs habits : ils étaient passés en revue à dix heures, après quoi ils entendaient la lecture des prières et un sermon. A six heures, pendant l'école, les hommes s'occupaient à lire quelques morceaux des saintes Écritures, et ils finissaient par le chant des psaumes. « Je ne puis douter, dit Ross,

du bon effet de ce système d'instruction et de l'influence heureuse de cet accomplissement habituel des devoirs religieux : nos hommes semblaient sentir qu'ils composaient tous une même famille, et leur conduite était régulière et tranquille, ce qui n'arrive pas toujours à bord.

« Le 14 novembre, la position du soleil et la transparence de l'air me procurèrent une vue de la terre plus distincte et plus étendue : le coloris du tableau était admirable. »

Le 25 on vit une aurore boréale des plus magnifiques, et dont la splendeur augmenta jusqu'à minuit; elle ne finit que dans la matinée suivante; elle formait un arc brillant dont les deux extrémités semblaient reposer sur deux montagnes en face l'une de l'autre. Elle était de même couleur que la pleine lune, et ne paraissait pas moins lumineuse. Le ciel sombre et bleuâtre qui en formait l'arrière-plan était sans doute la principale cause de cet effet magique.

Le 30 novembre le soleil disparut, quoiqu'on vît encore le lendemain l'extrémité supérieure de son disque, ce qui s'explique par la réfraction. Tout le mois de décembre se passa donc dans une obscurité profonde, mais qui fut souvent dissipée par des aurores boréales plus ou moins magnifiques. Les fêtes de Noël donnèrent lieu à de *splendides festins* dus aux approvisionnements de *la Fury*; on mangea même des cerises à l'eau-de-vie à la glace, quoique le froid du moment ne rendît pas cet objet de luxe bien attrayant pour ceux qui le goûtèrent.

Au commencement de janvier la monotonie du séjour de nos voyageurs fut variée par les premières visites qu'ils reçurent des Esquimaux. Ross, étant allé

à terre, aperçut plusieurs naturels qui s'avançaient en formant un corps de dix de front sur trois de profondeur.

« Tous étaient bien vêtus, principalement en peaux de rennes; leur vêtement de dessus était doublé et leur entourait le corps; il tombait par devant du bas du menton jusqu'à mi-cuisse, et avait par derrière un capuchon pour couvrir la tête; les manches leur couvraient les bouts des doigts. Des deux peaux qui composaient ce vêtement, celle de dessous avait le poil tourné du côté du corps, et celle de dessus était disposée en sens inverse. Ils avaient deux paires de bottes; le poil de chacune était tourné en dedans, et ils les portaient par-dessus des pantalons de peaux de rennes descendant très-bas sur les jambes.

« Avec cette immense quantité de vêtements ils paraissaient plus grands et plus gros qu'ils ne l'étaient réellement. Tous portaient des javelines qui ressemblaient assez à une canne, et qui étaient ornées à un bout d'une boule de bois ou d'ivoire, et à l'autre armées d'une pointe en corne; tous avaient des couteaux en fer. Les Esquimaux accompagnèrent Ross au vaisseau; ils l'examinèrent attentivement, et furent au comble de la joie quand on leur eut fait des présents en ferrailles. Ils nous quittèrent, promettant de nous conduire un autre jour à leur village.

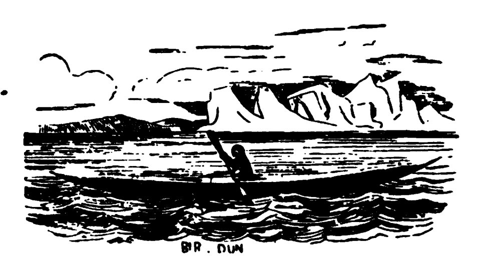
« En effet, le dimanche suivant nous nous mîmes en route; nous rencontrâmes en chemin nos amis, dont le nombre était augmenté. Après les salutations d'usage, ils nous guidèrent vers leur village, que nous aperçûmes bientôt; il était composé de douze huttes de neige, qui avaient l'air d'un bassin renversé : aucun

ordre n'avait été observé dans leur position relative. (Pl. VII—1).

« Chacune de ces huttes était précédée d'un passage couvert, long et tortueux, conduisant à l'appartement principal, qui était en dôme et de forme ronde, ayant dix pieds de diamètre quand il n'était destiné qu'à une famille, mais qui formait un ovale de quinze pieds sur dix quand il devait en contenir deux. En face de la porte était un banc de neige occupant près du tiers de la largeur de la hutte, d'environ deux pieds et demi de hauteur, et dont le haut, bien nivelé, était couvert de différentes peaux : c'était là le lit commun à tous ceux qui l'habitaient. A l'une des extrémités était assise la maîtresse de la maison, devant une lampe allumée, suivant la coutume de ces peuples, et au-dessus de laquelle était un vase de pierre contenant les vivres. Ces huttes étaient toutes éclairées par une grande pièce de glace enchâssée dans la neige à environ moitié de la hauteur du côté de l'orient; vers le milieu du passage se trouvait un embranchement aboutissant à un réduit destiné pour les chiens; l'extrémité du passage pouvait être tournée de manière à empêcher le vent d'y pénétrer. La provision d'hiver, de chair de rennes et de veaux marins, était conservée sous la neige; ils amassent ces provisions pendant l'été, et y ont recours dans la saison des grands froids : on n'avait pas remarqué jusqu'ici cet usage des naturels.

« Les femmes étaient de petite taille, et fort au-dessous des hommes sous le rapport des vêtements et de la propreté; leurs cheveux surtout étaient graisseux et en désordre. Leurs traits étaient pleins de douceur, et leurs joues avaient les plus belles couleurs. Toutes étaient plus ou moins tatouées, surtout sur le fron

Pl. VI.



1. Kaïak, canot de pêche des Esquimaux.



2. Oumiak, bateau de voyage des Esquimaux.

et de chaque côté de la bouche et du menton ; cet ornement ne consistait qu'en lignes irrégulières sans former aucun dessin. »

Cette visite se termina à la satisfaction générale : quelques naturels accompagnèrent Ross au vaisseau, où leur conduite fut digne d'éloges. Parmi eux il y avait un vieillard qui avait perdu une jambe dans un combat contre un ours : il se nommait Tulluahiu. Après avoir examiné son moignon, le chirurgien le trouva guéri, et comme le genou était courbé, il pensa qu'on pouvait y adapter une jambe de bois. Le charpentier fut chargé du soin de la confectionner : on l'attacha au patient, qui apprit bientôt à en faire usage et à en reconnaître le prix, en se promenant dans la cabane avec un air d'extase ; et certainement il avait lieu d'être satisfait d'un présent plus précieux pour lui que tout ce que les Européens ont jamais donné à ses compatriotes.

On eut souvent occasion de voir comment les Esquimaux font la chasse aux veaux marins et aux morses. Lorsqu'ils connaissent un trou par lequel un de ces animaux vient respirer, ils y plantent une baguette, et, à l'abri d'une butte de neige, ils attendent patiemment que le mouvement de la baguette leur indique que l'animal se présente à la surface ; alors ils le percent de leur javeline (PL. VIII — 1 et 2).

Le 20 janvier 1830, on vit le soleil pour la première fois, après une absence de cinquante jours ; la moitié de son diamètre était visible. Cette réapparition, qui causait tant de plaisir aux Anglais, fut pour les Esquimaux une source de chagrin ; car pour eux la nuit de ces régions est le jour, ou du moins leur est plus fa-

vorable que le jour pour la chasse des phoques, qui sont prudents et toujours sur leurs gardes.

Les Esquimaux avaient souvent parlé d'une station principale de leur tribu, qu'ils appelaient *Neitchilli*. Le temps étant propice, James Ross et un enseigne partirent le 3 avril, avec deux guides, deux traîneaux et des provisions pour dix jours, afin de faire une excursion sur ce point en suivant la côte. Après une marche de vingt milles à travers des glaces raboteuses, un ouragan de neige empêchant de voir à dix pas devant soi, les voyageurs se déterminèrent à s'arrêter. En moins d'une demi-heure, les guides eurent construit une hutte de neige où ils se trouvèrent à l'abri du froid. A peine furent-ils assis, que les Esquimaux se mirent à manger, occupation qu'ils ne négligent jamais tant qu'il leur reste quelques provisions.

La tempête calmée, Ross se mit en route et arriva sur une terre qui, d'après les guides, se continuait jusqu'à Akouli et aux côtes de la baie Repulse. « Je conclus de ces détails, dit-il, que nous avions sous les yeux le grand Océan occidental; que la terre sur laquelle nous étions était le continent de l'Amérique, et que s'il existait un passage à l'ouest de ce côté, il fallait le chercher au nord de notre position actuelle. Je donnai à un promontoire voisin le nom de *cap Isabelle*. Nous reprîmes la route de notre hutte, en envoyant un des guides en avant. Lorsqu'on arriva, on trouva cet homme, qui avait réussi à se procurer du feu au moyen de nos briquets oxygénés, dont il avait appris l'usage, occupé à préparer une ample provision d'eau, dont nous avions le plus grand besoin, et dont la privation paraît encore plus dure au milieu d'une contrée de glace et de neige; car nous étions au

milieu de l'eau, nous marchions sur l'eau, sous l'une ou l'autre de ses formes, et nous oubliions sans cesse que la neige et la glace de ce pays sont bien autre chose que celles que produisent nos hivers, et qu'on ne peut en faire un liquide sans beaucoup de peine.» Le 10, les voyageurs étaient de retour à bord sans qu'il leur fût arrivé rien de plus remarquable.

Le 21 avril, le commandant partit pour une nouvelle excursion; mais il revint dès le lendemain, parce qu'il avait été arrêté par un canal tortueux. Une scène assez plaisante eut lieu pendant ce voyage. Les chiens attelés au traîneau, ayant aperçu au loin trois rennes, s'étaient mis aussitôt en chasse, en emportant le traîneau après eux. A chaque bond qu'il faisait, quelque partie du bagage sautait dehors, à la grande satisfaction du guide, qui riait à gorge déployée. Ce ne fut qu'au bout de trois heures que cette scène finit, grâce à deux glaçons qui retinrent le traîneau captif entre eux deux.

Il était donc parfaitement reconnu qu'il n'existait point au sud du 70° de passage conduisant dans l'Océan occidental; ce fut alors vers le nord que se porta l'attention de Ross. En conséquence son neveu et un officier partirent pour aller examiner le bras de mer au nord.

« En approchant des huttes où nous devions prendre un guide pour nous conduire, dit James Ross, nous fûmes extrêmement désappointés de ne pas entendre les cris de joie qui avaient coutume de nous accueillir. Un sentiment plus pénible encore s'empara de nous quand nous vîmes que les femmes et les enfants avaient été mis à l'écart, ce qui, comme nous le savions, était un signal de guerre; et il ne nous resta plus de doutes

sur ces dispositions hostiles en voyant que tous les hommes étaient armés de leurs couteaux. Leur air sombre et courroucé était de mauvais augure; mais quelle en était la cause? c'est ce que nous ne pouvions deviner.

« Nous les aperçûmes longtemps avant qu'ils pussent nous distinguer; car ils avaient le soleil en face. Le bruit de nos chiens les ayant avertis de notre approche, un vieillard se précipita hors d'une hutte, en brandissant le grand couteau dont ils se servent pour attaquer les ours, tandis que les larmes coulaient sur son visage et que ses yeux égarés cherchaient les objets de sa fureur. Nous n'étions alors qu'à quelques toises de lui. Dès qu'il nous vit, il leva son arme pour la lancer contre nous. Le soleil qui l'éblouissait lui fit suspendre son coup un moment, et son fils, lui saisissant le bras, nous donna le temps de rétrograder vers le traîneau pour prendre nos fusils.

« Le vieillard, furieux, était retenu par ses deux fils, qui lui avaient lié les bras derrière le dos; il faisait de violents efforts pour se dégager de ses liens, et les autres semblaient être prêts à le seconder dans toute tentative d'attaque contre nous. Cependant les Esquimaux se consultèrent et se séparèrent en marchant de deux côtés, de manière à nous entourer. Ne voulant pas nous laisser couper le chemin du vaisseau, j'avertis ceux qui nous avaient déjà dépassés de ne pas approcher davantage de ce côté. Cet avis fut suivi d'une courte halte et d'une conférence encore plus courte; mais immédiatement après ils commencèrent de nouveau à s'avancer en brandissant leurs couteaux d'un air de menace. Comme une plus longue patience pouvait devenir dangereuse, j'appuyai mon fusil sur mon épaule, et j'allais faire feu, quand heureusement le

vis que le geste seul avait suffi pour les arrêter. Ceux qui étaient le plus près de nous s'enfuirent sans perdre de temps, et tous firent retraite vers leurs huttes.

« Pendant plus d'une demi-heure nous ne pûmes décider aucun d'eux à venir nous parler ; enfin nous fûmes tirés de cet état de perplexité par le courage ou la confiance d'une femme qui sortit d'une hutte à l'instant où je levais de nouveau mon fusil ; elle me cria de ne pas tirer et s'avança sur-le-champ vers nous sans témoigner le moindre signe de frayeur.

« Je leur montrai une grande lime et je l'offris à quiconque voudrait nous accompagner, ajoutant que si personne ne se présentait, je ferais seul le voyage. Un homme, cédant aux instances de sa femme, offrit de nous accompagner, à condition qu'il emmènerait un jeune homme avec lui. J'y consentis volontiers, car deux guides pouvaient nous être plus utiles qu'un seul. Si je me suis étendu sur cette aventure, c'est que, pendant les années que nous passâmes dans leur voisinage, ce fut la seule fois que les Esquimaux nous montrèrent des sentiments hostiles. »

Nous ne suivrons pas Ross dans la minutieuse narration qu'il donne de tous les lieux visités par lui, qui n'ont d'ailleurs de remarquable que les noms barbares indiqués par les guides ; nous nous bornerons à extraire les faits principaux de son récit.

« Le 22, dit-il, notre guide, ayant vu sur la neige des traces récentes de deux bœufs musqués, prit son arc et ses flèches, et emmenant deux de ses chiens, il me recommanda de le suivre avec mon fusil et mon chien, pendant que le jeune guide construirait une hutte. Les chiens partirent avec la rapidité de l'éclair, et nous les perdîmes bientôt de vue, la nature du ter-

rain ne permettant pas que nos regards s'étendissent bien loin. Nous marchions lentement, car nous étions déjà fatigués.

« Nous continuâmes à nous traîner péniblement pendant deux heures environ sur un terrain fort inégal et couvert d'une couche épaisse de neige. Voyant alors que les traces des chiens sur la neige ne suivaient plus celles des bœufs, mon guide en conclut qu'ils avaient trouvé ces animaux, et qu'ils en tenaient au moins un en arrêt. Je reconnus bientôt qu'il ne se trompait pas, car, lorsque nous eûmes tourné le coin de la montagne, la vue d'un superbe bœuf arrêté devant nos chiens nous guérit à l'instant de notre fatigue, et nous courûmes pour les seconder.

« Cependant le guide prit de l'avance sur moi, et décochait sa seconde flèche quand j'arrivai. Nous vîmes qu'elle avait frappé sur une côte, car elle tomba sur-le-champ à terre, sans même distraire l'animal, dont toute l'attention était fixée sur les chiens qui continuaient à le harceler en tournant autour de lui; ils lui mordaient les jambes quand il se détournait pour leur échapper, et battaient en retraite dès qu'il leur faisait face. L'animal tremblait de rage et faisait tous ses efforts pour atteindre ses agiles ennemis; mais ceux-ci avaient acquis trop d'expérience à cette chasse pour se laisser surprendre.

« J'étais charmé de pouvoir montrer la supériorité de mes armes. Je fis feu sur l'animal, avec deux balles, à la distance de huit toises; le bœuf tomba sur le coup; mais se relevant à l'instant même, il courut droit sur nous. Nous étions à côté l'un de l'autre, et nous nous réfugiâmes derrière une pierre énorme qui se trouvait heureusement près de nous. Le bœuf, en nous pour-



1. Village de neige des Esquimaux.



2. Ours s'approchant d'une hutte.

suivant, s'y frappa la tête avec tant de force qu'il tomba de nouveau, et le bruit de sa chute fit retentir la terre. Mon guide prit son couteau pour l'achever; mais le voyant se relever encore une fois, il courut chercher un refuge derrière ses chiens, qui commencèrent leur attaque. L'animal perdait tant de sang, que ses longs poils en étaient inondés; mais il semblait avoir conservé toute sa force et toute sa rage, et il s'avança résolument avec la même férocité. J'avais rechargé mon fusil derrière la pierre, et je me préparais à tirer un second coup, quand l'animal se précipita vers moi. Le guide, alarmé, me cria de me cacher; mais j'avais eu le temps d'ajuster, et je lui tirai successivement mes deux coups lorsqu'il ne fut plus qu'à deux toises de moi; l'animal tomba pour ne plus se relever. La vue de son ennemi terrassé fit crier et danser de joie mon guide : il accourut auprès du bœuf, qu'il trouva mort, une balle lui ayant traversé le cœur, et une autre lui ayant fracassé l'épaule. L'Esquimau fut frappé d'étonnement en considérant l'effet terrible des armes à feu. D'abord il examina soigneusement les trous que les balles avaient faits à la peau de l'animal, et me fit remarquer que son corps avait été traversé de part en part. Mais ce fut la vue de l'épaule fracassée qui lui causa le plus de surprise, et je n'oublierai jamais l'air de terreur avec lequel il me dit en me regardant en face: *Now ek poke!* (elle est brisée!)

« Il y avait alors dix heures que nous n'avions pris aucune nourriture, et je m'attendais à voir mon homme songer à se préparer à dîner aux dépens de notre proie. J'étais injuste envers lui, et il avait plus de prudence que de gourmandise. Il se contenta de mêler le sang chaud du bœuf avec de la neige pour étancher sa

après quoi il se mit à l'écorcher, sachant bien que, lorsque le corps serait gelé, cette opération deviendrait impraticable. Par la même raison, il le divisa en quatre quartiers; et il en fit autant des intestins, après avoir jeté tout ce qui se trouvait dans l'estomac. Je ne savais pas que les Esquimaux ne mangeaient pas les matières qui se trouvent dans l'estomac du bœuf musqué, comme ils le font à l'égard du renne; ce qui se trouve dans l'estomac de ces derniers animaux est regardé comme un mets friand; et quoique notre délicatesse puisse se révolter à l'idée d'un plat de végétaux préparé de cette manière, la réflexion fait comprendre que ce mets peut leur être utile et salutaire au milieu de la nourriture animale dont ils se repaissent constamment, car il est presque impossible qu'ils puissent se procurer d'autres végétaux susceptibles d'être mangés. Nous laissâmes le bœuf dans une petite hutte de neige, et nous revînmes joindre nos compagnons. Le lendemain nous en transportâmes les quartiers à notre demeure temporaire, où le mauvais temps nous força de résider plusieurs jours. J'en profitai pour causer avec mes guides, et j'obtins d'eux sur leurs usages et leurs mœurs des renseignements qui confirmèrent les observations que nous avions déjà faites.

« Pendant toute la journée, nos amis s'occupèrent à couper la chair d'un des quartiers de devant du bœuf; ils la taillaient en aiguillettes longues et étroites, s'en enfonçaient une extrémité dans la bouche, suivant leur coutume, aussi avant que possible, en séparaient le reste à l'aide de leur couteau, et avalaient cette bouchée comme un chien affamé dévore un morceau de viande. En se passant ainsi les aiguillettes l'un à l'autre, ils parvinrent à manger toute la chair du cou,

Pl. VIII.



1. Esquimau guettant un phoque.



2. Esquimau perçant un morse.

du dos et des côtes d'un des quartiers du bœuf, non sans suspendre pourtant leur opération de temps en temps en se plaignant de ne pouvoir plus manger, et en se couchant sur le dos; mais ils conservaient toujours leur couteau dans une main, et dans l'autre le morceau de chair qu'ils n'avaient pas achevé, et qu'ils avalaient avec autant d'empressement que les précédents, dès qu'ils se trouvaient en état de l'engloutir à son tour.

« Lorsqu'ils furent réellement hors d'état de manger davantage, comme notre soupe était prête, je leur offris de la partager avec nous; après trois cuillerées, ils déclarèrent qu'il leur était impossible d'en avaler une plus grande quantité. Je leur passai la main sur l'estomac, et j'eus de la peine à revenir de ma surprise en en sentant la dilatation prodigieuse; je n'aurais pas cru qu'il fût possible à un homme de supporter un état si anormal, et si je n'avais connu les habitudes voraces de ces peuples, j'aurais pensé que la mort devait être la suite inévitable d'un pareil excès. »

Le seul résultat de cette excursion, qui dura jusqu'au 4 mai, fut la découverte d'une rivière nommée par Ross *Edward Stanley*, et de plusieurs lacs plus ou moins considérables; mais la neige presque continuelle empêcha de s'assurer si le passage existait au nord.

Le capitaine John Ross parvint, quelques jours après, au lieu que les naturels appellent Neitchilli, nom qu'ils appliquent à la terre, à la rivière, au lac et aux habitations qui se rencontrent sur ce point. Il y trouva des huttes d'hiver construites en neige, et des maisons d'été dont quelques-unes avaient des cercles de pierre de près de trois pieds de hauteur; ces habitations étaient au nombre de trente; la plus grande

formait un ovale de quatorze pieds sur douze ; la surface du sol était couverte des ossements des animaux que les naturels avaient mangés. Il visita avec soin l'isthme auquel il laissa le nom de *Boothia*, et trouva que sa largeur était de dix-sept à dix-huit milles, dont douze occupés par des lacs d'eau douce ; de sorte qu'en réalité les deux mers orientale et occidentale ne sont séparées que par cinq milles de terre. L'isthme était couvert de cubes de pierre, restes des habitations des Esquimaux ; on y vit un monticule bizarre, de forme carrée, offrant des marques de végétation, et ressemblant aux deux faces d'un bastion. « En l'examinant, dit le commandant Ross, nous réconnûmes que c'était une alluvion produite par la jonction de deux rivières. Combien de fois, dans notre pays, de pareils dépôts n'ont-ils pas été pris pour des restes de camps romains ou danois ! »

Du 17 mai au 13 juin, le commandant James Ross longea la côte à l'ouest à cent milles de Neitchilli. Ce voyage fournit, sans contredit, un des résultats les plus positifs de l'expédition, puisque les reconnaissances de cette exploration se lient presque avec celles de Franklin, et ne laissent, entre les points extrêmes des localités explorées par les deux voyageurs, qu'une lacune de deux cent vingt-deux milles (soixante-douze lieues). La chaleur croissante du soleil força de ne voyager que la nuit ; on traversa successivement plusieurs lacs glacés, et l'on parvint sur les bords de la mer. Ross raconte ainsi les impressions qu'il ressentit à cette vue. « Mes compagnons, que j'avais quittés un moment, avaient annoncé leur arrivée sur les bords de l'Océan occidental par trois acclamations. C'était en effet pour eux, et encore plus pour moi leur chef, un

spectacle palpitant d'intérêt et qui méritait bien le salut ordinaire du marin. C'était cet Océan que nous avions cherché, l'objet de notre ambition et de nos efforts, l'espace libre qui, comme nous l'avions espéré, devait nous porter autour du continent de l'Amérique, et nous procurer le triomphe si désiré par nos prédécesseurs, et que nous-mêmes nous avions si longtemps et si inutilement travaillé à obtenir. Notre but eût été atteint si la nature n'y eût mis obstacle, si notre chaîne de lacs eût été un bras de mer, si cette vallée eût ouvert une communication libre entre les deux mers. Du moins, nous en avions reconnu l'impossibilité. Cet Océan tant désiré était à nos pieds, nous allions bientôt voyager sur sa surface, et, au milieu de notre désappointement, nous avions la consolation d'avoir écarté tous les doutes, banni toutes les incertitudes, et de sentir que, lorsque Dieu a dit non, il ne reste à l'homme autre chose à faire qu'à se soumettre et à lui rendre grâces de ce qu'il a accordé ! C'était un moment solennel, un moment à ne jamais oublier ; les hourras des marins ne produisirent jamais une impression plus profonde qu'en cet instant où ils interrompaient le silence de la nuit, au milieu d'un désert de glace et de neige, où il n'y avait pas un seul objet qui pût rappeler qu'il existait des êtres vivants, et où il semblait qu'aucun son n'eût jamais été entendu. »

Il ne restait plus à Ross qu'à relever la direction de la côte pour s'assurer qu'elle prenait celle du cap Turnagain. Le 29 mai, il atteignit une pointe qu'il nomma *cap Félix*, et remarqua que la terre inclinait au sud-ouest : il fut alors convaincu que c'était la pointe septentrionale du continent. De là au cap Turnagain I

distance était d'environ deux cents milles, distance à peu près égale à celle qu'il venait de parcourir. Quelques jours de plus auraient suffi à nos voyageurs pour aller chercher le pavillon planté par Franklin, et le rapporter triomphant au navire; mais il ne leur restait que pour dix jours de vivres, à demi-ration: il fallut donc se soumettre à la nécessité de retourner au vaisseau. Ross laissa reposer ses hommes, et marcha en avant, avec l'enseigne, pendant vingt heures. « Étant montés sur une montagne de glace fixée au rivage, nous vîmes, dit-il, une pointe de terre. Nous restâmes au sud-ouest, à environ quinze milles de distance, et nous crûmes remarquer qu'elle tenait à la côte sur laquelle nous étions. Nous déployâmes notre drapeau pour accomplir la cérémonie d'usage, et nous prîmes possession de tout le pays. Nous donnâmes à la pointe où nous étions le nom de *cap Victory*; c'était le *nec plus ultra* de nos travaux, et ce sera un monument durable des efforts de l'équipage de ce vaisseau. La pointe au sud-ouest fut nommée *cap Franklin*. Nous élevâmes un monticule de pierres de six pieds de hauteur, et dans l'intérieur nous plaçâmes une caisse d'étain, contenant une courte relation de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et nous devions nous y conformer, quoiqu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre relation tombât jamais sous les yeux d'un Européen. »

Le 12 juin, veille de l'arrivée au vaisseau, il plut pour la première fois. Des torrents roulèrent du haut des montagnes, on vit de nombreuses troupes de canards et d'oies. Déjà les rennes, les bœufs musqués s'étaient montrés dans le voisinage, suivis des loups,

leurs ennemis habituels. L'apparition des animaux forme dans ce pays le calendrier de l'année, comme la floraison des plantes dans le nôtre, où l'on fait peu d'attention à la migration des oiseaux, si l'on en excepte les hirondelles et les rossignols. Le dégel continuant, on s'occupa des soins nécessaires pour que le navire pût profiter de la première occasion pour mettre à la voile. Pendant ce temps, la chasse ne produisant point de vivres frais, Ross, afin de se procurer du poisson, fit une exploration autour des criques et des baies voisines. Le 1er juillet, il trouva le village où quelques familles d'Esquimaux de sa connaissance étaient établies; il fut reçu avec la plus grande cordialité, et on lui donna deux saumons pour lui et les siens, qu'il fit cuire aussitôt dans son appareil de cuisine. Les naturels furent fort étonnés de la promptitude avec laquelle un de ces poissons fut frit, et l'autre bouilli.

« Les usages singuliers de nos hôtes nous amusèrent beaucoup. La tête et l'arête du milieu des deux saumons ayant été retirées, on présenta ces poissons aux deux plus âgés de la tribu. Ceux-ci les coupèrent longitudinalement en deux parties égales qu'ils divisèrent encore une fois de la même manière; ils roulèrent ensuite chaque portion de manière à en former un cylindre d'environ deux pouces de diamètre, s'en enfoncèrent un bout dans la bouche, aussi avant qu'il put entrer, et, prenant leur couteau, coupèrent le poisson à la hauteur de leur nez, après quoi ils passèrent ce qui restait à un de leurs compagnons. La même cérémonie se renouvela jusqu'à ce qu'ils eussent mangé tout ce qu'ils avaient de poisson. Un d'entre eux s'étant mis ensuite à dévorer ce qui res-

tait sur nos assiettes, y trouva du jus de citron, dont le goût acide lui fit faire des grimaces qui excitèrent les éclats de rire de ses compagnons.

« Ils nous montrèrent la manière dont ils prennent le saumon. Leur arme est une javeline dont la pointe, d'os ou d'ivoire, est barbelée, et dont ils percent le poisson. Ils nous dirent que cette pêche n'offrait aucune difficulté, parce que les saumons remontaient en si grande quantité dans les canaux entre la glace et la terre, qu'on ne pouvait y lancer une flèche sans qu'elle en perçât un. Ce fait en confirme un autre, qu'on a traité de fable : c'est que, dans quelques rivières d'Amérique, les poissons se trouvent en si grand nombre, dans certaines saisons, qu'ils y sont écrasés sous les pieds des chevaux quand on passe ces rivières à gué. »

A la fin de juillet, les équipages étaient plus captifs que jamais; car la terre était impraticable, et la mer n'était pas libre. Cependant, le 1er août, on s'aperçut qu'une forte brise du nord avait mis enfin la glace en mouvement vers l'est; déjà elle prenait l'aspect de glaçons entremêlés de flaques d'eau, et il ne manquait qu'un vent du sud pour en disperser les fragments. Tout le mois d'août fut un mois d'anxiétés sans cesse renaissantes, d'espoir et d'appréhensions perpétuelles, de promesses qui ne se réalisaient jamais. Il ne restait plus que quatre semaines de cet été incertain qu'on attendait sans cesse. Enfin, le 3 septembre, on travailla à se frayer un canal pour sortir de la baie, et, le 17, à deux heures de l'après-midi, le vaisseau se retrouva dans l'eau libre et sous voiles.

« Sous voiles ! C'était tout au plus si nous pouvions le croire, et nous savions à peine ce que nous éprou-

vions. Il faut être marin pour sentir que ce vaisseau qui bondit sous vos pieds, qui écoute vos ordres, qui obéit au moindre geste de votre main, qui semble ne se mouvoir que d'après votre volonté, est un être doué de vie, qui se conforme aux désirs de son maître, et non un corps inerte. Mais quel marin pouvait le sentir aussi bien que nous, quand cette machine intelligente, qui avait coutume de nous porter si légèrement sur l'Océan, avait été, pendant toute une année, immobile comme la glace et les rochers qui l'entouraient, paralysée, désobéissante, morte! Elle semblait alors avoir repris une vie nouvelle; elle nous obéissait une seconde fois; elle faisait tout ce que nous désirions, et, pour surcroît de bonheur, nous étions libres! Aussi ne mettions-nous pas de bornes aux transports de notre joie; mais cette liberté ne devait pas durer longtemps. Nous fîmes environ trois milles; puis, rencontrant une chaîne de glaces, nous fûmes obligés de nous amarrer près de la pointe qui était au nord de notre ancienne position, et nous passâmes la nuit dans un havre assez commode, formé par deux montagnes de glace.

« Le 19 septembre nous étions encore dans ce port, entouré de glaces nouvelles, car le froid venait de reprendre. Nos espérances de délivrance s'éloignaient, et nous n'eûmes plus qu'à nous frayer un canal vers un nouveau port où nous pussions passer la plus grande partie de l'année qui approchait. La glace avait déjà un pied d'épaisseur; le lendemain la mer en était couverte, et elle était épaisse de seize pouces. C'était l'hiver, l'hiver sans aucun doute, et notre seul espoir n'était plus que dans une autre année.

« Nous employâmes tout le mois d'octobre à nous

faire un canal jusqu'au port que nous avions en vue; mais ce fut véritablement un travail de tortue, puisque nous n'avancions chaque jour que de trente à quarante pieds.

« Enfin le 30, la glace étant trop épaisse pour espérer d'y pénétrer davantage, nous nous établîmes dans une baie qui s'étendait au sud, après être entrés dans une crique à l'est, et que nous nommâmes la *baie du Sheriff*. »

On renouvela toutes les précautions prises pendant l'hivernage précédent; on plaça sur les hauteurs voisines des perches portant des marques pour indiquer le vaisseau aux Esquimaux; mais le soir personne ne parut. Jusqu'à la fin de mars 1831 la situation ne changea pas, et l'absence des naturels fut vivement regrettée; ils fournissaient aux matelots des sujets d'occupations et d'amusements dont ils avaient besoin, et procuraient de la chair de veau marin pour les chiens, qui seraient morts d'inanition sans la prise de quelques renards; tout le monde soupirait après la venaison et le poisson frais, et l'on manquait de vêtements de peaux, qu'on aurait pu se procurer au moyen d'échanges avec les naturels.

Le 22 avril le commandant Ross partit pour une excursion, et ce jour-là on vit arriver trois naturels qui venaient de Neitchilli. Jamais Ross les avait rencontrés et leur avait acheté une quantité de poissons: ils apportaient cette bonne nouvelle, et le capitaine partit aussitôt pour aller chercher ces provisions. Il arriva à leur station, située à seize milles. Leur hutte était assez grande pour contenir trois familles, qui y avaient en effet passé tout l'hiver. Les femmes accueillirent fort bien les voyageurs, et une vieille qui était

malade, ayant reçu du chirurgien quelques drogues, lui exprima sa reconnaissance en lui donnant une pierre à feu, présent qui devait certainement avoir un grand prix aux yeux de celle qui le faisait.

Le 1er mai le commandant Ross rentra. Arrivé en six jours à la mer, il avait examiné le rivage, chacune des criques, traversé à pied toute la ligne des côtes, et établi ainsi, sans aucune hésitation, qu'il n'y avait pas de passage sur ce point à la mer occidentale, et que la mer que les naturels supposaient devoir conduire à Neitchillit n'était que la mer de l'E., ou une partie du golfe qui se trouve, en cet endroit, entre le port Logan et le havre Élisabeth; d'où il était démontré qu'il ne pouvait exister de passage au-dessous de la latitude de 71° 55'. Comme ce point était trop éloigné pour être examiné par terre, tout ce qu'on pouvait faire, c'était d'explorer la ligne des côtes à l'O. de la péninsule : ce fut le but d'une autre expédition entreprise par le capitaine et son neveu.

Arrivés au cap Isabelle, les voyageurs se séparèrent, le capitaine, pour visiter la côte de l'E., et son neveu, celle de l'O. Le premier revint au vaisseau le 31 mai, après quinze jours d'absence; sa narration n'apprend de nouveau que quelques détails géographiques peu intéressants ; nous en extrairons cependant l'observation suivante : « Nous vîmes plusieurs ortolans de neige, seuls messagers du printemps, qui n'a pour tout indice que l'arrivée des animaux que leur instinct amène dans ces régions ; car, sous tout autre rapport, le printemps ne se distingue pas de l'hiver. Pourquoi ils y vont, c'est ce qu'ils savent mieux que moi, car je n'ai jamais pu découvrir où ils trouvent de la nourriture à cette époque de la saison ; mais c'est ce qui est

connu de l'Être qui dirige leur vol et leur course, et qui, ne pouvant les tromper, leur a certainement préparé des vivres qu'il leur a ordonné de chercher, afin que la table qu'il leur a fait servir dans le désert ne manque pas de convives. »

DÉCOUVERTE DU PÔLE MAGNÉTIQUE.

L'exploration du commandant Ross devait avoir des résultats importants. La position du pôle magnétique avait été, pour Parry et Franklin, le sujet de nombreuses observations; ils savaient qu'ils n'en étaient pas très-éloignés, mais le lieu où il devait exister leur était resté inconnu, et les espérances qu'ils conçurent plusieurs fois étaient destinées à ne se pas réaliser pour eux. Il fallait encore des observations sur d'autres points plus voisins de ce lieu presque mystérieux, pour que la place pût du moins en être fixée avec plus de certitude et de précision qu'elle ne l'avait été jusque alors; il fallait, s'il était possible, que l'observateur pût s'assurer qu'il l'avait atteint réellement, c'est-à-dire qu'il avait placé son aiguille dans un endroit où nulle déviation de la ligne perpendiculaire n'était appréciable. Cet honneur était réservé au commandant Ross. Déjà de nombreuses observations auxquelles il s'était livré pendant les deux années passées dans ces régions lui prouvaient qu'il n'en était pas éloigné. Dans le cours de cette dernière excursion, des observations plusieurs fois répétées lui démontrèrent qu'il approchait de ce point; il put même calculer, et la direction qu'il devait suivre pour y arriver, et la distance qui l'en séparait. Enfin, le 1er juin, à huit heures du matin, il arriva au lieu si désiré. « Je crois, dit-il, que je dois

laisser au lecteur le soin de se figurer les transports que nous éprouvâmes en nous trouvant enfin sur le lieu qui faisait le grand objet de notre ambition. La terre, en cet endroit, est très-basse près de la côte; mais elle s'élève en chaînes de cinquante à soixante pieds de hauteur, à environ un mille de la mer. Nous aurions désiré qu'un point si important se trouvât empreint de quelque signe remarquable. Et qui pourrait blâmer en nous le regret de ne trouver aucune montagne qui pût indiquer un emplacement auquel tant d'intérêt doit à jamais s'attacher! J'aurais pardonné à celui de nous dont l'esprit aurait été assez romanesquè pour croire que le pôle était un objet aussi visible ou aussi mystérieux que la fameuse montagne de Sindbad le marin, ou même que c'était une montagne de fer, ou une pierre d'aimant de la dimension du Mont-Blanc. Mais la nature n'a érigé en ce lieu aucun monument pour marquer l'endroit qu'elle a choisi comme centre d'un de ses grands et secrets pouvoirs; et comme nous ne pouvions rien faire pour y suppléer, notre devoir était de nous soumettre et de nous contenter de le distinguer par des nombres et des signes mathématiques.

« Nous trouvâmes quelques huttes abandonnées; elles servirent à faire une observation dont nous donnons les résultats les plus remarquables d'une manière simple et facile à comprendre. L'emplacement de notre observatoire était aussi près du pôle magnétique que les ressources limitées que je possédais me permettaient de le calculer. L'inclinaison indiquée par mon aiguille était de 89° 59', c'est-à-dire à une minute près de la position complétement verticale; tandis que la proximité de ce pôle, selon son existence positive pré-

cisément à l'endroit où nous étions, était encore confirmée par l'inaction complète des aiguilles horizontales.

« Dès qu'il ne me resta plus le moindre doute à ce sujet, je fis part à mes compagnons de ce résultat satisfaisant de nos travaux communs, et ce fut alors que nous plantâmes le pavillon britannique et que nous prîmes possession du pôle nord et du territoire environnant. Le cap voisin fut nommé *Victoria*. Les fragments de pierre à chaux qui couvraient le rivage nous permirent d'élever un monticule sous lequel fut déposée une caisse d'étain contenant un écrit. Nous regrettâmes seulement de ne pas avoir les moyens de construire une pyramide plus solide et en état de résister aux assauts du temps et des Esquimaux. La latitude de cet endroit est 70° 5' 17", et la longitude 96° 46' 53" ouest. » Cette opération terminée, James Ross s'avança au nord en suivant la côte à la distance de quinze à vingt milles, et, revenant sur ses pas, arriva le 13 juin à bord de *la Victory*, dont il était éloigné depuis vingt-huit jours.

A la fin du mois les travaux du gréement étaient prêts, mais le temps ne permettait pas encore de partir ; il n'y avait pas eu de pluie, et quoiqu'on fût au solstice d'été, il gelait toutes les nuits. Le soleil d'hiver en Angleterre est rarement ce qu'était celui d'été dans cette déplorable région. Telle est la contrée dans laquelle l'homme trouve pourtant le moyen de vivre, et de vivre heureusement. Il est vrai que l'Esquimau ne peut boire d'eau au milieu de l'été sans faire fondre de la neige ; il ne respire pas non plus le parfum des fleurs, car son pays n'en voit aucune qui soit odorante ; mais l'huile de veau marin flatte son odorat ;

il n'a aucun légume pour faire de la soupe, ni d'herbes pour assaisonnement, mais l'huile lui tient lieu d'assaisonnement et de soupe, et il peut se procurer une salade dans l'estomac du renne qu'il tue à la chasse. Que lui importe de ne jamais voir cette chose inconcevable pour lui qu'on appelle un arbre, puisqu'il peut se construire des équipages avec des poissons gelés et des os ? Et lorsqu'il peut se coucher sur la neige, pourquoi ne se trouverait-il pas aussi bien logé que les princes de la terre qui habitent des palais dont le marbre n'approche pas de la pureté de la glace dont sont construits les murs de son habitation, habitation qu'il peut construire en moins d'une heure, et qui, comme celle d'Aladin, peut s'élever à tout instant du jour en tel endroit qu'il lui plaît ?

A partir du 21 juillet, on eut jusqu'à la fin du mois beaucoup de travaux pour nettoyer et conserver les poissons que la pêche du commandant Ross et celle des naturels avaient procurés avec tant d'abondance, qu'on mit en réserve deux mille huit cent cinquante-six saumons.

Le 29 août, après beaucoup de jours d'attente et de perplexité, le vent s'établit d'une manière constante, et le vaisseau en profita pour mettre à la voile. A peine eut-il fait quelques milles que les glaces le forcèrent à gagner un petit port, et le 9 il était de nouveau prisonnier. « La vue de la glace et de la neige, dit Ross, était devenue pour nous un tourment, une souffrance, un sujet de désespoir presque continuel, dans une région où pendant plus de la moitié de l'année on n'a au-dessus de la tête que de la neige, où l'ouragan a des ailes de neige, où le brouillard est à la neige, où le soleil ne se montre que pour briller sur la neige

qui couvre la terre, où l'haleine qui sort de la bouche se change en neige, où la neige s'attache aux cheveux, aux cils et à tous les vêtements; où elle remplit nos chambres, nos plats et nos lits, si nous ouvrons une porte pour donner accès à l'air extérieur; où l'eau qui doit étancher notre soif sort d'une bouilloire remplie de neige et suspendue sur une lampe; où nous avons des sofas, des lits et des maisons de neige; où la neige enfin, quand elle ne pourrait plus nous être d'aucun usage, servirait à former nos cercueils et nos tombes.»

A l'ennui résultant de cette uniformité, il faut ajouter qu'alors la situation de l'équipage était pire que les années précédentes; les vivres avaient été graduellement épuisés, les antiscorbutiques manquaient, et le scorbut commençait à se manifester chez des hommes réduits à de faibles rations de viande salée. Le bâtiment lui-même était dans l'impossibilité de faire un long trajet, et des voies d'eau s'y manifestaient de toutes parts. Le capitaine n'eut pas le choix des moyens: il lui fallut au printemps suivant abandonner *la Victory*, et se diriger avec les barques et les traîneaux vers la pointe de la Fury, pour y prendre, avec les vivres qui s'y trouvaient, les barques qui y étaient encore, et tâcher d'arriver ainsi dans la mer de Baffin.

«Le 28 mai 1832, dit Ross, nous préparâmes tout pour notre départ définitif; les instruments dont nous pouvions nous passer et que nous ne pouvions emporter furent cachés avec une partie de notre poudre; les mâts, les voiles, les agrès furent placés sur *le Krusenstern*. Nous arborâmes notre pavillon et nous le clouâmes aux mâts; nous bûmes un dernier verre de grog pour prendre congé de notre pauvre vaisseau,

et après avoir fait sortir tout mon équipage avant moi, je fis mes derniers adieux à *la Victory*, qui méritait un meilleur sort; c'était le premier vaisseau que j'eusse jamais été forcé d'abandonner, après avoir servi quarante-deux ans à bord de trente-six bâtiments divers. J'avais le cœur serré comme si je me fusse séparé pour toujours d'un ancien ami, et je ne tournai pas la pointe où il cessa d'être visible sans m'arrêter pour faire une esquisse de ce triste désert, rendu plus triste encore par mon pauvre navire solitaire, abandonné et emprisonné dans des glaces immobiles jusqu'à ce que le temps eût produit sur lui son effet inévitable.»

Le voyage dura tout le mois de juin, au milieu de fatigants efforts pour conduire les trois traîneaux sur la glace; le courage et la persévérance des intrépides voyageurs triomphèrent de tous les obstacles, et le 1er juillet la troupe arriva sur la plage de la Fury.

«La première mesure que je pris fut d'envoyer coucher tous mes hommes, après quoi nous allâmes examiner les provisions; comme elles étaient déposées de différents côtés, il était difficile d'empêcher des hommes affamés d'y porter la main, et en dépit de mes ordres et de mes conseils plusieurs commirent des imprudences dont ils eurent à souffrir. A l'exception du dommage fait aux barques par la grande crue des eaux de la mer, la seule perte que nous découvrîmes fut quelques caisses de chandelles que les renards avaient brisées et dont ils avaient dévoré le contenu.»

On s'occupa tout de suite de construire une maison à laquelle on donna trente-un pieds de longueur, seize de largeur et sept d'élévation; elle devait être couverte de toile à voile; le 4 elle était achevée; elle

reçut le nom de *Somerset-House*. On en distribua l'intérieur en deux chambres, l'une pour les hommes de l'équipage, l'autre contenant quatre petites cabanes pour les officiers; la cuisine fut établie sous une tente.

Le 1er août la glace s'était assez séparée pour laisser l'eau navigable; on se prépara au départ dans l'espoir d'atteindre la mer de Baffin avant que les baleiniers se fussent éloignés; les bateaux portaient deux mois de vivres, et chacun sept hommes et un officier. «Nous partîmes, dit la relation, à quatre heures de l'après-midi; mais nous trouvâmes les canaux formés dans la glace très-tortueux et encombrés d'une quantité de glaces flottantes qui faisaient que nous pouvions à peine nous servir de rames; nous ne fîmes donc que des progrès très-lents. Ayant passé devant deux rivières à la hauteur desquelles il y avait beaucoup de glaces, nous fûmes arrêtés, à neuf heures du soir, sous le rocher même où *la Fury* avait échoué. La marée étant basse et le mouvement des glaces vers le nord ayant cessé à onze heures, il était évident qu'elles reviendraient bientôt sur nous. Nous déchargeâmes donc les barques à la hâte, et nous les tirâmes sur le rivage.

«A peine étions-nous en sûreté, que les glaces arrivèrent avec impétuosité; deux champs de glace qui étaient à peu de distance furent brisés avec fracas, et leurs débris formèrent une chaîne de monticules qui s'accumulèrent le long de la côte. Nous avions fait huit milles, et, par une coïncidence singulière, nous venions d'échapper à ce danger éminent, non-seulement à l'endroit où *la Fury* avait échoué, mais le jour même où ce malheur était arrivé au capitaine Parry huit ans auparavant.»

Le 6 août, les barques gagnèrent un ancrage plus sûr, où elles furent de nouveau retenues captives; le 28, elles se remirent en mer pour se diriger vers le détroit de Barrow; toutefois, arrivées au 73° de latitude, elles furent arrêtées si longtemps, que la réussite pour la saison actuelle devint plus que douteuse.

Ross monta sur une hauteur, qui est en réalité la pointe N.-E. de l'Amérique, et de là il vit la totalité du détroit de Barrow présentant un champ de glace non interrompu, tel qu'il s'était offert à sa vue le 31 août 1818, lorsqu'il avait quitté le détroit de Lancastre pour revenir en Angleterre. Il ne lui restait donc plus d'autre perspective que celle de rétrograder vers la pointe de *la Fury* et de reprendre possession de *Somerset-House*. Cependant il voulut attendre encore, et le 24 septembre seulement il commença à mettre son projet à exécution; le 4 octobre, voyant l'impossibilité de faire le trajet avec les barques, il les laissa sur la côte et résolut de continuer le trajet sur des traîneaux construits avec des caisses à pain. Trois jours après, on avait repris possession de *Somerset-House*, et il était temps, car le dernier repas avait terminé toutes les provisions de route.

La maison, qui avait été un refuge commode pendant l'été, n'offrait plus pendant l'hiver un abri suffisant; le vent soulevait la toile qui servait de toit; la neige tombait presque sur les lits et tout gelait dans l'intérieur. Un mur de neige de quatre pieds d'épaisseur, construit tout autour de la maison, la rendit supportable. La viande commençant à manquer, on garda celle qui restait encore pour l'approvisionnement des barques; mais on avait en abondance de la farine, du sucre et des soupes de légumes, restes de

la Fury, ce qui permettait de distribuer des rations suffisantes et surtout très-saines; quelques renards venaient de temps en temps se prendre aux piéges et augmentaient les rations.

Pendant ce long hiver, les hommes, faute de vêtements chauds, furent souvent obligés de se tenir enfermés dans la maison. Il en résulta que l'impossibilité de prendre de l'exercice, le manque d'occupations, les rations réduites et l'accablement d'esprit, concoururent à mettre tout le monde dans un état de santé peu satisfaisant.

Aussitôt que le temps commença à s'améliorer, on travailla à transporter à la baie Batty, lieu où les barques étaient restées, tout ce qui était nécessaire pour le voyage projeté, afin de n'avoir pas au moment du départ une seule journée à perdre. La veille du jour fixé, les Anglais virent une avalanche de glace mêlée d'eau et de quartiers de rochers s'écrouler du haut d'une montagne. C'était un spectacle nouveau et magnifique; ce n'était pas la boule de neige des glaciers de la Suisse se détachant du haut de la montagne et croissant, à mesure qu'elle descend, en grosseur et en rapidité, glissant, bondissant, brisant tout ce qu'elle rencontre, et restant ensuite en repos sur le lieu où se termine sa chute. Ici, tout était rapide, instantané; la montagne de glace était tombée avant qu'on eût pu crier gare. Avant même qu'elle semblât en mouvement, elle était tombée sur une mer de glace, rompait le champ de cristal comme si c'eût été un miroir fragile, en dispersait tout autour les fragments avec un bruit plus terrible que celui du tonnerre, puis tout rentrait bientôt dans un silence de mort.

Le 7 juillet 1833, nos voyageurs quittèrent leur

morne demeure, et le 13 ils avaient atteint la baie Batty; là, ils découvrirent que les ours et les renards avaient exercé des déprédations considérables. Jusqu'au 15 août, on fut retenu dans cette position par les glaces que chassait le vent au N.-E. Mais enfin, le 16, on était dans la mer libre, et le détroit du Prince-Régent s'ouvrait. On eut bientôt trouvé le cap septentrional de la baie, et on traversa celle d'Elwin; on suivit le canal d'eau qui s'étendait au N., car les glaces ne permirent pas de passer à l'E., et bientôt on parvint au cap N.-E. de l'Amérique. Le lendemain 17, on longea la côte: un ouragan força nos voyageurs à prendre terre à douze milles à l'O. du cap York. Les jours suivants, on continua cette route presque toujours à la rame. Le 25, on quitta cette côte, on gagna l'E. dans le détroit de Barrow, et l'on s'arrêta dans ce havre, près de l'embouchure d'une rivière, pour se reposer et réparer les barques; mais ce repos ne devait pas être long.

Continuer à analyser la narration serait lui enlever tout son intérêt; c'est Ross qui va raconter lui-même l'heureuse fin de son aventureux voyage. « Le 26, à quatre heures du matin, tandis que nous dormions tous, le matelot qui était en vigie crut découvrir une voile en mer. Il en informa sur-le-champ le commandant Ross, qui, à l'aide de son télescope, reconnut bientôt que c'était réellement un navire. Un instant suffit pour nous faire sortir de nos tentes; rassemblés sur le rivage, nous cherchâmes à distinguer les agrès de ce bâtiment, et nous nous perdîmes en conjectures sur la destination et sur la marche qu'il suivait. Quelques-uns, ceux qui voyaient tout en noir, soutenaient encore que ce n'était qu'une montagne de glace.

« Cependant nous ne perdîmes pas de temps ; les barques furent lancées en mer, et nous fîmes des signaux en brûlant de la poudre humide. Enfin, tout étant prêt pour nous embarquer, nous sortîmes du havre à six heures; notre marche, quoique lente, nous rapprochait peu à peu du bâtiment, et si le calme eût continué, nous aurions été bientôt bord à bord : malheureusement une brise s'éleva dans le moment; nous le vîmes bientôt déployer toutes ses voiles et se diriger vers le S.-E.

« Vers dix heures, nous aperçûmes un autre navire au N.; il paraît qu'il avait mis en panne pour attendre ses barques, mais nous crûmes un moment qu'il s'était arrêté parce qu'il nous avait vus. Nous fûmes bientôt détrompés en le voyant aussi déployer toutes ses voiles, et il ne nous fallut pas longtemps pour reconnaître qu'il s'éloignait rapidement de nous. Nous n'avions pas encore passé un moment aussi cruel que celui où nous nous vîmes ainsi dans le voisinage de deux bâtiments, dont probablement nous ne pourrions atteindre ni l'un ni l'autre.

« Il fallut pourtant soutenir le courage de nos hommes, en les assurant de temps en temps que nous approchions d'un de ces navires; fort heureusement il survint une accalmie qui nous fit gagner tant de terrain, qu'à onze heures nous vîmes le second navire mettre en panne, toutes ses voiles coiffées, et envoyer en mer une barque qui s'avança sur-le-champ vers les nôtres.

« Elle fut bientôt bord à bord avec la mienne : l'officier qui la commandait nous dit qu'il présumait que nous avions éprouvé quelque accident, et que nous avions perdu notre bâtiment. Je lui répondis qu'il ne

se trompait pas, et je lui demandai le nom de son navire en lui exprimant le désir d'être reçu à bord. Il nous dit que son bâtiment était *l'Isabelle* de Hulle, commandée autrefois par feu le capitaine Ross. Je lui appris que j'étais moi-même le capitaine Ross, et que les hommes qui m'accompagnaient étaient l'équipage de *la Victory*. Je ne doute pas que cet officier n'ait été réellement aussi surpris qu'il le parut en m'entendant parler ainsi; car il me répliqua avec le ton d'une brusque incrédulité, assez ordinaire en pareille occasion, qu'il y avait deux ans que le capitaine Ross était mort. Cependant il ne me fut pas difficile de le convaincre que ce qu'il regardait comme une vérité incontestable était une supposition un peu prématurée; car, s'il avait pris le temps de nous considérer, il aurait vu à notre costume, qui nous faisait ressembler à des ours, que nous ne pouvions appartenir à un bâtiment baleinier, et que nous portions sur notre dos, sur notre visage et dans notre maigreur d'assez éloquentes preuves que je lui disais la vérité. Il nous félicita alors de la manière la plus cordiale, en vrai style de marin; et, après quelques questions fort naturelles, il nous dit que *l'Isabelle* était commandée par le capitaine Humphreys, et nous quitta pour aller faire son rapport, en nous répétant qu'il y avait longtemps qu'il avait cru, ainsi que toute l'Angleterre, que nous étions morts.

« Il monta à bord de son bâtiment, tandis que nous en approchions plus lentement, et en une minute tout l'équipage, réuni sur le pont, nous salua de trois hourras, tandis que nous étions encore à une encâblure de distance. Enfin, nous montâmes sur mon ancien vaisseau, dont le capitaine nous fit l'accueil le plus fraternel.

« Quand nous n'aurions pas eu pour recommandation nos noms et notre caractère, la simple charité leur eût fait un devoir de nous prodiguer les attentions que nous reçûmes, car jamais on n'avait pu voir une réunion d'êtres humains qui eussent l'air plus misérable, et nous ne pouvions disconvenir que tout notre extérieur n'eût quelque chose de très-repoussant. Avec nos barbes qui n'avaient pas été faites depuis très-longtemps, nos vêtements qui n'étaient même pas les haillons de la mendicité civilisée, mais de hideux fragments de peaux d'animaux sauvages; notre maigreur qui ne nous laissait que la peau sur les os, et notre pâleur de spectres, nous formions un tel contraste avec ces hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, que nous sentîmes tous pour la première fois, je crois, ce que nous étions réellement et ce que nous devions paraître aux autres.

« Mais le côté plaisant de notre situation nous fit bientôt oublier tout le reste; toute pensée sérieuse nous était impossible au milieu de la confusion qui nous entourait, et la joie qui nous transportait nous disposait à nous amuser nous-mêmes du spectacle comique que nous offrîmes alors. Chacun avait faim, et il fallait le nourrir; chacun était couvert de guenilles, et il fallait l'habiller; il n'y avait pas un de nous qui n'eût besoin d'une ablution complète, pas un qui ne dût se débarrasser d'une longue barbe pour reprendre une figure humaine. Tout se faisait à la fois : on se lavait, on s'habillait, on mangeait, on se rasait en même temps, et tout ce qui était nécessaire pour ces différentes opérations se mêlait ensemble dans une grotesque confusion. Au milieu de tout cela, les questions de part et d'autre étaient interminables; nous

avions à raconter nos aventures, la longue histoire de nos souffrances, et de notre côté nous nous hâtions de demander des nouvelles de l'Angleterre, nouvelles qui avaient quatre ans de date. Enfin l'ordre se rétablit; on prit soin des malades, on assigna sa place à chacun de nos marins; en un mot, on eut pour chacun de nous toutes les attentions que la bienveillance put imaginer. La nuit amena le repos et les pensées sérieuses, et pas un de nous n'oublia alors de rendre des actions de grâces à Dieu, qui, du bord d'une tombe qui ne pouvait tarder de nous ensevelir, venait de nous rendre à la vie, à nos amis, au monde civilisé.

« Accoutumés depuis longtemps au lit froid et dur que nous offraient la neige, un rocher, peu d'entre nous purent dormir sur le lit que nous eûmes cette nuit-là. Je fus obligé de quitter le mien et de passer la nuit sur une chaise; il nous fallut du temps pour apprécier ce changement subit et total, comme pour rompre les habitudes que nous avions contractées et pour reprendre les usages de notre ancienne vie.

« En causant avec le capitaine Humphréys, j'appris que *l'Isabelle* avait remonté le détroit de Barrow jusqu'au mont Shevar; il voulait aller jusqu'aux îles Léopold, dans l'espoir de trouver quelques traces de notre désastre, plutôt que nous-mêmes; mais à environ deux tiers du chemin il avait été arrêté par un champ de glace; il en avait suivi les bords la veille du jour où nous avions réussi à le traverser, ce qui nous avait empêchés de le rencontrer plus tôt. C'était pendant qu'il en revenait que nous l'avions aperçu; il avait vu nos barques, mais il n'y avait fait aucune attention, dans l'idée que c'étaient celles du *William-Leo*, bâti-

ment qui avait essayé de pénétrer avec lui dans le détroit, et que nous avions vu le premier.

« Ce fut le 30 septembre que nous sortîmes de la mer de Baffin ; le 19 octobre, j'étais arrivé à Londres. »

BACK (1833—1834).

Le capitaine Back, qui avait fait partie des deux expéditions de Franklin et de Richardson, était en Italie quand il apprit l'incertitude qui régnait sur le sort du capitaine Ross ; il se hâta de retourner en Angleterre pour offrir ses services au gouvernement, dans le cas où l'on voudrait envoyer une expédition à la recherche de Ross et de ses compagnons. A son arrivée, les préparatifs d'une expédition par terre se faisaient déjà : aussi les offres du capitaine furent-elles acceptées avec empressement par le comité chargé de recueillir les souscriptions ; car ce fut au moyen d'offrandes volontaires que ce voyage fut exécuté. Le gouvernement y contribua pour 50,000 francs.

Le capitaine Back quitta Londres le 17 février 1833, accompagné de King, chirurgien, et de trois hommes, dont deux avaient déjà fait le voyage avec Franklin. Il compléta le nombre d'hommes qui devaient composer sa troupe dans un des comptoirs de la baie d'Hudson, et le 8 août ils atteignirent tous ensemble le fort Résolution, sur le grand lac de l'Esclave. Déterminé à ne pas perdre de temps, pour chercher le fleuve qui devait le conduire à la mer, où il était probable que se trouvait Ross, Back partit, le 11, dans un vieux canot, avec son domestique, un Anglais, un Canadien, deux métis et deux Écossais, pour tenter cette découverte. Leur traversée fut heureuse jusqu'à

la partie occidentale du grand lac de l'Esclave, où se jetait une rivière inconnue, dont le lit était dur et rocailleux, et à laquelle on donna le nom de *Rivière du Givre*. Elle était tellement coupée de cascades et de rapides, qu'il fallut souvent porter à dos d'homme, par-dessus des rochers de deux mille pieds de haut, non-seulement les effets et les provisions, mais encore le canot lui-même. Les fatigues furent excessives, et ce qui les rendait doublement cruelles, c'était l'innombrable quantité de moustiques et de petites mouches, appelées dans le pays *grains de sable*, qui venaient constamment tourmenter le sommeil de nos voyageurs. Les éviter est impossible, et quoiqu'on parvienne à les tuer par milliers, leurs bataillons sont si nombreux et se renouvellent si vite, qu'on est obligé de renoncer à cette lutte inégale. Subjugué à la fois par la douleur et la fatigue, l'infortuné voyageur se jette alors, par désespoir, la face contre terre, et à demi suffoqué sous sa couverture, il repose pendant quelques heures d'un sommeil inquiet, agité et entrecoupé par de perpétuels gémissements. En hiver, ces insectes se réunissent en masses compactes, et prennent leur essor à la belle saison. Les petites mouches que les Canadiens appellent des *brûlots* sont pour le moins aussi gênantes que les moustiques. Quand on s'enfonce dans les creux resserrés des rochers, et que l'on traverse les terrains marécageux, ces insectes s'élèvent en épais nuages et obscurcissent l'air. Il est également difficile de voir et de parler; car ils se jettent sur toutes les parties du corps qui ne sont pas couvertes et y attachent leurs suçoirs venimeux. Le sang coule le long du visage, comme si on y avait appliqué des sangsues; et la piqûre cause une douleur

brûlante, immédiatement suivie d'inflammation et de vertiges.

Cependant la rivière devenait de plus en plus difficile. Les rochers et les cascades se succédaient presque sans intervalle; enfin, un ou deux rapides et une chute étroite de vingt pieds terminèrent la navigation vers la source de cette rivière inhospitalière. Mais il est impossible de se figurer rien de plus pittoresque que les paysages que présentent ses bords. Ici, de gigantesques rochers nus s'élèvent comme des tours au-dessus des rapides; là, ils dessinent les formes les plus variées, et sont égayés par des masses de couleurs diverses et brillantes, ou ombragés d'arbres; tantôt la rivière, presque immobile dans son cours, ressemble à une vaste nappe argentée; tantôt elle rugit et bondit en cataractes écumeuses; parfois elle est resserrée dans des gorges étroites, et parfois aussi elle se répand dans les vallons comme un lac immense.

L'expédition trouva enfin une magnifique nappe d'eau qu'on nomma *lac Aylmer*. Sur la côte orientale, Back remarqua quelques petits ruisseaux; il pensa que ce pourrait bien être là la source de la rivière qu'il cherchait; il ne se trompait pas: c'était, en effet, le Thleweechodezeth, ou, comme la société géographique de Londres l'a appelé depuis à juste titre, la *rivière de Back*.

Après cette importante découverte, la prudence lui conseillant de revenir, le capitaine descendit une autre rivière qui le conduisit à l'extrémité orientale du lac de l'Esclave, non loin de l'endroit où ses compagnons avaient construit leurs quartiers d'hiver, au milieu d'une tribu d'Indiens qui étaient enchantés de trouver

chez les blancs les secours et les aliments qui souvent leur manquaient.

Vers la fin d'octobre, la rivière et les bords du lac furent gelés, et, dans l'intervalle, les maux que la disette fit souffrir aux Indiens furent poussés au plus haut degré. Les pauvres gens, en voyant les instruments de l'observatoire, ne manquèrent pas de les regarder comme la cause mystérieuse de tous leurs malheurs. S'il y avait disette de vivres, ce n'était pas qu'il manquât de daims et de bœufs musqués, car on en voyait souvent plusieurs centaines ensemble; mais la douceur de la saison et l'abondance du lichen les retenaient plus longtemps qu'à l'ordinaire dans les plaines arides, et on ne pouvait pas arriver assez près d'eux pour les tuer à coups de fusil. Partout régnait la plus grande détresse; la chasse et la pêche ne produisaient plus rien, et, pour comble de malheur, tous les approvisionnements se gâtaient. Heureusement, le vieux chef indien Akaïtcho, qui avait servi de guide à Franklin, et par conséquent à Back lui-même, arriva au fort; il portait une médaille d'argent que Franklin lui avait donnée, comme pour faire entendre qu'il n'avait pas oublié ses amis. Il repartit aussitôt avec plusieurs Indiens et promit au capitaine qu'il ne manquerait de rien tant que lui et ses gens trouveraient quelque chose à envoyer au fort.

Back se préparait à une expédition vers les côtes, lorsque le 23 avril un messager arriva avec l'heureuse nouvelle que Ross et ses compagnons étaient en sûreté.

Cette circonstance décida le capitaine à se diriger vers la mer arctique. En conséquence, il quitta le fort le 7 juin avec ses compagnons. Ils suivirent le même

chemin que l'année précédente, et le 28 juin le bateau était dans la rivière de Back. La troupe se composait de dix personnes. Le poids que le bateau avait à porter était estimé à 3,360 livres, sans compter la tente, les mâts, les vergues, les voiles, les rames de rechange, les perches, le plancher et l'équipage. Pendant plusieurs jours le temps avait été sombre et brumeux; mais le ciel s'étant tout à coup éclairci, on aperçut le sommet des montagnes voisines: c'était un beau et intéressant spectacle, car le soleil brillait dans tout son éclat, et, en éclairant quelques parties du paysage, il en rejetait d'autres dans une obscurité plus profonde; la glace, d'une éclatante blancheur, réfléchissait mille rayons éblouissants; le rapide s'élançait, et dans sa chute formait de petites ondulations qui se perdaient peu à peu sur la surface calme du lac. A droite s'élevaient des rochers escarpés et sourcilleux; à gauche, l'horizon s'étendait au loin et finissait par se confondre dans l'éloignement avec les montagnes bleues. Le premier plan était occupé par les habitations jaunes des Indiens, qui contrastaient avec la blancheur des tentes européennes; et toute cette scène était animée par les mouvements gracieux des rennes et par les évolutions des rusés chasseurs qui les poursuivaient.

Nos voyageurs ne tardèrent pas à reconnaître combien la navigation de la rivière était difficile et périlleuse; son cours était rempli de rapides, de cascades, de cataractes, dont la descente, dit Back, forçait chacun de nous à retenir son haleine, car on s'attendait à chaque instant à voir le bateau mis en pièces contre les rochers. Ils arrivèrent enfin à la dernière chute, mais c'était la plus formidable de toutes. En cet en-

droit ils rencontrèrent une troupe d'Esquimaux, qui, ne s'attendant nullement à les voir, exprimèrent une vive surprise à l'aspect d'hommes si différents de ceux qu'ils avaient vus jusque alors; les uns poussèrent des cris, d'autres firent des signes, comme pour dire aux blancs d'éviter la chute et de passer sur l'autre rive auprès d'eux. Mais à peine se montra-t-on disposé à se rendre à cette espèce d'invitation, que les hommes s'avancèrent en courant, brandissant leurs lances, poussant de grands cris, et faisant des gestes sauvages pour s'opposer au débarquement.

Le capitaine descendit à terre seul et sans armes; il s'approcha d'eux tranquillement, et levant les bras en l'air, il se mit à crier: «*Timâ!* (la paix!)» Ils jetèrent aussitôt leurs lances, et se croisant les mains sur la poitrine, ils répondirent aussi *timâ!* Quelques présents suffirent pour les rendre confiants. Ils avaient plusieurs tentes recouvertes en peaux, cinq canots, des couteaux, des lances et des flèches. Ils étaient au nombre de vingt-cinq. Back, avec ses souvenirs et à l'aide d'un vocabulaire esquimau, put obtenir des renseignements sur le cours de la rivière et sur la direction dans laquelle devait se trouver la mer.

Ces hommes, bons et obligeants, furent très-utiles à Back; ils lui apprirent que la chute était si terrible, qu'il serait impossible que le bateau y résistât; et comme l'équipage ne se sentait pas la force de le porter par-dessus les obstacles qu'il fallait franchir, le capitaine fit comprendre aux Esquimaux qu'il avait besoin de leur secours; ils le lui prêtèrent avec joie, et ce fut réellement à leur aide que l'expédition dut de parvenir jusqu'à la mer. Le lendemain 29 juillet,

le brouillard venant à se dissiper permit d'apercevoir un majestueux promontoire situé à l'extrémité de l'horizon, sur la rive orientale du fleuve. En s'en approchant on reconnut que c'était une des rives de l'embouchure : ce promontoire fut nommé *Cap Victoria.*
« On peut fixer à cet endroit, dit Back, l'embouchure du Thleweechodezeth. Après un cours tortueux et violemment tourmenté de cinq cent trente milles à travers un pays où l'on ne trouve pas un seul arbre, ce fleuve étend ses rives en beaux et larges lacs, brisés par des chutes, des cascades et des rapides au nombre de quatre-vingt-trois, et se jette enfin dans la mer Polaire par 67° 11' de lat. N. et 94° 30' de long. O., c'est-à-dire à 137° plus au sud que l'embouchure du Copper-Mine, et à quatre-vingt-dix milles plus au sud que celle de la rivière située à l'extrémité de la baie Bathurst. »

Le capitaine, ayant ainsi rempli le but qu'il s'était proposé, ne voulut point quitter la côte avant de se procurer tous les renseignements géographiques possibles ; mais durant dix jours le temps demeura froid, humide et brumeux, et l'expédition fut bloquée par les glaces sans pouvoir faire aucun progrès. Pour comble de malheur, la mousse et une espèce de fougère, seules productions de ce pays, étaient tellement détrempées par l'humidité, qu'il ne fut pas possible de les faire brûler ; dans l'espace de huit jours, les Anglais ne firent qu'un seul repas chaud, et ne purent se procurer de l'eau bouillante pour préparer le thé. Sans feu, sans aucun moyen de cuire leurs aliments, exposés à une pluie qui ne cessait par intervalle que pour faire place à la neige, ignorant quel serait leur sort, ces hommes intrépides sentirent leur courage

fléchir sous tant de souffrances ; mais ne doit-on pas excuser les murmures qu'ils laissaient échapper de temps en temps ?

Le 10 août ils étaient parvenus à 68° 10' de latitude sur la rive occidentale. De là un détachement fut envoyé vers l'O. Dans la soirée, un cri de : *Qu'apportez-vous là ?* annonça le retour des hommes. En entendant répondre gaiement: *Un morceau du pôle arctique,* Back et King sortirent de la tente et virent ces hommes chargés d'un morceau de bois flotté, long de neuf pieds et épais de neuf pouces, de plusieurs autres bûches plus petites et d'un fragment de canot. Si nos voyageurs eurent lieu de se réjouir de cette heureuse trouvaille, qui leur procurait l'avantage de faire un repas chaud, Back crut y voir la preuve incontestable d'un courant venant de l'O. et qui longeait la côte sur la gauche ; ce qui annonçait qu'il était arrivé à la principale ligne du continent.

Back trouva plus tard d'autres morceaux de bois, ainsi qu'un bœuf musqué, avec les vertèbres et les côtes d'une baleine couchée sur la grève. Nos voyageurs auraient bien voulu arriver sur la côte ouest, mais il était impossible d'y parvenir, resserrés qu'ils étaient par une vaste étendue de côtes qui paraissait remplir toute l'embouchure, laquelle, d'après la carte, a vingt milles de large dans sa partie la plus étroite, et soixante-dix depuis le cap Victoria jusqu'à la pointe Richardson. Tout ce que Back put faire, ce fut d'envoyer quelques personnes par terre pour suivre cette côte ; mais on ne dépassa pas quinze milles, malgré les plus grands efforts et un travail pénible, car les hommes s'enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans la neige et dans les marécages. L'uniformité de ce terrain aride

ne fut interrompue que par une seule colline verte, à laquelle on donna le nom de *mont Barrow*. Du haut de cette colline, on voyait une large ouverture dans la terre, du côté du S.-O., probablement l'embouchure d'une autre rivière; au N.-E. il y avait de l'eau et des glaces, et au-delà un ciel gris foncé, ou ce qu'on appelle ciel d'eau, tandis qu'à l'E. s'étendait une mer limpide.

Dans la soirée du 13 août, tandis qu'ils étaient renfermés de tous les côtés dans les glaces, tout à coup, et comme par enchantement, cette masse se mit à dériver avec une grande rapidité dans la direction de l'O.-N.-O. Le capitaine fut par là convaincu qu'il devait y avoir dans cette direction une mer par laquelle s'était échappée une grande portion de l'immense étendue de glaces qu'ils avaient devant eux. Le lendemain, le vent la ramena. Back se voyant dans l'impossibilité de relever la côte, et redoutant les difficultés du retour, annonça à ses hommes que le terme fixé pour sa mission était arrivé. Il prit possession du pays, et, y déployant le pavillon anglais, salua cette partie de l'Amérique du nom de *Guillaume IV*, aux acclamations de la petite troupe qui l'accompagnait.

Le cap Richardson, le point le plus septentrional aperçu par Back, est situé à 68° 46' de latit. N. et 96° 20' de longit. O. L'obélisque de Ross est à 69° 31' de latit. N. et 99° 7' de longit. O. Ce dernier gît donc au 32° O' N. du cap Richardson, à la distance de quatre-vingt-six milles, et l'on peut supposer que la largeur la moins considérable du détroit qui sépare la terre de Boothia-Félix du continent d'Amérique est de trente milles entre la pointe Richardson et le cap Smith.

Le bois flotté trouvé sur ce point de l'Amérique

semble établir d'une manière évidente la continuité de la côte depuis l'embouchure du Mackenzie, ainsi que l'existence du courant par lequel il a dû être apporté; il indique aussi l'existence d'un canal entre la côte septentrionale de l'Amérique et la place où Ross éleva son obélisque, ce qui est en outre confirmé par le départ de l'immense champ de glace vers l'orient. L'eau, la glace et le ciel gris du côté du N.-E. indiquaient clairement le détroit de la Fury et de l'Hecla. La mer, claire à l'E. du cap Hay, se lie probablement à l'embouchure de quelque autre fleuve qui se jette dans la baie du Prince-Régent, et qui coule dans les montagnes, parallèlement à la rivière de Back. C'est là sans doute que se trouve le lieu dont les Esquimaux parlèrent à Ross, lieu qu'ils nommèrent *Akouli*, et que l'on jugea ne devoir être qu'à cinquante milles au plus du fond de la baie Wager.

Nos voyageurs eurent de pénibles travaux à remonter le fleuve contre les courants et les rapides, par un temps de plus en plus froid et tempêtueux. Au lac Garrey, ils rencontrèrent une soixantaine d'Esquimaux, avec lesquels ils n'eurent aucune communication. Tout le pays était un vaste désert. On voyait de temps en temps courir sur la rivière des loups blancs, des daims et des bœufs musqués, mais toujours en petit nombre. Ce fatigant voyage dura quarante jours. La veille de l'arrivée au fort Reliance, il leur fut impossible de faire franchir à leur barque les chutes d'Anderson; ils furent obligés de l'abandonner.

A peu de distance du fort Reliance et près de l'embouchure de la rivière qui décharge les eaux de la chaîne des trois grands lacs d'Aylmer, de Clinton-Colden et de l'Artillerie dans le grand lac de l'Esclave,

se trouve un des accidents les plus magnifiques de la nature, une chute d'eau à laquelle Back donna le nom de *chute de Parry*.

D'après la relation de Back, on a supposé que le canal découvert sépare le Boothia-Félix des côtes voisines, et forme ainsi une île tout à fait distincte, quoiqu'il ne s'y trouve aucune preuve à l'appui de cette opinion. Mais comme l'embouchure de la rivière de Back est parfaitement connue, on a pensé qu'il fallait peu de temps, de peines et de frais pour y arriver par la baie Repulse. Aussi une expédition a-t-elle été confiée au capitaine Back lui-même, qui est parti d'Irlande au mois de mai 1836, faisant voile vers la baie de Wager; de là il gagnera par terre les limites de ses premières découvertes, et il éclaircira, nous n'en doutons nullement, toutes les difficultés géographiques qui sont encore environnées d'obscurité sur ce point.



CHAPITRE X.

VOYAGES AUX HAUTES LATITUDES NORD DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

Scoresby. — Clavering. — Graah. — Blosseville. — Dutaillis. — Tréhouart.

WILLIAM SCORESBY (1818—1822).

Depuis le voyage de lord Mulgrave aux mers du Spitzberg et du Groënland, en 1773, le gouvernement anglais avait laissé ses baleiniers parcourir ces parages sans essayer de pousser plus loin les découvertes. Heureusement pour la science, il se trouva parmi eux un homme doué d'une rare intelligence et de talents supérieurs. William Scoresby, dans de nombreux voyages, se livra à de curieuses observations, dont le résultat a été de nous faire mieux connaître le Spitzberg et une partie du Groënland.

Déjà, en 1806, Scoresby, simple contre-maître sur un bâtiment commandé par son père, s'était plus rapproché du pôle qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, et là il se trouvait dans une mer ouverte, presque sans limites, n'ayant que les glaces au S. et la terre à l'E.; il était à 81° 30', un degré plus haut que Phipps, et seulement à cinq cents milles géographiques du pôle;

mais comme le but du voyage était purement commercial, le bâtiment baleinier n'alla pas plus loin.

Plus tard, lorsqu'en 1818 Scoresby fit un voyage comme capitaine, il cherchait à satisfaire sa curiosité scientifique en abordant aux lieux où il le pût, sans nuire à ses occupations de baleinier. Il atterrit au Spitzberg, près du cap Mitre, et avec quelques matelots il tenta d'atteindre la sommité escarpée et singulière qui couronne cette pointe de terre. La plus grande partie de cette ascension eut lieu sur des fragments de roc si polis, qu'à chaque pas le pied glissait aux intrépides marins. Cette décomposition de la roche paraît être causée par la continuité du froid excessif. Pour avancer, ils étaient obligés de courir et de sauter de roc en roc, et dans un endroit il se trouva une crête si escarpée et si étroite, que Scoresby put s'y asseoir à califourchon comme sur un cheval. Il parvint enfin au sommet de la montagne, qu'il estime être à 2,750 pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, il fut témoin d'un phénomène remarquable. Tant qu'il n'avait été qu'à une élévation modérée, le baromètre n'avait jamais dépassé le point de congélation; mais, à cette hauteur considérable, à l'heure de minuit, les rayons du soleil échauffaient tellement les masses de neige qui couvraient le pic, que des ruisseaux s'échappaient de toutes parts. Les sommets les plus élevés se débarrassaient ainsi de leur manteau de neige, tandis que les sommets des régions tempérées, et même de la zone torride, conservent perpétuellement leur enveloppe glacée. On a cherché une raison à cette différence, et voilà celle que les physiciens donnent. Il paraîtrait, suivant eux, que, durant le court intervalle de l'année marqué par les jours continuels de l'été, les rayons

du soleil, frappant continuellement le sommet des montagnes qui s'élèvent au-dessus des brouillards étendus sur la mer, produisent un degré de chaleur beaucoup plus considérable que dans les plaines. C'est ce qui fait aussi que, dans ces climats, la température générale de l'année, et spécialement des mois qui composent les longues nuits arctiques, doit être marquée par une extrême dépression du calorique.

La vue dont Scoresby jouit du haut de la montagne lui parut un spectacle à la fois majestueux et magnifique : du côté de l'est se voyaient deux baies bien abritées, pendant qu'à l'ouest la mer, enflée par un vent furieux, roulait ses vagues monstrueuses. Les montagnes de glace élevaient leurs formes fantastiques presqu'à la hauteur des sommets terrestres les plus élevés, et les rayons du soleil frappaient les masses congelées sans pouvoir les dissoudre. Les vallées étaient couvertes de tapis de neige et de glace : l'une d'elles s'étendait à une distance dont l'œil ne pouvait apercevoir les limites, et à l'intérieur les montagnes semblaient élever leurs croupes les unes au-dessus des autres, jusqu'à ce qu'elles se perdissent à l'horizon. Un ciel sans nuages s'étendait au-dessus des têtes des compagnons de Scoresby, et leur position même sur cette pointe étroite de rochers, qui n'avait jamais supporté de pieds humains, au milieu des affreux précipices qui les entouraient de toutes parts, concourait à rendre leur situation singulière et sublime. Si un fragment de roche se détachait, il bondissait de roc en roc, en faisant jaillir une multitude d'autres fragments, jusqu'à ce qu'il atteignît le bord de la mer, au milieu de la pluie de pierres que sa chute avait occasionnée.

Si l'ascension avait été difficile et périlleuse, la descente de la montagne le fut encore plus. Les pierres qui se détachaient et roulaient devant les voyageurs les forcèrent à marcher de front; autrement les premiers eussent été accablés par les pierres que les autres faisaient rouler sous leurs pieds; à la fin, ils glissèrent avec une rapidité effrayante sur une muraille de glace presque perpendiculaire, et arrivèrent sains et saufs près des embarcations, au milieu des autres matelots surpris et épouvantés de cette glissade miraculeuse.

Scoresby fit aussi une excursion sur l'île Jean-Mayen. Le point le plus remarquable de cette terre est le superbe *Beerenberg*, qui élève sa tête majestueuse à 6,400 pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui sert de point de reconnaissance aux marins à une distance de quarante ou cinquante lieues. Les premiers objets qui attirèrent les regards des Anglais furent les magnifiques montagnes de glace qui s'élèvent à une hauteur considérable, et s'étendent de la base du Beerenberg jusqu'au bord de la mer. La couleur gris-verdâtre naturelle à ces montagnes de glace était vivement tranchée par des segments d'un blanc de neige ressemblant à de l'écume, et par les pointes noires des rochers qui traversaient la surface glacée, ce qui leur donnait l'apparence d'immenses cascades enchaînées dans leur chute par la rigueur excessive d'un froid subit. Quelques matelots gravirent une éminence, nommée *Esk*, qui n'avait pas moins de 1,400 pieds de haut, quoiqu'elle ne fût que l'une des crêtes de la montagne; ils ne marchaient que sur des cendres et des scories, et toutes les fois que ces substances roulaient sous leurs pieds, la montagne résonnait comme un grand vase de

métal, ou comme la voûte d'une immense caverne. Sur le sommet ils observèrent un cratère spacieux de 550 pieds de profondeur et 2,000 pieds de diamètre, dont le fond était rempli de matières volcaniques, et ceint de hautes murailles d'argile rouge à demi cuite, qui offraient l'apparence d'un gigantesque château. Une source d'eau pénétrait à travers ses flancs par un canal souterrain, et courait ensuite se perdre dans le sable. On ne fit aucune tentative pour gravir le pic principal, qui élevait à une hauteur majestueuse sa tête blanchie par la neige. A ses pieds on voyait un autre cratère entouré de laves, et on trouva un immense bloc de fer qui avait été fondu par les feux intérieurs du volcan. A cette époque le volcan était silencieux; l'année suivante, un baleinier en vit sortir une épaisse fumée et une rougeur éclatante comme celle d'une immense fournaise.

Mais le voyage le plus important de Scoresby, celui où il fit réellement des découvertes remarquables, eut lieu en 1822 sur le navire *le Baffin.* En cherchant des parages favorables à la pêche de la baleine, il parvint sur la côte orientale du Groënland, qui était alors entièrement inconnue, excepté sur quelques points où avaient autrefois abordé les Hollandais, et qui forment une ligne continue avec les côtes où avaient été fondées les colonies danoises.

En approchant de ces côtes, les yeux de Scoresby furent frappés de ce singulier spectacle que produit la puissance réfractive de l'atmosphère polaire lorsqu'elle agit sur la glace et les autres objets qu'on distingue à travers ce milieu, et dont nous avons donné le tableau tracé par M. Marmier. La surface irrégulière des glaçons prenait devant Scoresby la forme de châteaux,

d'obélisques, de pyramides, qui de temps en temps se rapprochaient les uns des autres, de manière à présenter l'apparence d'une vaste cité. Tantôt c'était une immense forêt, de grands arbres dépouillés; tantôt l'imagination du spectateur n'avait besoin d'aucun effort pour comparer ces formes fantastiques aux productions de l'art humain, telles que statues colossales, portiques élégants et d'une architecture régulière; ou aux formes de toutes sortes d'animaux, lions, tigres, ours, chameaux, etc.; d'autres fois c'était le bâtiment lui-même, dont l'image renversée se reproduisait dans le ciel et dont la carène subissait un tel grossissement, qu'elle ressemblait à un immense édifice. Les objets qui étaient réellement au-dessous de la ligne de l'horizon paraissaient élevés à des hauteurs extraordinaires, et les points de la côte qui n'avaient pas plus de quatre mille pieds de haut pouvaient être distingués à une distance de cent soixante milles.

Ce fut le 8 juin que, par le 74° 6' lat. N., la côte fut découverte; elle s'étendait du N. au S. à environ quatre-vingt-dix milles entre la terre de *Gaad Hawkes* et le *Hold with Hope* d'Hudson. Elle était bordée de rochers que Scoresby avait bien le désir de gravir, mais il en était séparé par une infranchissable barrière de glace; il se contenta de prendre le gisement des points les plus saillants: ses observations de latitude se trouvèrent d'accord avec celles de ses devanciers, mais il constata pour les longitudes une différence de sept à dix degrés avec celle indiquée sur les cartes. La contrée paraissait stérile et fort semblable au Spitzberg; elle était pourtant moins couverte de neige. Quoiqu'on ne pût s'assurer positivement s'il existait quelque terre basse entre la mer et les mon-

tagnes, l'aspect que celles-ci présentaient et l'analogie de ces côtes avec les autres côtes arctiques firent supposer à Scoresby que le pied de ces montagnes baignait immédiatement dans la mer.

Pendant tout le temps qu'il resta dans ces parages, n'ayant rencontré aucune baleine, il se dirigea vers l'E., dans l'espoir d'être plus heureux. Le 19 juin, le navigateur se trouva en vue d'une ligne de côtes d'une forme et d'un aspect étranges sur une étendue de quarante milles environ. C'était une chaîne de montagnes de trois à quatre cents pieds de haut, qui s'élevaient perpendiculairement sur le rivage, et que terminaient des pics, des cônes, des pyramides, etc. Dans un endroit il lui sembla voir six ou sept grandes cheminées parallèles, dont l'une était couronnée de deux tours verticales. Cette côte singulière fut appelée *Liverpool*.

De là, Scoresby se dirigea vers le sud, et prit terre, pour la première fois, près d'un cap nommé *Swainson;* il découvrit des restes d'habitations d'Esquimaux. Des traces récentes de feu, des pièces de bois, de la mousse à demi-brûlée et quelques instruments en bois lui démontrèrent que ce lieu n'avait été abandonné que depuis peu.

En poursuivant sa route au sud, Scoresby ne tarda pas à entrer dans une large ouverture dont l'œil ne pouvait apercevoir les limites; après y avoir pénétré, il observa un détroit au nord, qu'il supposa devoir séparer la côte de Liverpool du continent, et en former ainsi une île distincte. Comme il ne voyait pas de bornes à l'entrée où il était, et qu'elle semblait se continuer indéfiniment vers l'intérieur, le savant voyageur se rappela l'ouverture de Jacob (*Jacob's bight*)

située parallèlement sur la partie occidentale et correspondante du Groënland; il conjectura de ce rapprochement que sa découverte devait être un véritable détroit qui traversait dans toute sa largeur cette terre peu connue, et que ce prétendu continent n'était, suivant toutes probabilités, qu'un immense groupe d'îles plus ou moins considérables. Quelques cartographes ont admis la supposition d'un détroit et l'indiquent sur leurs cartes; mais Barrow s'est borné à mentionner l'entrée de Scoresby, sans même lui donner le nom de détroit.

Ces côtes, et surtout celle que Scoresby nomme *terre de Jameson*, étaient plus riches en plantes et en verdure que celles qu'il avait vues au delà du cercle arctique. Dans un endroit, le gazon s'élevait à un pied de haut, et on en distinguait des prairies d'une assez grande étendue, dont l'aspect verdoyant ne le cédait point à celles d'Angleterre; mais on ne trouva aucun être humain, quoiqu'on aperçût çà et là des traces d'habitation. Scoresby vit quelques hameaux au pied d'une montagne. Les huttes n'étaient point construites en neige comme celles des Esquimaux de la terre de Boothia ou de l'île Melville; mais elles étaient profondément creusées dans la terre comme celles des Esquimaux de la côte N. d'Amérique et de la baie de Kotzebue. Près des huttes, on vit des tombeaux dans lesquels les instruments de chasse, trouvés pêle-mêle avec les ossements humains, attestaient que, sur ces points, les indigènes avaient l'idée que, dans l'autre vie, les occupations sont semblables à celles de la vie présente. L'absence complète des naturels fit penser que les huttes leur avaient servi de retraite pendant l'hiver, et qu'aux approches de l'été ils les avaient quit-

tées pour aller chercher dans l'intérieur les animaux qui s'y étaient retirés.

Après être sorti du détroit auquel il donna son nom, Scoresby navigua au sud et découvrit une belle baie qu'il nomma *Davy*. Comme il se trouvait alors immédiatement au-dessus de la terre de Jameson, il poursuivit sa reconnaissance jusqu'à ce point, et, après avoir ainsi lié ses travaux entre eux, il compléta le relèvement de plus de quatre cents milles de côtes imparfaitement visitées jusque alors, plus imparfaitement décrites encore, et qu'il pouvait considérer, à juste titre, comme de grandes et importantes découvertes personnelles.

Ce hardi navigateur eût désiré continuer la reconnaissance de la côte orientale du Groënland jusqu'au cap Farewell; mais le navire ne lui appartenait point, et son devoir l'obligeait de prendre une direction tout opposée, afin de compléter sa cargaison. Le 15 août, il fut assez heureux pour rencontrer des baleines en grand nombre, et peu de jours suffirent pour faire de son voyage un des plus lucratifs de la campagne. Il arriva en Angleterre; et quelques années après il abandonna une carrière où son nom était devenu célèbre, pour devenir ministre de l'Église anglicane à Exter.

CLAVERING (1823).

Quelques additions furent faites aux découvertes de Scoresby, l'année suivante, par le capitaine Clavering, qui avait été chargé par l'amirauté anglaise de transporter le capitaine Sabine, ancien compagnon de Parry, sur divers points de la mer arctique, dans le

but d'y faire des observations sur le pendule. Après avoir relâché en Norwége, puis sur une île voisine du Spitzberg, Clavering atteignit, le 6 août 1823, la côte orientale du Groënland. L'aspect de cette terre lui parut plus affreux et plus désolé que celui du Spitzberg. Les montagnes s'élevaient de plusieurs milliers de pieds, sans aucun vestige de végétation, sans aucune apparence de créature animée sur la terre et dans l'air. Il déposa Sabine, avec ses instruments, sur une île qu'il appela *Pendulum*, et dont le point culminant s'élève à une hauteur de trois mille pieds.

Pendant que le savant s'occupait de ses observations de physique, Clavering visita la partie de la côte qui s'étend au nord, et que Scoresby avait déjà relevée. Elle gisait à quelque distance, défendue par une barrière de glace, mais avec des baies profondes et spacieuses, qui firent supposer qu'elles pénétraient assez avant pour entourer la terre et pour former un amas d'îles considérable. Le capitaine remonta jusqu'à une entrée qu'il nomma *Roseneath*, et vit une côte escarpée et haute se continuer encore dans cette direction, jusque vers le 76° de latitude. C'est le point le plus élevé qu'on ait encore atteint dans ces parages.

Plus heureux que Scoresby, Clavering rencontra des Esquimaux près de l'entrée de *sir Walter Scott*; il s'approcha d'eux avec un de ses officiers. Les sauvages, à son aspect, se retirèrent sur les pointes des rochers; les Anglais continuèrent de s'avancer, leur firent des signes d'amitié et déposèrent quelques présents au pied du rocher, puis se retirèrent à l'écart. Les Esquimaux descendirent aussitôt, s'emparèrent des objets et regagnèrent leurs retraites; mais ils laissèrent les étrangers s'approcher d'eux et serrer ami-

calement leurs mains, qui tremblaient violemment. La confiance s'établit peu à peu, et ils conduisirent les visiteurs à leur tente, qui était composée de bois et d'os de baleine, et qui pouvait avoir cinq pieds de haut sur douze de circonférence. L'aspect et la configuration des naturels, leurs canots et leurs instruments étaient parfaitement semblables aux descriptions que Parry et Ross ont données des Esquimaux de la baie d'Hudson. Les sauvages exprimèrent une surprise et une épouvante extrêmes au bruit des armes à feu qui furent déchargées contre des veaux marins. L'un de ces animaux ayant été tué, on envoya un naturel pour le prendre; il l'examina de tous côtés, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le trou fait par la balle; puis, après y avoir introduit le doigt, il se mit à danser et à sauter de la manière la plus extravagante.

Les observations scientifiques du capitaine Sabine ne purent être terminées avant le commencement de septembre, et la saison étant trop avancée pour permettre à Clavering de faire une course vers le N., il reprit la direction de l'Europe, et entra dans la Tamise vers le milieu de décembre.

GRAAH (1829—1830).

Le gouvernement danois, qui a, comme on sait, un droit de souveraineté sur le Groënland, sembla enfin sentir qu'il ne devait pas rester inactif pendant que les Anglais faisaient des explorations aussi importantes. Le capitaine Graah fut envoyé, en 1828, pour reconnaître la côte orientale du Groënland, depuis les établissements danois jusqu'au cap Barclay, limite septentrionale des explorations de Scoresby, avec

mission d'y rechercher les traces des anciennes colonies qui s'y établirent au xe siècle, et qui furent, dit-on, séparées du monde civilisé par une accumulation de glaces, ainsi qu'on l'a vu.

Le capitaine Graah partit au printemps de 1829, de Nennortalik, extrémité sud du Groënland, dans une chaloupe, avec un petit nombre de matelots; il s'avança jusqu'au 65° 30' de latitude, découvrit quelques îles et ne put aller plus loin à cause des glaces. Il revint passer l'hiver à Nennortalik. L'année suivante, il lui fut impossible d'atteindre la même latitude, et cependant il considéra avec raison que le but de l'expédition était rempli; car il avait dépassé le point où existait, dit-on, l'ancienne colonie islandaise: il pensa ainsi avoir à jamais détruit la supposition qui attribuait à cette partie du Groënland des villes régulières, avec des églises et d'autres monuments.

Graah rencontra des naturels en plusieurs endroits. Il les trouva semblables aux Esquimaux par le langage et les habitudes; mais ils en différaient entièrement par la taille, la conformation extérieure du corps et le teint, qui les rapprochaient beaucoup des Norwégiens. Parmi les femmes et les enfants, il vit plusieurs individus ayant des cheveux bruns, tandis que les autres Esquimaux les ont généralement noirs. Les relations avec cette peuplade furent paisibles, et on n'eut qu'à se louer de leur réception hospitalière.

JULES DE BLOSSEVILLE (1833).

Nous n'avons pu jusqu'ici mentionner le nom de la France parmi ceux des autres nations qui ont envoyé des navigateurs dans les régions polaires. Cependant,

depuis bien des siècles, nos baleiniers fréquentaient les mers du Spitzberg et du Groënland, et lorsque des encouragements furent donnés aux armements destinés à la pêche de la baleine, les armateurs, qui, depuis 1816, envoyaient leurs navires dans les mers du Sud, se décidèrent à en expédier plusieurs dans les mers du Nord. Ce fut alors que le développement de cette pêche décida le gouvernement français à armer un brick de guerre, afin de la protéger. *La Lilloise* fut chargée de cette mission, sous le commandement de M. Jules de Blosseville, qui avait déjà fait ses preuves comme navigateur habile et savant à la fois dans l'océan Pacifique. Cet officier devait, en outre, compléter l'exploration du Groënland, dont il restait encore deux cent quarante milles de côtes à reconnaître, entre le point le plus avancé des observations de Graah et le cap Barclay.

La Lilloise mit à la voile le 2 juillet 1833, et le 29, par 68° 56' N. et 27° 20' O., on découvrit la côte orientale du Groënland; on la suivit pendant trente milles: cette portion n'avait pas été vue par Scoresby. Blosseville reconnut une pointe bornant l'espace qu'il venait de parcourir, et la nomma *Bréauté*. Les glaces l'empêchèrent d'approcher de terre, et le lendemain le vent le força de retourner en Islande, d'où il repartit, après quelques jours de relâche, pour se diriger vers la partie du Groënland qu'il avait découverte. Depuis cette époque on n'a aucune nouvelle de son sort. Dans sa dernière lettre, datée d'Islande, il annonçait une carte de ses découvertes. Cette carte, on ne l'a pas, et les travaux de cet infortuné sont à jamais perdus.

DUTAILLIS. — TREHOUARD (1834 — 1836).

La délivrance presque miraculeuse de Ross, après un séjour de trois années dans les glaces polaires, fit concevoir l'espérance de sauver Blosseville et ses compagnons, s'ils avaient réussi à gagner la terre. En conséquence, le 7 mai 1834, le ministre de la marine fit appareiller le brick *la Bordelaise*, commandé par le lieutenant de vaisseau Dutaillis, pour aller à la recherche de *la Lilloise*. Pendant quatre mois cet intrépide officier parcourut toutes les baies de l'Islande et une partie des côtes du Groënland, sans pouvoir se procurer le moindre renseignement sur l'objet de sa mission.

Le ministre ne fut pas découragé; en 1836, la corvette *la Recherche*, commandée par M. Trehouard, a été envoyée dans le même but, et malheureusement les investigations les plus minutieuses n'ont amené aucun résultat.

On ignore donc complétement le sort de *la Lilloise*. Une récompense nationale a été votée en faveur de ceux qui ramèneraient vivants quelques hommes de l'équipage, et pour celui qui pourrait authentiquement démontrer la perte de l'unique bâtiment envoyé par la France dans les mers polaires avec une mission scientifique.

L'intérêt qui s'attache au sort de nos compatriotes et l'espoir de mériter la récompense promise déterminèrent sans doute quelques navigateurs à tenter des recherches sur la côte du Groënland. Si ces explorations n'atteignent pas leur but, on peut espérer du moins qu'elles contribueront à compléter la reconnaissance du Groënland oriental, et qu'elles familiarise-

ront notre marine avec les fatigues et les dangers des expéditions polaires. Qui sait même si, dans l'avenir, l'honneur d'atteindre les limites extrêmes du pôle arctique n'appartiendra pas à notre aventureuse et ardente nation ? Malgré les obstacles presque insurmontables que rencontra Parry, cet habile navigateur ne regarde pas comme impossible le succès de cette courageuse entreprise. En effet, un navire pouvant atteindre le 82° et peut-être le 83° de latitude avant la fin de l'automne, pourquoi un bâtiment de découvertes n'irait-il pas, à l'exemple de *la Fury* et de *l'Hecla*, hiverner au milieu des glaces ou sur une île voisine pour y attendre l'arrivée du printemps ? De cette manière, la plus grande et la plus difficile partie de la route serait faite à l'avance, et une expédition sur les glaces, munie de tous les accessoires nécessaires, achèverait peut-être de franchir les 8° qui resteraient encore pour arriver au pôle. Espérons que la marine française aura l'honneur de mener à fin cette glorieuse entreprise, et que notre pavillon visitera le premier le pôle arctique, comme le pôle antarctique, vers lequel le capitaine d'Urville a dirigé ses hardies et savantes investigations.

Quant à la question du passage, on a vu, dans les relations de Parry et de Ross, que si jamais les espérances des navigateurs anglais doivent se réaliser à ce sujet, ce ne peut être que dans le détroit de Lancastre, en remontant vers les îles Melville. Ajoutons que celui qui sera assez heureux pour accomplir ce grand fait de navigation n'aura point ouvert une nouvelle route au commerce, comme on l'espérait à l'époque des premières tentatives faites dans ce but, et que son titre le plus réel auprès des géographes sera

d'avoir complété la reconnaissance des côtes septentrionales de l'Amérique, et mis fin aux conjectures diverses sur la nature de l'espace qui s'étend des îles Melville au Groënland occidental.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

CHAP. Ier. — RÉGIONS POLAIRES. — Description géographique. — Climat. — Saisons. — Animaux. — Productions. 1

CHAP. II. — DÉCOUVERTES FAITES DANS LA MER DU NORD JUSQU'A LA FIN DU XVe SIÈCLE. — Anciens Scandinaves. 37

Les frères Zeni (1380). — Jean et Sébastien Cabot (1495). 42

Les Cortereal (1500). — Sir Hugh Willoughby (1553). 43

Richard Chancelor et Étienne Burough (1555-1556). 45

CHAP. III. — DÉCOUVERTES FAITES DANS LE NORD PENDANT LE XVIe SIÈCLE. — Martin Frobisher. — Premier voyage (1576). 47

Second voyage (1577). 49

Troisième voyage (1578). 50

Adrien Gilbert (1583). — John Davis (1585-1587). 51

Guillaume Barentz (1594-1597). 53

CHAP. IV. — VOYAGES DE DÉCOUVERTES DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES PENDANT LE XVIIe SIÈCLE. — George Weymonth (1602). — James Hall (1605-1607). 68
Henri Hudson (1607-1610). 70
Sir Thomas Button (1612). 74
Gibbons (1614). — Robert Bylot et William Baffin (1615-1616). 75
Étienne Bennet (1603-1608). 77
Jonas Poole (1610). 79
John Munk (1619). 80
Lux Fox (1631). 81
Thomas James (1631). — Zacharie Gillam (1668). 82
John Wood (1676). 84

CHAP. V. — VOYAGES DE DÉCOUVERTES PAR MER DANS LES RÉGIONS SEPTENTRIONALES PENDANT LE XVIIe SIÈCLE. — Voyageurs russes. 85
Christophe Middleton (1741). 87
William Moor, Francis Smith et Henri Ellis (1746). 88
Constantine-John Phipps (1773). 92
James Cook (1776-1779). 94

CHAP. VI. — VOYAGES DE DÉCOUVERTES PAR TERRE DANS LE NORD DE L'AMÉRIQUE. — Samuel Hearne (1769-1772). 96
Alexandre Mackenzie (1789). 109

CHAP. VII. — VOYAGES AU POLE NORD ET AUX RÉGIONS ARCTIQUES PENDANT LE COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE. — Otto de Kotzebue (1816). 117
David Bucham et John Franklin (1818). — John Ross et Edward Parry. — Premier voyage (1818). 121

CHAP. VIII. — Edward Parry. — Premier voyage (1819-1820). 136
John Franklin (1819-1821). 158
Edward Parry. — Second voyage (1821-1823). 164
Edward Parry. — Troisième voyage (1824-1826). 178
Edward Parry. — Quatrième voyage (1827). — Tentative pour atteindre le pôle nord sur les glaces et au moyen de chaloupes. 188
Beechey (1825-1828). 198
Franklin et Richardson. — Deuxième voyage (1825-1827). 205

CHAP. IX. — James Ross. — Second voyage (1829-1833). 210
Back (1833-1834). 252

CHAP. X. — VOYAGES AUX HAUTES LATITUDES NORD DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE. — William Scoresby (1818-1822). 263
Clavering (1823). 271
Graah (1829-1830). 273
Jules de Blosseville (1833). 274
Dutaillis. — Trehouard (1834-1836). 276

TABLE DES GRAVURES

PL. I, AU FRONTISPICE.

Animaux arctiques.

PL. II, page 12.

1. Montagnes de glace. — 2. Bœuf musqué.

PL. III, p. 25.

Baleine commune.

PL. IV, p. 32.

1. Canot jeté en l'air par une baleine. — 2. Famille d'Esquimaux.

PL. V. p. 164.

1. Esquimau portant son caïak. — 2. *La Fury* et *l'Hecla* au milieu des glaces.

